



La Guerre Éternelle

Haldeman, Joe

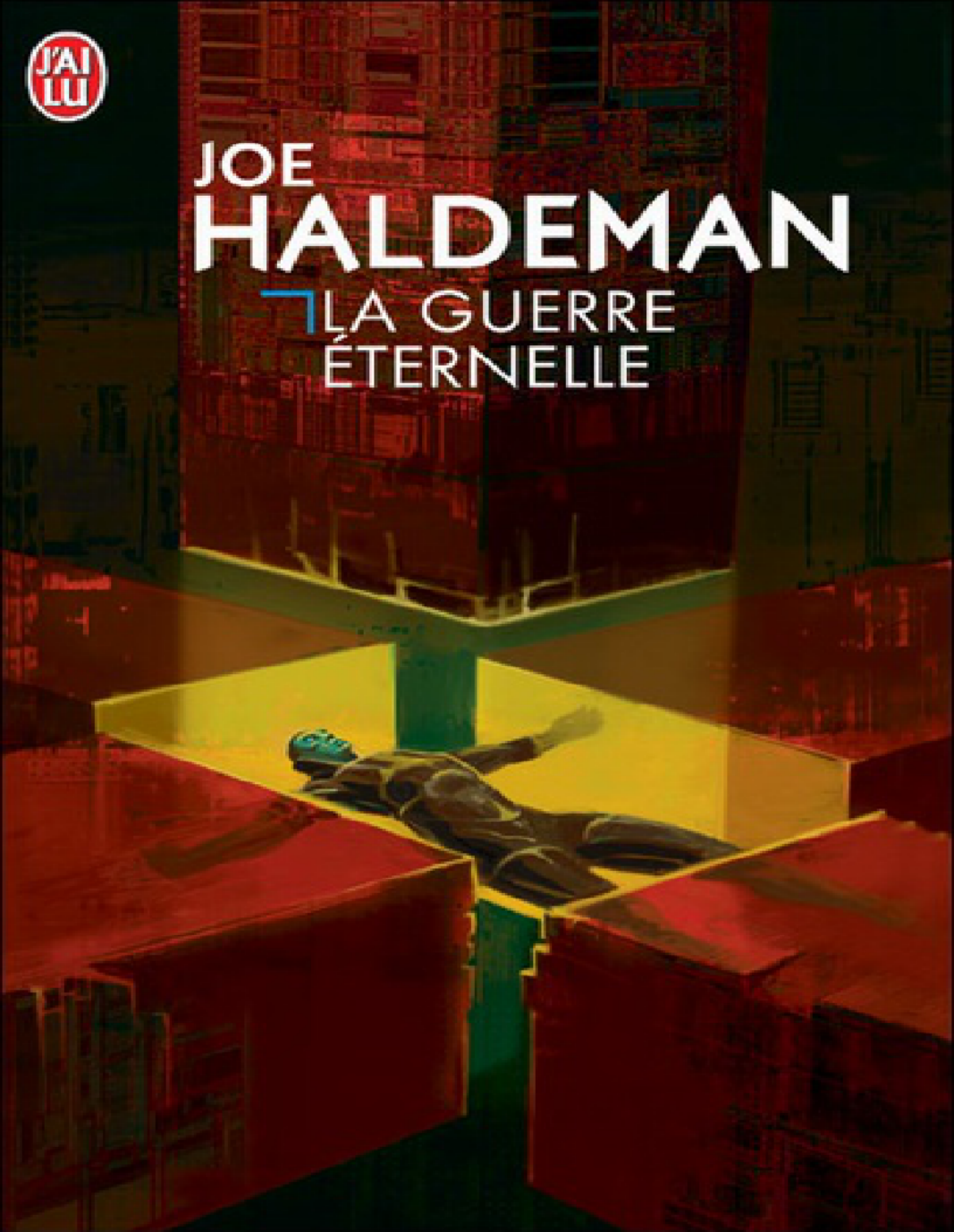
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



JOE
HALDEMAN

LA GUERRE
ÉTERNELLE



Joe Haldeman

La Guerre Éternelle

Traduit par Gérard Lebec
avec la collaboration de Diane Brower



J'ai Lu

Titre original :
The Forever War

© Joe Haldeman, 1975

Pour la traduction française :
© Éditions Opta, 1976

Soldat Mandella

— Ce soir, nous allons vous montrer huit manières de tuer un homme ; elles sont toutes silencieuses.

Le gars qui venait de dire ça, un sergent-chef, ne paraissait guère plus vieux que moi, cinq ans au plus, et s'il avait jamais tué sur le terrain, silencieusement ou autrement, il avait dû le faire dès son enfance.

Je connaissais déjà quatre-vingt-dix façons de tuer quelqu'un, mais la plupart d'entre elles étaient quelque peu bruyantes. Je me redressai sur ma chaise, fis poliment semblant d'être attentif, puis m'endormis, les yeux ouverts. La plupart des autres en avaient fait autant : nous savions par expérience qu'ils ne mettaient rien d'important au programme de ces cours d'après-dîner.

Le projecteur m'a réveillé, et j'ai patienté jusqu'à la fin du court métrage nous détaillant les « huit manières silencieuses ». Certains des protagonistes devaient avoir eu le cerveau effacé car on les tuait pour de bon.

Après le film, une fille au premier rang a levé la main. Le sergent-chef lui a fait un signe de tête et elle s'est mise au garde-à-vous. Elle n'était pas moche du tout, bien qu'un peu trop large d'épaules : on est tous comme ça après deux mois d'exercice, sac au dos.

— Sergent, à mon avis, la plupart de ces méthodes me semblent plutôt... ridicules.

— Par exemple ?

— Eh bien, tuer un homme avec un tranchet en lui portant un coup sur les reins. Je m'explique : se peut-il que, dans la réalité, on n'ait ni pistolet ni couteau, rien qu'un tranchet ? Et pourquoi ne pas se contenter de lui fracasser le crâne avec ?

— Et s'il porte un casque ?... rétorqua le sergent-chef, non sans bon sens.

— De toute façon, les Taurans n'ont sans doute même pas de reins.

Il avait l'air embarrassé. « Sans doute », finit-il par admettre. On était en 1997, et personne n'avait jamais vu de Taurans. D'eux, on ne connaissait rien de plus grand qu'un chromosome calciné.

— Cependant, reprit le sergent-chef, la structure chimique de leur

corps est identique à la nôtre, et nous sommes donc amenés à supposer que ce sont des créatures d'une complexité similaire. De toute façon, ils doivent être vulnérables, et donc avoir des points faibles. À vous de trouver ces points. C'est ça l'essentiel. (Il pointa un doigt vers l'écran.) Ces huit prisonniers ont été descendus pour vous, pour que vous, qui avez à découvrir comment tuer les Taurans, vous puissiez le faire dans n'importe quelle situation, que vous disposiez d'un laser mégawatt ou d'une lime à ongles.

La fille se rassit, mais ne paraissait nullement convaincue.

— D'autres questions ?

Personne ne leva la main.

— O.K. ! A... a... ar... da-vous !

Péniblement, nous nous sommes levés. Puis il nous a regardés. Il avait l'air d'attendre quelque chose.

Ce fut, sur un ton las, le refrain habituel :

— Va te faire foutre, sergent !

— Plus fort !

— *Va te faire foutre, sergent !*

C'était l'une des formules les moins inspirées de l'armée.

— C'est mieux ! N'oubliez pas, demain, manœuvres avant l'aube ! Bouffe à 3 h 30 ; rassemblement à 4 heures ! Toute personne encore au pieu après 3 h 40 perd un galon ! Rompez !

J'ai remonté la fermeture Éclair de mon survêtement et suis sorti dans la neige pour aller prendre une tasse de soja et fumer un joint à la cafétéria. Je grattais sur mon sommeil, ayant toujours été capable de ne dormir que cinq ou six heures, car je n'avais que ce moment pour me retrouver seul avec moi-même, hors de l'armée pour un temps. J'ai jeté un coup d'œil sur les actuaflashes. Encore un vaisseau descendu dans le secteur d'Aldébaran. C'était il y a quatre ans. On était en train d'armer une flotte en représailles, mais cela prendrait quatre autres années pour arriver là-bas. D'ici là, toutes les planètes-portails seraient investies par les Taurans.

Au dortoir, tout le monde roupillait et les lumières principales étaient éteintes. Depuis que nous étions revenus de l'entraînement de deux semaines sur la Lune, toute la compagnie se traînait littéralement. J'ai balancé mes vêtements dans ma cantine, puis j'ai consulté le rôle pour voir où je pieutais : lit 1. Merde ! en plein sous le chauffage !

Je me suis faufilé entre les rideaux le plus silencieusement possible pour ne pas réveiller la personne qui partageait mon lit. Je ne pouvais pas voir qui c'était, mais je m'en fichais pas mal. Puis je me suis glissé sous la couvrante.

— Tu es en retard, Mandella, a fait une voix entre deux bâillements.

C'était Rogers.

— Désolé de t'avoir réveillée, chuchotai-je.

— Pas grave !

Elle s'est collée contre moi et m'a enveloppé. Elle était chaude et moelleuse.

Je tapotai sa hanche, geste qui se voulait fraternel.

— Bonne nuit, Rogers.

— Bonne nuit, beau mâle !

Son geste à elle fut sans équivoque.

Pourquoi diable l'a-t-on toujours molle lorsqu'on est en forme et en forme lorsqu'on se sent mou ? Je m'inclinai devant l'inévitable.

— Bon ! du nerf, nom de Dieu ! Bon ! Remuez-vous, câbleurs ! Remuez-vous le cul !

La température s'était radoucie vers minuit et la neige avait tourné à la gadoue. Le câble de permaplast pesait deux cent cinquante kilos et c'était la merde à manipuler, même lorsqu'il n'était pas enrobé de glace. Nous étions quatre, deux à chaque extrémité, de part et d'autre du support en plastique, qu'il fallait porter avec des doigts gelés. Rogers était ma coéquipière.

— Du plomb ! cria le type derrière moi.

Il lâchait prise. Ce n'était pas du plomb, mais c'était assez lourd pour vous broyer le pied. On a tout lâché et on s'est écartés d'un bond. Ça nous a quand même éclaboussés des pieds à la tête.

— Nom de Dieu ! Petrov ! a dit Rogers, t'aurais mieux fait de t'engager dans la Croix-Rouge ou pour un truc dans le même genre ! C'est pas si lourd que ça, ce putain de bordel d'engin !

En général, les filles étaient un peu plus réservées dans leur façon de s'exprimer, mais Rogers était un peu mec.

— Bon ! câbleurs, remuez-vous, bordel ! Vous, colleurs, venez un peu les bousculer !

Nos deux colleurs ont rappliqué vite fait en balançant leur seau.

— Allez, Mandella, je me les gèle !

— Moi aussi, a dit la fille.

C'était plus affectif que rationnel.

— Ho... hisse !

On a repris le truc et on l'a porté en chancelant jusqu'au pont. Celui-ci était aux trois quarts terminé. La deuxième section allait certainement gagner. Je m'en balançais, mais celle qui finirait son pont la première pourrait rentrer par hélico. Pour les autres, ce serait six kilomètres à patauger dans la gadoue et pas de repos avant la bouffe.

Nous avons mis le câble en place en le laissant tomber avec un bruit qui a résonné sèchement dans l'air glacé, puis nous avons posé les vis statiques qui l'arrimaient aux poutrelles d'élévation. La fille de l'équipe de colle s'est mise à badigeonner le câble avant même que nous l'ayons assuré. Ça dégoulinait de partout. Son coéquipier

attendait de l'autre côté. L'équipe de plancher attendait aussi au pied du pont. Chacun tenait au-dessus de sa tête un morceau de permoplast renforcé qui lui servait de parapluie. Ils étaient secs et propres. Je me suis demandé à haute voix ce qu'ils avaient fait pour mériter cela, et Rogers a émis une série d'hypothèses, toutes pittoresques mais peu convaincantes.

Nous retournions chercher le câble suivant quand le responsable des manœuvres (il s'appelait Dougelstein, mais nous l'avions surnommé « Bon ») a donné un coup de sifflet et a gueulé :

— Bon ! filles et gars, dix minutes de repos. Bon ! vous pouvez vous fumer un clope.

Il a farfouillé dans sa poche et a coupé la commande de chauffage de nos survêtements.

Rogers et moi nous sommes assis au bout du câble et j'ai sorti ma boîte à herbe. J'avais pas mal de joints, mais nous avons reçu l'ordre de n'en fumer aucun avant que ne soit terminé le repas du soir. Je n'avais d'autre tabac qu'un mégot de cigare de bonne taille. Je l'allumai sur le côté de la boîte. Passé les deux premières bouffées, il n'était pas si mauvais. Rogers a tiré une taffe : simple politesse car elle a fait la grimace et me l'a rendu.

— Tu étais à la fac quand tu as été appelé ? m'a-t-elle demandé.

— Ouais ! Je venais de décrocher un diplôme en physique. J'allais continuer sur la licence d'enseignement.

Elle a hoché la tête.

— Je faisais biologie...

— Théorique ? (Je me suis baissé pour éviter un paquet de boue.) Et tu en étais où ?

— Sixième année. J'avais ma licence et mon diplôme technique. (Elle a fait glisser sa botte sur le sol, striant la boue et la neige fondue, dont la consistance évoquait celle du lait gelé.) Bordel ! pourquoi est-ce que tout ça est arrivé ?

J'ai haussé les épaules. Ça n'attendait pas de réponse, et surtout pas celle que nous donnait l'AENU : que l'élite de la planète allait protéger l'humanité contre la menace taurane. Soja de merde, tiens ! Ça n'était qu'un essai, histoire de voir si nous pouvions amener les Taurans à se battre pour de bon.

Comme d'habitude, Bon a sifflé deux minutes trop tôt, mais Rogers, moi et les deux autres câbleurs pouvions rester assis, le temps que colleurs et plancheurs aient recouvert notre câble. On se refroidissait pourtant très vite à rester assis, le chauffage de nos survêtements débranché, mais c'était une question de principe.

C'était parfaitement absurde de nous faire nous entraîner par ce froid, et tout à fait caractéristique de la pseudo-logique militaire. Certes, il allait faire froid là où nous allions, mais ce ne serait ni un

froid de neige ni un froid de glace. Quasi par définition, puisque les collapsars n'émettent aucun rayonnement, la température d'une planète-portail ne s'écarte du zéro absolu que de un ou deux degrés. Tu n'as pas le temps de frissonner que tu es déjà mort.

Douze années auparavant, quand j'avais dix ans, on avait découvert le saut collapsar. Il suffisait de projeter un objet à la vitesse voulue sur un collapsar et il ressortait en quelque autre point de la Galaxie. On ne tarda guère à calculer la formule qui permettait de préciser le point de sortie. L'objet se déplaçait le long d'une « ligne » (en fait une courbe géodésique einsteinienne), poursuivant sa course dans la même direction comme s'il n'avait pas rencontré de collapsar, et ce jusqu'à ce qu'il atteigne un autre champ collapsar, champ dans lequel il réapparaissait. Entre deux collapsars, le temps de déplacement était égal à zéro.

Un travail énorme pour les mathématiciens : il avait fallu redéfinir la simultanéité, puis démontrer la relativité générale pour la rebâtir ensuite.

Les politiciens étaient ravis. À présent, fréter un départ de colons pour Fomalhaut revenait moins cher qu'auparavant l'envoi de quelques hommes sur la Lune. Et il y avait pas mal de gens que les politiciens auraient aimé voir sur Fomalhaut ; de fauteurs de troubles, ils seraient devenus des héros.

On faisait accompagner les vaisseaux par une sonde automatique qui suivait à quelques millions de kilomètres. Nous connaissions l'existence d'épaves gravitant autour des collapsars. La sonde reviendrait nous renseigner si un vaisseau se payait une planète-portail à n'importe quel pourcentage de la vitesse de la lumière.

Cet accident-là n'est jamais arrivé. Mais, un jour, une sonde est revenue seule. On a dépouillé son enregistrement et il est apparu que la fusée des colons avait été prise en chasse par un autre vaisseau et avait été détruite. C'était arrivé près d'Aldébaran, dans la constellation du Taureau ; comme « Aldébaranien » est difficile à prononcer, on a appelé l'ennemi « Tauran ».

À dater de ce jour, on a fait escorter les vaisseaux de colons par l'armée. Souvent, l'escorte revenait seule. Et, finalement, la « Société de Colonisation » devint l'AENU, Armée d'exploration des Nations unies, avec un grand A à armée.

Puis un de ces jeunes types pleins d'avenir de l'Assemblée générale a décidé que nous devions poster des fantassins pour garder les planètes-portails des collapsars les plus proches.

Ceci entraîna, en 1996, l'Acte de Conscription des Élites et la levée du contingent le plus « choisi » de l'histoire de la guerre.

Et nous en étions là, cinquante hommes et cinquante femmes, avec des Q.I. de plus de 150, des corps doués d'une santé et d'une

force exceptionnelles, à patauger élitaiement dans la gadoue du Missouri central, nous perdant en considérations sur l'utilité de notre savoir-faire en matière de ponts dans des mondes où rien n'est liquide si ce n'est, par endroits, l'hélium en mares résiduelles.

3

Environ un mois plus tard, nous entrions dans la dernière phase de notre entraînement : les manœuvres sur la planète Charon.

Bien que gravitant non loin de l'orbite solaire, cette planète était deux fois plus éloignée du soleil que Pluton.

Le « transport de troupes » était un fourgon originellement prévu pour transporter deux cents colons, avec leurs plants et leurs bestiaux. N'allez pas vous imaginer que nous y étions à l'aise parce que deux fois moins nombreux, car la quasi-totalité de la place en excédent était occupée par de la masse extraréactive et par de l'artillerie en tout genre.

Le voyage dura trois semaines. Accélération à 2 G sur la moitié du chemin, décélération ensuite.

Notre vitesse de pointe, lorsque nous dépassâmes l'orbite de Pluton, était d'environ un vingtième de la vitesse de la lumière ; c'était cependant insuffisant pour que la relativité joue son jeu complexe.

Trois semaines à se trimbaler un poids deux fois supérieur à la normale... c'est pas la joie ! Trois fois par jour nous faisions quelques exercices timides ; à part ça, nous restions couchés le plus longtemps possible. Il y eut cependant quelques fractures et luxations graves. Les hommes devaient porter des suspensoirs s'ils voulaient éviter de joncher le plancher de leurs organes. Il était pratiquement impossible de dormir : des cauchemars d'étouffement, d'écrasement, vous réveillaient aussitôt, et il fallait se retourner périodiquement pour empêcher l'accumulation du sang et la formation d'escarres. Une fille fut si fatiguée qu'elle faillit s'endormir alors qu'une de ses côtes lui crevait la peau.

Plusieurs fois déjà, j'avais été dans l'espace. Aussi, lorsque nous entrâmes en chute libre, je n'en ressentis que du soulagement. Mais d'autres, dont c'était la première sortie, si l'on excepte l'entraînement sur la Lune, furent saisis de vertiges, de vomissements, et furent profondément désorientés. Les plus valides nettoyaient derrière eux, flottant de cabine en couloir, armés d'éponges et d'aspirateurs, à la poursuite des globules de « soja-goût-de-bœuf-protéines-concentrées-sans-déchet » à demi digérés.

Pendant la descente sur Charon, nous pûmes à loisir admirer la

planète. Une sphère livide, obscure, parsemée de taches.

Nous avons atterri à environ deux cents mètres de la base. Un couloir pressurisé est venu s'accoupler avec le sas ; nous n'eûmes pas à revêtir nos combinaisons. Dans les cliquetis, les cris et les claques dans le dos, nous nous sommes dirigés vers le bâtiment principal, un cube de plastique gris sans intérêt.

À l'intérieur, c'était la même absence de couleur. Les autres étaient déjà assis derrière des tables et bavardaient bruyamment. Il y avait une place à côté de Friedland. Il était encore tout pâle.

— Ça va mieux, Jeff ?

— Si les dieux avaient voulu que l'homme survive en chute libre, ils lui auraient donné une glotte d'acier ! (Il soupira profondément.) Ça va quand même un petit peu mieux. Je crève d'envie d'en fumer une.

— Ouais.

— Toi, ça a l'air d'aller. T'as déjà fait ça à la fac' ?

— Ouais, en dernière année. Soudure dans le vide. Trois semaines en orbite terrestre.

Pour la millième fois, je me suis retourné et j'ai cherché ma boîte à herbe. Elle n'y était pas. Le « Nécessaire Vital » n'incluait pas la nicotine et le tétrahydrocannabinol sur sa liste.

— L'entraînement, déjà, c'était assez dur ! grognait Jeff, mais ça !...

— A... a... ar... da-vous !

Nous nous sommes levés, par deux, par trois, de façon assez bordélique. La porte s'est ouverte et un commandant est entré. Je me suis senti un peu crispé. C'était l'officier le plus haut en grade que j'eusse jamais vu. Il était bardé de galons, avec même un cordon pourpre montrant qu'il s'était battu dans l'ancienne armée américaine. Sans doute dans ce truc en Indochine qui s'était terminé avant ma naissance. Il ne semblait pourtant pas si vieux.

— Asseyez-vous ! (D'un geste de la main, il a accompagné son invite, puis, les poings sur les hanches, il a promené son regard sur l'assemblée, un petit sourire aux lèvres.) Bienvenue sur Charon. Vous avez choisi un beau jour pour atterrir, la température extérieure atteint ses huit degrés quinze absolus d'été. Nous n'attendons que peu de changement pour les deux ou trois prochains siècles.

Quelques-uns, parmi nous, ont ri, mais avec tiédeur.

— Le mieux est de profiter du climat tropical qui règne à la base Miami, a-t-il poursuivi. Et d'en profiter tant que vous le pouvez. Nous sommes au centre de la zone ensoleillée, et votre entraînement aura principalement lieu dans la zone d'ombre. Là-bas, la température plafonne à deux degrés zéro huit.

« Vous devez d'ores et déjà considérer votre entraînement sur

Terre et sur la Lune comme un exercice élémentaire destiné à vous donner quelques chances de survivre sur Charon. Vous allez devoir tout vérifier, tout réviser : vos outils, vos armes, vos manœuvres ; et vous allez vous apercevoir que, sous ces températures, les outils ne fonctionnent pas comme ils le devraient, les armes non plus, et les hommes doivent prendre d'innombrables précautions pour se mouvoir. (Il a consulté son bloc.) À présent, vous êtes quarante-neuf femmes et quarante-huit hommes ; deux morts sur Terre et un libéré sur motif psychiatrique. J'ai lu un bref résumé de votre programme d'entraînement, et je suis sincèrement étonné qu'autant d'entre vous aient tenu le coup.

« Mais il faut que vous le sachiez, je ne serais pas mécontent s'il en reste cinquante, c'est-à-dire la moitié, pour terminer la dernière phase ; et la seule manière de ne pas la terminer, c'est de mourir. La seule manière de rentrer sur Terre – pour moi comme pour vous – c'est d'affronter l'ennemi.

« Dans un mois, vous aurez achevé votre entraînement. Vous serez acheminés sur le collapsar Stargate, à une demi-année-lumière d'ici. Vous resterez en position sur Stargate 1, la plus large planète-portail, jusqu'à la relève. On espère que cela ne durera pas plus d'un mois car un autre groupe doit arriver lorsque vous partirez d'ici.

« Après Stargate, vous serez envoyés sur un autre collapsar d'importance stratégique ; vous y établirez une base militaire et combattrez l'ennemi... s'il vous attaque. Autrement, vous assurerez la garde de la base jusqu'à nouvel ordre.

« Les deux dernières semaines de votre entraînement ici seront consacrées à la construction d'une base de ce genre, sur l'autre face de la planète. Vous serez totalement coupés de la base Miami. Pas de communications, pas d'évacuation sanitaire, pas d'intendance. Un peu avant la fin de ces deux semaines, nous vérifierons votre aptitude à vous défendre : des robots téléguidés vous attaqueront. Attention, ils seront armés.

N'avaient-ils dépensé tout cet argent que pour nous tuer pendant l'entraînement ?

— Ici, sur Charon, le personnel permanent est composé de vétérans. Nous avons donc entre quarante et cinquante ans. Cependant, je pense que nous faisons le poids. Deux d'entre nous seront tout le temps avec vous et vous accompagneront même jusqu'à Stargate : le capitaine Shermann Stott, qui commandera votre compagnie, et le sergent-chef Octavio Cortez, son adjoint. Messieurs ?

Au premier rang, deux hommes se levèrent et se retournèrent pour nous faire face. Le capitaine Stott était un peu plus petit que le commandant. Son visage dur et lisse comme de la porcelaine arborait un petit sourire cynique, un collier de barbe d'un centimètre frangeait

son large menton et il ne semblait pas avoir au delà de la trentaine. Il portait un pistolet à poudre gros calibre sur sa hanche.

Le sergent-chef Cortez offrait un autre spectacle : un vrai film d'épouvante. Il avait le crâne rasé et complètement déformé, aplati sur un côté, là où visiblement on lui en avait ôté une partie. Son visage basané semblait fait de rides et de cicatrices. Il lui manquait la moitié de l'oreille gauche et ses yeux étaient aussi expressifs que les boutons de commande d'une machine. Quant à son ensemble bouc et moustache, on aurait dit qu'une chenille blanche faisait le tour de sa bouche. Chez n'importe qui d'autre, son sourire gamin eût été agréable, mais c'était la créature la plus repoussante et la plus immonde qu'il m'ait été donné de voir. Pourtant, si, faisant abstraction du visage, on considérait le mètre quatre-vingts restant, le sergent-chef Cortez aurait pu poser pour la photo « après » d'une publicité culturiste. Ni Stott ni Cortez ne portaient de galons. Pour toute arme, ce dernier avait, sous l'aisselle, suspendu dans un étui magnétique, un petit laser de poche dont la crosse de bois était polie par l'usage.

— Maintenant, avant de vous remettre entre les mains de ces messieurs, un dernier avertissement :

« Il y a deux mois, il n'y avait pas âme qui vive sur cette planète, rien que du matériel abandonné par l'expédition de 1991. Une équipe de quarante hommes a peiné pendant un mois pour construire cette base. Vingt-quatre, plus de la moitié, sont morts pendant les travaux. Cette planète est la plus dangereuse de celles sur lesquelles l'homme a jamais tenté de s'installer. Il en sera de même des endroits où vous irez, si ce n'est pire. Vos cadres feront leur possible pour vous garder en vie. Écoutez-les... et suivez leur exemple ; ils ont survécu ici plus longtemps que vous n'aurez à le faire. Capitaine ?

Le capitaine s'est levé et le commandant est sorti.

— Aaar...da... *VOUS !*

Il y eut comme une double explosion sur la dernière syllabe, et tout le monde se retrouva debout.

— Je ne répéterai pas deux fois ce que je vais dire. Alors, vous feriez mieux d'écouter, grogna-t-il. Nous sommes ici sur le terrain, et sur le terrain il n'est prévu qu'une punition pour désobéissance ou insubordination. (Il tira le revolver de son étui et le tint par le canon.) C'est un automatique Army modèle 1911, calibre 45. Une arme primitive mais efficace. Le sergent-chef Cortez et moi-même avons l'autorisation de nous en servir pour maintenir la discipline. Ne nous obligez pas à le faire, car nous le ferions. (Il rangea le pistolet. Et, dans le silence mortel, l'attache du holster claqua sèchement.) Le sergent-chef Cortez et moi avons, à nous deux, tué plus de gens qu'il n'y en a ici rassemblés dans cette salle. Tous deux, nous avons combattu au Viêtnam, du côté américain, et tous deux nous avons rallié, il y a plus

de dix ans, les Gardes internationaux des Nations unies. J'ai accepté de descendre en grade, de commandant à capitaine, pour avoir le privilège de commander cette compagnie ; le sergent-chef Cortez a renoncé à une brillante promotion dans le cadre des officiers pour la même raison : parce que nous sommes des baroudeurs, des hommes de combat, et que, pour la première fois depuis 1987, nous connaissons une situation de combat.

« Souvenez-vous bien de ce que je vous ai dit pendant que le sergent-chef Cortez vous détaillera minutieusement vos tâches. Continuez, sergent.

Il a pivoté sur ses talons et a quitté la pièce. Durant tout son discours, son visage n'avait pas bougé d'un millimètre.

Le sergent-chef se déplaçait à la façon d'une lourde machine montée sur roulements à billes. Quand la porte se fut refermée derrière le capitaine, il s'est tourné vers nous et a dit, d'une voix étonnamment douce :

— Repos. Asseyez-vous. Ce qui fait peur chez le capitaine, c'est sa façon de parler, chez moi, c'est mon visage, mais tous deux n'avons que de bonnes intentions. Nous allons travailler en étroite collaboration, je vous engage donc à vous habituer dès maintenant à cette chose qui me pend devant le cerveau. Quant au capitaine, vous ne le verrez sans doute plus, si ce n'est pendant les manœuvres.

Il s'est touché le plat du crâne.

— Et, à propos de cerveau, je vous signale que le mien est encore quasi intact malgré les tentatives des Chinois pour le détruire. Nous autres, anciens, avons dû, pour rallier l'AENU, satisfaire aux mêmes critères que vous pour être détachés par l'Acte de Conscription des Élites. C'est pourquoi je soupçonne que vous êtes intelligents et inflexibles – mais souvenez-vous bien que le capitaine et moi sommes également intelligents et inflexibles, et qu'en plus nous avons de l'expérience.

Il a feuilleté ses listes mais sans, visiblement, avoir besoin de les consulter.

— Maintenant, comme vous l'a fait comprendre le capitaine, il n'y a, en manœuvres, qu'une seule mesure disciplinaire : la peine capitale. Mais, en fait, nous n'aurons pas à vous punir pour désobéissance, Charon s'en chargera elle-même.

« De retour à la caserne, c'est un autre problème. Nous ne nous soucions pas de ce que vous y faites. Vous pouvez vous peloter toute la journée et baiser toute la nuit ; pour nous, ça n'a pas d'importance... Mais, une fois que vous serez en tenue et dehors, vous devrez observer une discipline à faire rougir de honte un centurion. Il y a des situations où un seul acte irréflecti peut tous nous tuer.

« Quoi qu'il en soit, il vous faut, tout d'abord, vous faire tailler

sur mesure votre tenue de combat. L'armurier vous attend à la caserne. Il vous recevra un par un.

« Rompez !

— Bien ! Je sais que, sur Terre, vous avez suivi des conférences au sujet de la tenue de combat.

L'armurier était un homme de petite taille, le crâne partiellement dégarni, et sans galons sur son uniforme. Cortez nous avait dit de l'appeler « mon lieutenant ».

— Cependant, a-t-il poursuivi, j'aimerais préciser, et peut-être même vous apprendre, quelques points, car vos instructeurs ont pu manquer de clarté ou ignorer certains détails. Le sergent-chef Cortez a eu l'amabilité de proposer ses services pour vous faire une démonstration. Sergent, s'il vous plaît ?

Cortez a retiré son uniforme et est monté sur l'estrade, où une tenue de combat, dressée debout et ouverte, était exposée : on aurait dit une huître à forme humaine.

Il s'est glissé à l'intérieur à reculons, puis a glissé ses bras dans les manches rigides. Il y a eu un *clic* ! suivi d'un soupir. Ça s'était refermé. C'était vert clair, avec CORTEZ écrit au pochoir en lettres blanches sur le casque.

— Camouflage, s'il vous plaît ? (Le vert est devenu de plus en plus pâle, blanc, puis gris sale.) Ce camouflage convient pour Charon et pour la plupart des planètes-portails. (La voix du sergent-chef paraissait sortir d'un puits profond.) Mais il y a d'autres nuances.

Le gris s'est pommelé, des couleurs sont réapparues, un mélange de gris et de vert : « jungle », se sont fondues en ocre lumineux : « désert » ; brun foncé, de plus en plus noir : « nuit ou espace ».

— Très bien ! À ma connaissance, c'est la seule particularité de la tenue qui ait été perfectionnée depuis le début de votre entraînement. La commande est autour du poignet gauche et, je dois l'admettre, assez difficile à atteindre ; mais on peut la verrouiller lorsqu'on a obtenu la nuance désirée.

« Je sais que, sur Terre, votre entraînement en tenue a été assez sommaire. Nous ne voulions pas que vous vous habituiez à l'utiliser en milieu sûr. La tenue de combat est, en elle-même, la plus mortelle des armes individuelles qui aient jamais été conçues ; et, avec elle, rien de plus simple que de se tuer à la moindre imprudence. Sergent, tournez-vous, s'il vous plaît.

« Exemple. (Il a posé la main sur une large protubérance carrée, entre les épaules.) Ailerons d'échappement. Vous savez déjà que la tenue maintient une température confortable quel que soit le temps. Le matériau que nous avons choisi pour la tenue est le plus parfait isolant techniquement réalisable. Au fur et à mesure qu'ils permettront à la chaleur du corps de s'échapper, ces ailerons deviendront chauds, brûlants même, si on les compare aux températures du côté sombre de la planète.

« Il vous suffira de vous retrouver adossés contre un de ces blocs de gaz gelé que l'on rencontre ici un peu partout. Le gaz se sublimera plus vite qu'il ne pourra s'échapper par les ailerons ; en s'échappant, il exercera une poussée sur le gaz gelé alentour, qui se fissurera... et en moins d'un centième de seconde c'est une grenade que vous aurez juste en dessous de la nuque. Vous ne sentirez rien.

« Des variantes sur ce thème ont tué onze personnes, ces deux derniers mois. Et il ne s'agissait que de construire quelques casemates.

« Vous connaissez, je suppose, les capacités waldo. Vous savez qu'elles peuvent facilement vous tuer. Quelqu'un veut-il bien serrer la main du sergent ? (Il a marqué un temps d'arrêt, puis s'est approché du sergent-chef Cortez et a saisi le gant.) Lui, il a beaucoup d'expérience. Jusqu'à ce qu'il en soit de même pour vous, vous devrez faire extrêmement attention. Vous voudrez vous gratter, et vous retrouverez le dos brisé. Tâchez de vous souvenir : une pression de deux kilos en donne cinq de force ; une de trois en donne dix ; quatre en donne vingt-trois ; cinq, quarante-sept ; et ainsi de suite. La plupart d'entre vous porteront aisément des charges faisant bien plus de cinquante kilos. En théorie, vous pourrez déchirer une poutrelle d'acier. En fait, ce sont vos gants que vous déchirez, et, sur Charon, vous mourrez très vite. Ce sera la course entre la décompression et le gel instantané. Qui que ce soit qui gagne, vous en mourrez.

« Les waldos de jambes sont aussi très dangereux, quoique moins spectaculaires. Jusqu'à ce que vous les maîtrisiez, vous ne devrez ni courir ni sauter. Un seul faux pas, et hop ! c'est fini.

« Sur Charon, cela ne se passe pas trop mal, mais la gravitation est quand même les trois quarts de celle de la Terre. Cependant, sur une petite planète comme la Lune, vous pouvez faire un bond... et disparaître derrière l'horizon. Ou bien vous écraser, à quatre-vingts mètres à la seconde, sur une montagne. Sur un petit astéroïde, vous pouvez tout aussi bien échapper à l'attraction et partir pour une reconnaissance dans l'espace intergalactique. C'est une manière lente de voyager.

« Demain matin, nous commencerons à vous apprendre comment rester en vie dans cette machine infernale. Pour cet après-midi et ce soir, je vais vous appeler un par un pour prendre les mesures. C'est

tout, sergent. Je vous remercie.

Cortez s'est dirigé vers la porte et a ouvert la soupape du sas. Une rampe d'infrarouges empêchait le gel de la bloquer. Quand les pressions ont été équilibrées, il a fermé la soupape et déverrouillé la porte. Il est entré dans le sas et a reverrouillé la porte derrière lui. On a entendu la pompe évacuer l'air, puis il est sorti et a fermé hermétiquement la porte extérieure.

C'était à peu près la même chose que sur la Lune.

— Je voudrais voir le soldat Omar Almizar, a dit l'armurier. Les autres peuvent aller attendre sur leur pageot ; je les appellerai sur le brailleur.

— Ordre alphabétique, mon lieutenant ?

— C'est ça. Dix minutes chacun, environ. Si votre nom commence par un Z, vous feriez aussi bien de vous pieuter.

— C'était le cas de Rogers qui avait posé la question. Elle allait probablement suivre le conseil.

Le soleil était un point blanc, brillant, juste à la verticale. Je ne m'étais pas attendu à un tel éclat. Nous étions à quatre-vingts unités astronomiques de la Terre et la lumière du soleil n'y était que six mille quatre cents fois moins intense. Cependant, il en restait encore la luminosité d'un puissant lampadaire.

— Vous n'en aurez pas autant sur une planète-portail ! (C'était la voix du capitaine Stott qui crépitait dans notre oreille collective.) Réjouissez-vous de pouvoir distinguer vos pas !

Nous marchions en file indienne sur la chaussée de permaplast qui menait du dortoir à l'intendance. Toute la matinée, nous avions fait de la marche en tenue, à l'intérieur. Et, si ce n'était l'exotisme du décor, la pratiquer à l'extérieur n'apportait rien de nouveau. Bien que la lumière fût assez faible, la vue s'étendait clairement jusqu'à l'horizon en raison de l'absence d'atmosphère. À quelques kilomètres devant nous, une falaise noire, qui semblait trop régulière pour être naturelle, barrait le paysage d'un horizon à l'autre. Le sol était d'un noir d'obsidienne, veiné de plaques de glace blanche ou bleuie à côté de l'intendance, il y avait un petit monticule de neige dans un bac marqué OXYGÈNE.

La tenue était assez confortable, mais elle vous donnait l'étrange impression d'être à la fois la marionnette et son montreur. Vous donniez l'impulsion pour mouvoir votre jambe : la tenue se saisissait du mouvement et l'achevait pour vous.

— Aujourd'hui, nous nous contenterons de nous promener dans les limites de la base, et personne ne devra les dépasser.

— Le capitaine n'avait pas son .45 – à moins qu'il ne l'ait porté sous sa tenue, comme fétiche. Cependant, comme nous, il avait un doigt-laser... mais le sien fonctionnait.

Gardant entre chacun de nous un intervalle d'au moins deux mètres, nous avons quitté la chaussée et suivi le capitaine sur le rocher lisse. Pendant près d'une heure, nous avons marché avec d'innombrables précautions, élargissant progressivement le cercle de nos pas jusqu'à nous arrêter finalement au périmètre extérieur de la base.

— Maintenant, tout le monde fait bien attention. Je vais aller jusqu'à cette plaque de glace bleue (c'était une grande plaque à

environ vingt mètres de nous) et je vais vous faire voir quelque chose qu'il vaut mieux connaître si on veut rester en vie.

Il a fait soigneusement une douzaine de pas.

— Je vais d'abord chauffer le rocher. Baissez votre filtre.

J'ai pressé le bouton sous mon aisselle, et le filtre est venu se glisser devant mon convertisseur d'images. Le capitaine a visé de son doigt un gros caillou noir de la taille d'un ballon de basket et l'a embrasé un court instant. L'éclair a fait danser l'ombre du capitaine loin derrière nous. Le caillou a volé en éclats.

— Ça ne va pas tarder à refroidir. (Il s'est arrêté et en a ramassé un morceau.) Il est sans doute à vingt ou vingt-cinq degrés. Regardez !

Il a lancé le caillou « chaud » sur la plaque de glace. Il a fait des bonds désordonnés et a été rejeté sur le côté. Le capitaine en a jeté un autre, qui a fait de même.

— Comme vous le savez, votre isolation n'est pas absolue. Ces cailloux ont à peu près la température de vos semelles. Si vous tentiez de vous tenir debout sur une plaque d'hydrogène, la même chose vous arriverait, seulement le caillou, lui, est déjà mort.

« Voilà l'explication de ce phénomène : il se crée entre le rocher et la glace un matelas glissant : une petite mare d'hydrogène liquide. Le caillou se déplace à quelques molécules au-dessus du liquide sur un coussin de vapeur d'hydrogène. Pour le caillou comme pour vous, il n'y a plus de contact direct avec la glace, et on ne peut pas se tenir debout sans contact direct avec le sol.

« Lorsque vous aurez porté votre tenue un mois ou deux, vous devrez être capables de survivre à une chute, mais, pour l'instant, vous n'avez pas assez de pratique. Regardez !

Le capitaine a pris son élan et a sauté sur la plaque de glace. Ses pieds se sont dérochés sous lui et il a virevolté entre ciel et terre pour atterrir à quatre pattes. En glissant, il a regagné la terre ferme et s'est relevé.

— L'essentiel est d'empêcher vos ailerons d'échappement d'entrer en contact avec le gaz gelé. Comparés à la glace, ils sont aussi chauds qu'un haut fourneau, et le contact avec n'importe quel corps provoquerait une explosion.

Après cette démonstration, nous nous sommes encore promenés une autre heure, puis nous sommes revenus au casernement. Une fois le sas traversé, nous avons dû tourner en rond le temps que la tenue revienne à la température de la pièce. Quelqu'un s'est approché de moi et a posé son casque contre le mien. Il y avait McCOY écrit dessus.

— William ?

— Oui, Sean, qu'est-ce que tu veux ?

— Je me demandais simplement si tu avais quelqu'un pour cette nuit.

C'est vrai, j'avais oublié. Il n'y avait pas de tour de lit, ici. Chacun choisissait son partenaire.

— Bien sûr. Enfin... Euh ! non... Non, je n'ai demandé personne. Bien sûr, si tu veux...

— Merci, William, à tout à l'heure.

Je l'ai regardée s'éloigner, et je me suis dit que si quelqu'un avait pu rendre une tenue de combat sexy, c'eût été Sean. Mais même elle n'y parvenait pas.

Cortez a estimé que nous étions assez réchauffés et nous a conduits au vestiaire. Chacun a fait marche arrière jusqu'à sa place et s'est suspendu aux batteries. (Chaque tenue contenait une petite charge de plutonium qui pouvait l'alimenter pendant plusieurs années, mais, autant que possible, nous devions nous servir des chargeurs.) Après beaucoup de remue-ménage, tout le monde a fini par être branché, et nous avons eu le droit de nous déshabiller. Quatre-vingts poussins tout nus se tortillant pour s'extraire de leur œuf vert clair. Tout était froid : l'air, le plancher, et surtout les tenues. Nous nous sommes rués en désordre sur les cantines.

J'ai enfilé une tunique, un pantalon et des sandales, et j'avais encore froid. J'ai pris mon bol et j'ai rejoint la queue pour le soja. Tout le monde sautillait sur place pour se réchauffer.

— T... tu crois qu'il fait combien, M... Mandella ?

C'était McCoy.

— Je ne veux même pas y penser. (Je me suis arrêté de sautiller et je me suis frotté aussi vigoureusement qu'il est possible de le faire avec une tasse à la main.) Aussi froid que dans le Missouri, au moins !

— Je voudrais bien qu'ils foutent un peu le chauffage, ici !

Les femmes petites sont plus sensibles au froid que n'importe qui d'autre. McCoy était la plus petite d'entre nous, une poupée d'un mètre soixante à la taille de guêpe.

— Ils ont mis l'aircond en marche. Ça ne va pas tarder à se réchauffer.

— Je voudrais être un grand malabar comme toi !

Ce n'était pas le cas, et j'en étais fort aise.

Trois jours plus tard, en apprenant à creuser des trous, nous avons compté notre première perte. Disposant d'armes où de telles quantités d'énergie étaient emmagasinées, un soldat ne pouvait, à moins de manquer de sens pratique, se servir, pour creuser dans le sol gelé, de la pioche et de la pelle traditionnelles. D'autre part, une journée entière à lancer des grenades n'apportait d'autre résultat que des dépressions de faible profondeur. La méthode employée était donc différente : on perçait un trou dans le sol au moyen du laser, puis on le laissait refroidir et on y déposait une charge d'explosifs à retardement. En théorie, il fallait recouvrir cette charge de pierraille, mais il n'y en avait guère sur Charon, à moins d'avoir déjà fait sauter le rocher à proximité.

Cette méthode ne présentait qu'une difficulté : s'éloigner suffisamment.

Pour être en sécurité, nous avait-on dit, il fallait trouver un abri vraiment sûr ou s'éloigner d'au moins une centaine de mètres. Une fois déposée la charge d'explosifs, on disposait de trois minutes, mais il ne fallait à aucun prix courir : c'était trop risqué sur Charon.

L'accident s'est produit alors que nous creusions ce genre de trou profond qui convient pour un grand bunker souterrain. Pour ce faire, nous devions chaque fois redescendre au fond du cratère créé par l'explosion précédente et répéter l'opération jusqu'à ce que le trou ait la profondeur voulue. À l'intérieur du cratère, nous utilisions des explosifs à cinq minutes de retardement, mais ça ne semblait pas suffisant car on devait trouver ensuite un abri en marchant très lentement et assurer ses pas pour atteindre le bord du cratère.

Presque tout le monde avait creusé ses deux trous, tout le monde sauf moi et trois autres. Je suppose donc que nous avons été les seuls à faire vraiment attention lorsque Bovanovitch s'est trouvée en difficulté. Nous étions tous à bonne distance, plus de deux cents mètres. Sur mon convertisseur d'images, réglé à la puissance quarante, je l'ai vue disparaître dans le cratère. Après, je n'ai pu qu'entendre son dialogue avec Cortez.

— Je suis au fond, sergent. »

La liaison radio ordinaire était suspendue pour les manœuvres de

ce type ; seuls l'exécutant et Cortez avaient l'autorisation d'émettre.

— D'accord, va au centre, et déblaie la rocaïlle. Prends ton temps ! Jusqu'à ce que tu aies dégoupillé, tu n'es pas pressée.

— Bien sûr, sergent. (On entendait nettement les cailloux rouler sous ses pas : le son était transmis par les semelles de sa tenue. Pendant quelques instants, elle n'a rien dit.) J'y suis.

Elle paraissait essoufflée.

— De la glace ou du rocher ?

— Oh ! c'est du rocher, sergent ! C'est ce truc verdâtre.

— Alors, règle ton laser assez bas : 1, 2 *Déploiement* 4.

— Mais bon Dieu ! ça va prendre trop longtemps !

— Peut-être bien, mais là-dedans il y a des cristaux hydratés. Si tu chauffes ça trop vite, ça risque d'éclater, et on ne pourra que t'abandonner là, ma fille, à l'état de cadavre !

— Bon, d'accord ! 1, 2 D 4.

La lumière du laser a fait rougeoyer le rebord du cratère.

— Quand tu auras creusé cinquante centimètres, réduis le faisceau à D 2.

— Reçu !

Ça a pris exactement dix-sept minutes, dont trois à D 2. Je pouvais imaginer la fatigue de son bras.

— Maintenant, repose-toi un peu. Quand le fond du trou cessera d'être rouge, tu dégoupilles ta grenade et tu la jettes au fond. Puis tu t'éloignes en marchant, compris ? Tu as tout ton temps.

— J'ai compris : en marchant.

Elle semblait nerveuse. On n'a pas souvent l'occasion de quitter une bombe tachyon de vingt microtonnes sur la pointe des pieds. Pendant quelques minutes, nous n'avons plus entendu que sa respiration.

— Ça y est !

Nous avons perçu un bruit de plus en plus étouffé : la bombe glissait dans le trou.

Lentement et sans à-coups, maintenant. Tu disposes de cinq minutes.

— Ou... ui... Cinq minutes.

Au début, ses pas ont été lents et réguliers. Puis, lorsqu'elle a commencé à grimper, ils se firent plus désordonnés et on l'a entendue haleter. Peut-être se mettait-elle à paniquer. Plus que quatre minutes.

— Merde ! (Un raclement sourd, un claquement, le bruit d'un choc.) Merde ! Merde !

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Oh ! merde ! (Puis un silence.) Merde !

— Soldat, si tu ne veux pas être fusillée, tu me dis ce qui ne va pas !

— Je suis... Merde !... Je suis... coincée. Saloperie d'éboulis !... Merde !... *Faites quelque chose !* Je ne peux pas bouger !... Je ne peux pas... ! Je...

— Ferme-la ! Coincée jusqu'où ?

— C'est ma jambe ! Merde ! Je ne peux pas la bouger ! *Au secours !*

— Mais, bordel ! sers-toi de tes bras ! Tu peux remuer une tonne avec chaque main !

Trois minutes.

Elle s'est arrêtée de jurer et a commencé à marmonner, en russe probablement, d'une voix basse et monotone. Elle haletait et, sous ses semelles, on entendait les roches débouler.

— Ça y est ! Je me suis libérée !

Deux minutes.

— Va aussi vite que tu peux.

Aucune émotion ne transparaissait dans la voix de Cortez.

Il ne restait que quatre-vingt-dix secondes lorsqu'elle est apparue, émergeant du cratère.

— Cours, ma fille... Vaut mieux que tu coures !

Elle a fait cinq ou six pas en courant, puis elle est tombée. Elle a dérapé sur quelques mètres et s'est relevée. Elle s'est remise à courir, est tombée à nouveau, s'est relevée.

Elle semblait courir assez vite, mais n'avait guère parcouru plus de trente mètres lorsque Cortez a rompu le silence :

— Ça va, Bovanovitch. Mets-toi à plat ventre et attends.

Plus que dix secondes.

Elle n'a pas dû entendre ou a voulu quand même aller plus loin. Elle a continué de courir, bondissant à grandes enjambées, sans faire attention. Elle était entre ciel et terre lorsqu'un éclair a zébré les bords du cratère, suivi d'une gerbe noire. Quelque chose de gros l'a touchée sous le cou, et son corps, décapité, a tournoyé, décrivant dans l'espace une spirale rouge et noire de sang instantanément gelé qui est venue se poser avec grâce sur le sol. Un sentier de poudre cristalline que tout le monde a évité lorsque nous avons recouvert de cailloux la chose exsangue qui gisait à son extrémité.

Ce soir-là, Cortez n'a pas fait de conférence. Il n'a même pas assisté au repas. Nous nous sommes montrés d'une extrême courtoisie les uns envers les autres et nous en avons parlé d'un air qui se voulait détaché. Les filles ont choisi leur meilleur ami pour la nuit. J'ai couché avec Rogers. Elle ne voulait que pleurer, et elle a pleuré si longtemps et si fort que j'ai moi aussi fini par l'imiter.

— Section A, allez-y !

Nous étions douze à avancer et formions une ligne discontinue se dirigeant vers le bunker. Il était à un kilomètre de là, et c'était un parcours du combattant soigneusement étudié. Comme on avait débarrassé le terrain de la glace qui s'y trouvait, nous pouvions nous déplacer sans trop de difficultés. Dix jours d'entraînement ne nous permettaient tout de même pas de dépasser le petit trot.

J'étais équipé d'un lance-grenades armé de grenades d'exercice d'un dixième de microtonne. Tout le monde avait son doigt-laser réglé sur *0,08 D 1*, c'est-à-dire à peine plus que la puissance d'une lampe électrique. C'était une attaque simulée. Le bunker et sa défense automatique coûtaient trop cher pour qu'on ne s'en serve plus après la première utilisation.

— Section B, suivez ! Chefs de section, prenez le commandement !

Nous étions parvenus à mi-distance, auprès d'un amas de gros rochers arrondis, lorsque Potter, mon chef de section, a dit :

— Stop ! mettez-vous à couvert.

Nous nous sommes groupés derrière les rochers et avons attendu la section B.

À peine visibles dans leur tenue au camouflage noir, douze hommes et femmes sont passés presque sans un bruit à côté de nous, puis ils ont obliqué sur la gauche et sont sortis de notre champ de vision.

— Feu !

Des cercles de lumière rouge traçaient une demi-cible dansante là où le bunker était à peine visible. Ces grenades d'entraînement n'avaient qu'une portée d'un demi-kilomètre, mais avec un peu de chance... Je pointai donc mon lance-grenades sur le bunker, le tenant à quarante-cinq degrés, et lâchai une salve de trois.

Le tir en retour du bunker a commencé avant même que mes grenades n'aient touché le sol. Ses lasers automatiques n'étaient pas plus puissants que les nôtres, mais si leur faisceau t'atteignait, il désactivait ton convertisseur d'images et te laissait aveugle. Le bunker tirait au hasard, par rafales qui n'atteignaient pas les rochers derrière

lesquels nous étions cachés.

Il y a eu trois éclairs d'une brillance de magnésium à environ trente mètres devant le bunker.

— Mandella ! tu es censé être doué pour ça ! Enfin, c'est ce que je croyais.

— Merde, alors, Potter ! j'ai même pas une demi-borne de portée ! Quand nous serons plus près, je mettrai dans le mille à tous les coups !

— Bien sûr ! À tous les coups !

Je n'ai rien répondu. Elle ne serait pas éternellement le chef. Et, de toute façon, avant que le pouvoir ne lui monte à la tête, c'était une brave fille.

Le grenadier est l'assistant direct du chef de section, j'étais donc relié à la radio de Potter et je pouvais entendre ce que lui disait la section B.

— Potter, ici Freeman. Des pertes ?

— Ici Potter. Non, ils se concentrent sur vous, il me semble.

— Ouais ! On a déjà perdu trois mecs. Nous sommes de quatre-vingts à cent mètres en dessous de vous, dans une dépression. Nous pouvons vous couvrir quand vous serez prêts.

— D'accord ! Allez-y ! (*Clic !*) Section A, suivez-moi !

Elle s'est glissée, collée au rocher, et a allumé la balise rose pâle suspendue à son paquetage. J'ai allumé la mienne et j'ai couru la rejoindre. Le reste de l'équipe nous a suivis, déployé en éventail. Personne n'a tiré pendant qu'au-dessous de nous l'équipe A nous couvrait.

Je n'entendais rien, sinon la respiration haletante de Potter et le froissement de nos pas. Je ne pouvais pas non plus distinguer grand-chose ; alors, du bout de ma langue, j'ai augmenté l'amplificateur d'images à log. 2. Ça a rendu l'image assez floue mais suffisamment claire. L'équipe B semblait avoir été nettement clouée par le feu du bunker. De leur côté, ça bardait, et seuls les lasers ripostaient. Ils avaient dû perdre leur grenadier.

— Potter, ici Mandella. Est-ce qu'on ne peut rien faire pour eux ?

— On va essayer, mais pas avant que je nous aie trouvé un couvert correct. Compris, soldat ?

Elle avait été promue caporal pour la durée de l'exercice.

Nous avons obliqué sur la droite et nous nous sommes couchés derrière un affleurement rocheux. Presque tous les autres ont trouvé un abri à proximité, mais quelques-uns ont dû rester à découvert.

— Freeman, ici Potter.

— Potter, ici Smithy. Freeman est hors de combat ; Samuel aussi. Il ne nous reste que cinq hommes. Couvrez nos flancs et nous pourrons...

— Reçu, Smithy. (Clic !) Section A, ouvrez le feu ! Ça va vraiment mal pour les B.

J'ai jeté un coup d'œil par-dessus le rocher. D'après mon télémètre, le bunker se trouvait à près de trois cent cinquante mètres : c'était encore loin. J'ai visé un peu haut et j'ai tiré trois grenades, puis j'ai baissé mon arme et j'en ai balancé trois autres. Les premières sont tombées trop loin, à une vingtaine de mètres du bunker, mais les trois dernières ont éclaté juste devant. J'ai essayé de conserver le même angle et j'ai vidé le chargeur, quinze en tout. J'aurais dû sauter derrière le rocher pour recharger, mais je voulais savoir où tomberaient mes dernières grenades, aussi je suis resté, les yeux rivés sur le bunker, pendant que, derrière moi, ma main décrochait un autre chargeur.

Quand le laser a frappé mon convertisseur d'images, il y a eu un éclair rouge si intense qu'il m'a semblé qu'il me traversait les yeux et qu'il rebondissait sur le fond de mon crâne. Il n'a pas dû se passer plus de quelques millièmes de seconde avant que le convertisseur ne saute, mais une brillance vert clair m'a brûlé les yeux pendant de longues minutes.

J'étais officiellement « mort », et ma radio s'est automatiquement interrompue ; je devais rester où j'étais jusqu'à la fin de la pseudo-bataille. Je ne ressentais plus rien, si ce n'est ma propre peau, qui me faisait mal là où le convertisseur l'avait irradiée, ainsi qu'un bourdonnement dans les oreilles ; le temps m'a paru horriblement long. À la fin, un casque s'est appliqué contre le mien.

— Ça va, Mandella ?

C'était la voix de Potter.

— Désolé ! Ça fait une vingtaine de minutes que je suis mort d'ennui.

— Lève-toi et prends-moi la main.

C'est ce que j'ai fait, et nous sommes péniblement rentrés à la caserne. Ça a pris plus d'une heure. Sur le chemin du retour, elle n'a pas dit un mot, mais, après la traversée du sas, lorsque nous avons été réchauffés, elle m'a aidé à sortir de la tenue. Je m'attendais à une engueulade, mais, dès que la tenue s'est ouverte, avant même que mes yeux se soient habitués à la lumière, elle m'a passé les bras autour du cou et ses lèvres humides se sont appliquées sur les miennes.

— Quel beau carton, Mandella !

— Quoi !

— Tu ne t'en es pas aperçu ? Ah non ! bien sûr !... La dernière salve juste avant que tu ne sois touché. Quatre grenades dans le mille. Le bunker s'est estimé K.O. et on a fait le reste sans problème.

— Fantastique !

Je me suis frotté sous les yeux : de la peau desséchée est venue.

Elle a rigolé.

— Si tu pouvais te voir, tu ressembles à...

— Rassemblement tout le monde !

C'était le capitaine. Mauvais présage. Potter m'a tendu une tunique et des sandales.

— Allons-y.

Le hall de rassemblement se trouvait au bout d'un couloir. Sur la porte s'alignait une rangée de boutons pour l'appel. Il n'y avait toujours que quatre noms scotchés de noir. Nous n'avions perdu personne aujourd'hui.

Sur l'estrade, le capitaine était déjà assis : nous n'étions donc pas tenus au « A... aar-da-vous ! » habituel et à toute cette merde. L'endroit s'est rempli en moins d'une minute. Un carillon doux a retenti : tout le monde était là.

Le capitaine Stott s'est levé.

— Bon ! Ça s'est assez bien passé aujourd'hui : il n'y a pas eu de morts alors que je m'attendais à ce qu'il y en ait. De ce point de vue, vous avez dépassé mes espérances, mais, pour le reste, on ne peut pas en dire autant. Je suis content que vous ayez bien pris soin de vous-mêmes ; car chacun d'entre vous représente un investissement de plus d'un million de dollars et à chacun d'entre vous le quart d'une vie humaine a été consacrée. Mais, dans cette bataille simulée contre un ennemi-robot particulièrement stupide, trente-sept d'entre vous ont réussi à se mettre sous le feu du laser et ont donc été tués d'une façon simulée. Or les morts n'ont pas besoin de se nourrir. Vous n'aurez donc pas besoin de vous nourrir pendant les trois prochains jours. En conséquence, tous ceux qui ont été déclarés « morts » dans cette bataille ne recevront que deux litres d'eau et une ration de vitamines par jour.

Nous avions appris à ne pas râler, mais le dépit se lisait sur de nombreux visages, particulièrement sur ceux dont les sourcils étaient légèrement brûlés et dont un cercle rose identique à un coup de soleil bordait les yeux.

— Mandella !

— Mon capitaine ?

— Vous êtes, et de loin, le plus brûlé. Votre convertisseur était-il réglé normalement ?

Oh ! merde !

— Non, mon capitaine. À log. 2.

— Je vois. Qui était votre chef de section ?

— Le soldat Potter, qui faisait fonction de caporal, mon capitaine.

— Soldat Potter, lui aviez-vous donné l'ordre d'intensifier son image ?

— Mon capitaine, je... je ne m'en souviens pas.

— Vous ne vous en souvenez pas ? Parfait ! Pour améliorer votre mémoire, vous vous joindrez aux morts. Cela vous convient-il ?

— Oui, mon capitaine.

— Bien. Les morts prendront un dernier repas ce soir et commenceront leurs trois jours demain. Quelqu'un a-t-il une question à poser ? (C'était la plaisanterie d'usage.) Très bien ! Rompez !

J'ai choisi les plats qui me semblaient comporter le plus de calories et je suis allé m'asseoir à côté de Potter.

— Ce que tu as fait est digne de Don Quichotte, mais je t'en remercie.

— De rien ! J'avais besoin de perdre quelques kilos.

Je ne voyais vraiment pas où ils étaient superflus.

— Je connais une bonne gymnastique, ai-je dit. (Elle a souri sans lever le nez de son plateau.) Tu as quelqu'un pour cette nuit ?

— Je pensais demander à Jeff...

— Tu devrais te dépêcher de le faire car il a des vues sur Maejima.

C'était presque la vérité. Tout le monde la voulait.

— Je ne sais pas. Peut-être devrions-nous ménager nos forces. Ces trois jours...

— Allez. (Du plat de l'ongle, j'ai caressé le dos de sa main.) On n'a pas couché ensemble depuis le Missouri. Peut-être que j'ai appris de nouveaux trucs ?

— Peut-être bien. (Elle a levé sur moi un regard malicieux.) D'accord.

En fait, c'était elle qui connaissait un truc nouveau. Elle appelait ça le « tire-bouchon français » et n'a pas voulu me dire qui le lui avait appris. J'aurais aimé féliciter ce mec-là, une fois mes forces retrouvées.

En définitive, deux semaines d'entraînement aux alentours de la base Miami avaient fait onze victimes. Douze, même, si l'on comptait Dahlquist, car j'estime que passer le reste de ses jours sur Charon avec une main et les deux jambes en moins équivalait presque à la mort.

Foster a été écrasé par un éboulement. La tenue de Freeland a mal fonctionné et il est mort gelé avant même que nous n'ayons pu le ramener à l'intérieur. La plupart des autres étaient des gens que je ne connaissais pas très bien, mais chaque mort faisait mal et, au lieu de nous amener à prendre de plus grandes précautions, cela ne faisait qu'accentuer notre frayeur.

Et maintenant la zone d'ombre. Un avion nous a amenés par groupes de vingt et, attention délicate... nous a déposés près d'un tas de matériaux de construction immergés dans une mare d'hélium-2.

Nous nous sommes servis de grappins pour extraire le tout de la mare. Aller chercher ça nous-mêmes eût été trop dangereux. Il y en avait partout et on ne pouvait pas savoir ce qu'il y avait dessous. Si vous posiez le pied sur une plaque d'hydrogène, c'en était fini de vous.

J'ai pensé qu'avec nos lasers on pouvait essayer de faire bouillir la mare et de se débarrasser de l'hélium par évaporation ; mais dix minutes de tir intensif n'ont pas fait appréciablement baisser son niveau. Ça ne pourrait jamais bouillir. L'hélium-2 est un superfluide : s'il se produit une évaporation, elle se répartit sur toute la surface. Aucun point chaud particulier ne peut être créé, à plus forte raison un bouillonnement.

Nous ne devons pas utiliser nos lampes afin, comme ils disaient, d'« éviter d'être repérés ». La lumière des étoiles suffisait amplement lorsqu'on avait enclenché son convertisseur d'images à log. 3 ou 4. Mais toute amplification du degré de luminosité impliquait une perte de détails correspondante. À log. 4, le paysage ressemblait à une peinture naïve, monochrome, et il était impossible de lire un nom sur un casque, à moins que son propriétaire ne soit juste en face de vous.

De toute manière, ce paysage n'offrait aucun intérêt. Il y avait une demi-douzaine de cratères de taille moyenne (contenant exactement la même quantité d'hélium-2) et une évocation de montagnes minables au-dessus de l'horizon. La terre, inégale, avait la

consistance d'une toile d'araignée gelée ; chaque fois que l'on posait le pied, on s'enfonçait de quelques centimètres. Ça portait sur les nerfs.

Il nous a fallu plus d'une journée pour tout sortir de la mare. Nous nous sommes constitués en équipes pour dormir, mais nous devions le faire debout, assis ou allongés sur le ventre : aucune de ces trois positions n'était favorable à mon sommeil, j'avais donc hâte de voir le bunker terminé et pressurisé.

Nous ne pouvions pas le construire souterrain : les infiltrations d'hélium-2 eussent été trop importantes. Il nous fallait donc construire un caisson à trois couches de permaplast qui servirait de plate-forme d'isolation.

À mon tour, je faisais fonction de caporal et j'avais une équipe de dix hommes. Nous transportions le permaplast jusqu'au chantier (à deux par plaque, cela se faisait sans mal) lorsque l'un de « mes » hommes a dérapé et est tombé sur le dos.

— Bordel ! Singer ! Regarde où tu mets les pieds !

De cette façon-là, on avait déjà eu deux morts.

— Désolé, mon caporal. Je suis crevé. Je me suis seulement emmêlé les pattes.

— Ouais ! mais fais gaffe quand même !

Il s'est correctement relevé. Lui et son coéquipier ont mis la feuille en place et sont allés en chercher une autre.

J'ai gardé un œil sur Singer. Deux à trois minutes après, il s'est mis à chanceler, ce qui n'est pas si simple dans une telle tenue.

— Singer ! Lorsque tu en auras fini avec cette plaque, passe me voir.

— O.K. !

Avec difficulté, il a terminé son travail, puis il est venu.

— Je vais vérifier ça.

Sur sa poitrine, j'ai ouvert le volet correspondant au contrôle médical. Hausse de la température, de la tension et accélération du rythme cardiaque. Rien dans le rouge, cependant.

— Tu te sens mal ou quoi ?

— Bof ! non... Je me sens bien. Juste un peu fatigué. Depuis que je suis tombé, j'ai comme des vertiges.

Du menton, j'ai enfoncé la touche « médecin ».

— Toubib, c'est Mandella. Tu peux venir cinq minutes ?

— Bien sûr. Où est-ce que tu es ?

Je lui ai fait signe ; il était du côté de la mare, et il est venu.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je lui ai fait voir les coordonnées de Singer.

Lui savait ce que signifiaient les autres chiffres, et ça lui a pris un certain temps.

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'il a... un peu trop chaud.

— Merde ! ça, j'aurais pu le trouver tout seul ! a dit Singer.

— Le mieux serait peut-être de montrer la tenue à l'armurier, ai-je suggéré.

Deux d'entre nous avaient suivi des cours accélérés d'entretien des tenues, et, en opérations, ils étaient prévus pour faire fonction d'armuriers.

J'ai appelé Sanchez, lui demandant de passer avec sa trousse à outils.

— Un instant, caporal. Je suis en train de porter une planche.

— Lâche-la, et dépêche-toi de venir !

J'avais un mauvais pressentiment. En attendant Sanchez, le médecin et moi avons examiné la tenue.

— Oh ! oh ! a dit Jones. Regarde-moi ça !

Je suis allé voir l'endroit qu'il me montrait dans le dos de Singer : deux des ailerons d'échappement étaient tordus.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? a demandé Singer.

— Tu as dû tomber sur ta soupape de climatisation, n'est-ce pas ?

— Ouais, mon caporal, c'est ça. Et elle marche mal ?

— Je pense qu'elle ne marche pas du tout, a dit le docteur.

Sanchez est arrivé avec sa trousse de contrôle et nous lui avons expliqué ce qui s'était passé. Il a examiné la soupape, a branché deux fiches témoins et a reçu une sortie d'imprimante. Je ne savais pas ce que ça mesurait, mais ça allait de 0 à 8.

J'ai entendu un *clic* étouffé : du menton, Sanchez avait enclenché ma fréquence particulière.

— Caporal, ce gars-là va crever.

— Quoi ? Tu ne peux pas réparer ce bon Dieu de truc ?

— Peut-être... peut-être bien que je vais y arriver... mais pas tout de suite, pas si Singer est dans la tenue. Et il n'y a pas moyen de...

— Hé ! Sanchez ? (C'était Singer sur la fréquence générale.) Tu as trouvé ce qui ne va pas ?

Il était angoissé.

— *Clic* ! Chie pas dans ton froc, mec ! On est en train de chercher. *Clic* ! On n'a pas le temps de pressuriser le bunker, et, tant qu'il est en tenue, je ne peux rien faire.

— Est-ce que tu as une tenue en rab ?

— J'en ai deux qui peuvent aller à tout le monde. Mais je ne vois pas où...

— Bon. Mets-en une à chauffer. (J'ai mentonné la fréquence générale.) Écoute-moi bien, Singer. On va devoir te sortir de là-dedans. Sanchez a une tenue en rab, mais, pour faire l'échange, il va falloir construire une cabine étanche autour de toi. Tu as compris ?

— Ou... ais.

— Alors, écoute. On va construire une boîte autour de toi, puis on

va la brancher sur le Nécessaire Vital. Comme ça, tu pourras respirer pendant que tu changeras de tenue.

— Ça m'a l'air plu... tôt... plutôt com... pliqué.

— Écoute bien, tu n'as qu'à venir par là.

— Ça va aller. Att... attends un peu... que je me repose...

Je l'ai pris par un bras. Il vacillait littéralement. Le docteur a pris son autre bras et nous l'avons conduit jusqu'au chantier en le maintenant entre nous pour qu'il ne tombe pas.

— Caporal Ho, ici Mandella.

Ho avait la responsabilité du Nécessaire Vital.

— Pas maintenant, Mandella. Je suis occupée.

— Et tu vas l'être encore plus !

J'ai refait pour elle le point de la situation. Pendant que son équipe se dépêchait d'adapter les éléments du Nécessaire Vital (il n'y avait besoin que d'une arrivée d'air et d'un système de chauffage), j'ai envoyé la mienne chercher six plaques de permaplast afin de monter une boîte étanche autour de Singer et de la tenue de secours. Ça ressemblait à un énorme cercueil d'un mètre sur six.

Nous avons couché la tenue sur ce qui devait être le plancher de ce cercueil.

— Ça y est, Singer. Tu peux y aller.

Pas de réponse.

— Singer !

Il restait debout, immobile. Doc Jones est allé consulter ses cadrans.

— Il ne te répondra pas, il est tombé dans les pommes !

Mon esprit s'est mis à galoper. Il restait peut-être assez de place dans la boîte...

— Qu'on me donne un coup de main.

J'ai pris Singer par les épaules et Doc l'a pris par les pieds. Avec précaution, nous l'avons allongé au pied de la tenue vide. Moi-même, je me suis couché à côté.

— Ça va. Refermez ça, maintenant.

— Écoute, Mandella, si quelqu'un doit faire ça, c'est moi...

— Ta gueule, Doc ! C'est mon boulot, et c'est un de mes hommes !

Ça sonnait mal : William Mandella, jeune héros.

Ils ont posé une plaque au bout. Il y avait deux orifices, un pour l'entrée et un pour la sortie du N.V. Puis ils ont commencé à la souder au pinceau laser. Sur Terre, on se serait servi de colle, mais ici il n'y avait, je le répète, d'autre liquide que l'hélium, lequel a de multiples propriétés, mais pas celle de coller.

Au bout d'une dizaine de minutes, nous étions complètement emmurés. Puis j'ai entendu le ronflement caractéristique du N.V. Pour

la première fois depuis que nous étions dans la zone d'ombre, j'ai pu allumer ma lampe, et l'éblouissement a fait danser des taches violettes devant mes yeux.

— Mandella, ici Ho. Reste dans ta tenue encore deux ou trois minutes. Nous sommes en train d'impulser de l'air chaud, mais pour l'instant, il nous revient à l'état liquide.

Les taches se sont évanouies pendant que j'attendais.

— Ça va. Il fait encore un peu froid, mais tu peux y aller.

J'ai ouvert ma tenue. Pas complètement, mais je n'ai pas eu trop de mal à en sortir. Elle était encore froide au point de me retenir un peu de peau des doigts et des fesses pendant que je me tortillais pour en sortir. J'ai dû me tortiller en rampant sur le dos, les pieds en avant, pour atteindre Singer au fond du cercueil. Au fur et à mesure que je m'éloignais de ma tenue et de sa lampe, il faisait plus noir. Lorsque j'ai dégrafé sa tenue, une bouffée d'air chaud et corrompu a envahi mes narines. Dans le peu de lumière, je pouvais voir sa peau, qui était rouge foncé et couverte de taches. Sa respiration était faible, mais le cœur battait encore.

D'abord, il a fallu que je débranche les tuyaux d'évacuation – ce fut un sale boulot – puis les biosenseurs, et là où j'ai rencontré des difficultés, c'est en voulant sortir ses bras des manches. Le faire sur soi est extrêmement simple : on se contorsionne dans le bon sens, et il sort. Mais le faire sur quelqu'un d'autre est une tout autre affaire. J'ai dû tordre son bras et passer la main en dessous pour faire glisser la manche. Et remuer une tenue de l'extérieur demande beaucoup de force. Dès que j'ai eu dégagé un bras, le reste a été relativement facile. Je n'ai eu qu'à ramper vers l'avant et assurer mes pieds sur les épaules de la tenue, puis tirer Singer par son bras déjà libéré. Il a glissé de la tenue comme une huître de sa coquille.

J'ai ouvert l'autre tenue et j'ai réussi, presque sans mal, à glisser ses jambes à l'intérieur. J'ai branché les biosenseurs et le tuyau de devant. Il mettrait l'autre lui-même. Pour la énième fois, je bénissais le ciel de ne pas m'avoir fait naître du sexe féminin : au lieu d'un seul et simple tuyau, elles avaient deux de ces saloperies de joints plombiers à se mettre.

J'ai laissé les bras hors des manches. De toute façon, il ne pourrait pas vraiment s'en servir, la tenue n'étant pas équipée pour ça. Les waldos se taillent sur mesure.

Il a battu des paupières.

— Man... del... la. Bor... bor... del... ! Où... sommes...

Je lui ai tout expliqué, lentement. Et, bien qu'encore dans les vapes, il a eu l'air de comprendre.

— Alors, maintenant, je vais fermer ta tenue et je vais aller me mettre dans la mienne, puis je vais demander à l'équipe de découper

une des extrémités de la boîte et je te tirerai dehors. Compris ?

Il a hoché la tête. Ça fait toujours un drôle d'effet lorsqu'on hausse les épaules ou qu'on hoche la tête dans une tenue : ça ne se voit pas de l'extérieur. Je me suis glissé dans ma tenue, je me suis branché et j'ai mentonné la fréquence générale :

— Doc, je pense qu'il s'en est tiré. Sortez-nous de là, maintenant.

— Tout de suite.

C'était la voix de Ho. Le ronronnement du N.V. a été remplacé par un claquement suivi d'un vrombissement. Ils vidaient la boîte pour prévenir une explosion.

Un des angles est devenu rouge, puis blanc, et une intense lumière rouge foncé a transpercé le permaplast à moins de cinquante centimètres de mon visage. Je me suis ramassé le plus au fond possible. Le panneau a basculé lentement, retenu par des filaments de permaplast fondu.

— Attendez que ça ait durci, Mandella.

— Je ne suis pas si bête que ça, Sanchez.

Quelqu'un m'a lancé une corde. C'était effectivement plus malin que de le tirer moi-même. J'ai passé sous ses aisselles une boucle que j'ai nouée derrière la nuque, puis je suis sorti pour les aider à tirer ; ce qui était idiot car ils étaient déjà une douzaine autour de la corde.

Tout s'est bien passé pour Singer, et il a même pu s'asseoir pendant que Doc Jones vérifiait ses coordonnées. Tout le monde me posait des questions et me félicitait quand, subitement, Ho s'est écriée « Regardez ! » en montrant l'horizon.

C'était un vaisseau noir qui descendait sur nous à grande vitesse. À peine ai-je eu le temps de penser que ce n'était pas juste, qu'ils ne devaient pas nous attaquer avant les derniers jours, qu'il était déjà au-dessus de nous.

Instinctivement, nous nous sommes tous jetés à plat ventre, mais le vaisseau n'a pas attaqué. Il a fait fonctionner ses rétrofusées et a sorti son train d'atterrissage. Il s'est posé, a fait un tour autour de nous, puis s'est immobilisé près du chantier.

Tout le monde avait compris et s'était rassemblé autour du vaisseau. Deux silhouettes en tenue en sont sorties.

Sur la fréquence générale, une voix familière a crépité.

— Vous nous avez tous vus, et cependant pas un d'entre vous n'a songé à se servir de son laser ! Ça n'aurait sûrement pas été très efficace, mais au moins cela aurait été une preuve de combativité ! Peut-être reste-t-il moins d'une semaine avant la véritable attaque, et j'insiste pour que vous montriez un peu plus votre désir de vivre. Sergent Potter !

— Présente, mon capitaine.

— Donnez-moi un détachement de douze personnes pour décharger le cargo. Nous avons apporté une centaine de sondes automatiques pour servir de cibles d'exercice afin que vous ayez une petite chance contre les vraies cibles lorsqu'il en viendra. Et maintenant, remuez-vous ! Dans trente minutes, le vaisseau retourne à Miami.

Je vérifiai. En fait, il restait quarante minutes.

Nous ne voyions aucun inconvénient à avoir avec nous le capitaine et le sergent. Ils ne faisaient qu'observer, et nous, nous restions indépendants. Une fois le plancher mis en place, ça n'a pris qu'une journée pour terminer le bunker. Il était gris, de forme allongée, et rien ne venait rompre sa monotonie, si ce n'est la porte du sas et quatre ouvertures. Sur le toit, il y avait une batterie laser mégawatt montée sur tourelle. Le fauteuil de l'opérateur – on pouvait difficilement dire un « canonier » – comportait deux poignées à « homme mort ». Tant que l'opérateur en tenait une, le laser ne tirait pas. S'il les lâchait, le laser se pointait automatiquement sur tout objet aérien et tirait à volonté. Une antenne haute de près de cinq cents mètres assurait le repérage et la visée automatiques. C'était le seul système rentable avec un horizon aussi rapproché et compte tenu de la lenteur des réflexes humains. Une automatisation totale était

impensable car, en théorie, il fallait aussi prévoir la venue de vaisseaux amis.

L'ordinateur de visée était capable de choisir entre douze cibles simultanées. Il ouvrait d'abord le feu sur la plus grande et, en l'espace d'une demi-seconde, il les avait toutes mitraillées. Un bouclier très efficace protégeait toute l'installation, sauf l'opérateur humain. Les prises à « homme mort », vous comprenez ? Un seul homme au-dessus en couvrait quatre-vingts à l'intérieur. L'armée est particulièrement douée pour les mathématiques de ce genre.

Lorsque le bunker a été entièrement terminé, la moitié d'entre nous est restée, avec la nette sensation de servir en permanence de cible à l'intérieur. Chacun a pris le laser à tour de rôle. L'autre moitié de la compagnie est partie en manœuvres.

À environ quatre bornes de la base, il y avait un grand « lac » d'hydrogène gelé. Nous y pratiquions l'essentiel de notre entraînement : apprendre à se mouvoir sur ce truc dangereux.

Ça ne s'avérait pas trop difficile. On ne pouvait pas se tenir debout, aussi fallait-il s'allonger sur le ventre et glisser.

Le démarrage ne posait aucun problème si vous aviez quelqu'un pour vous pousser à partir du bord. Sinon, il fallait faire des pieds et des mains, pousser aussi fort que possible jusqu'à ce qu'on se soit mis à démarrer par petits bonds. Une fois parti, ça continuait tout seul tant qu'il y avait de la glace. On arrivait à diriger un peu sa course en traînant un pied ou une main du côté approprié. Mais, de cette façon, on ne pouvait pas ralentir et on n'avait pas intérêt à aller trop vite ou à se mettre dans une position telle que le casque ne pourrait absorber le choc de l'arrêt.

Nous avons refait les mêmes choses que du côté de la base Miami : pratique des armes, démolition, formations d'attaque. À intervalles réguliers, nous avons lancé des sondes contre le bunker. Dix à quinze fois par jour, les opérateurs ont donc eu l'occasion de montrer leur aptitude à lâcher les poignées aussitôt que le voyant de proximité s'allumait.

Comme chacun d'entre nous, j'ai fait ça durant quatre heures. J'ai été nerveux jusqu'à ce qu'à la première alerte je découvre combien c'était peu de chose. Le voyant s'est allumé : j'ai tout lâché, le laser s'est mis en position et, quand la sonde a pointé à l'horizon, *zzt !...* une jolie touche de couleur, le métal fondu a éclaboussé l'espace. Rien de très palpitant.

Personne, donc, ne se faisait de souci au sujet de l'exercice final qui allait avoir lieu.

La base Miami a attaqué le treizième jour par deux missiles provenant chacun d'un côté de l'horizon à quarante kilomètres à la seconde. Le laser a volatilisé le premier sans problème, mais le second

n'était plus qu'à huit kilomètres du bunker lorsque, finalement, il a pu être détruit.

Alors que nous revenions de manœuvres et que nous étions encore à un bon kilomètre de la base, le second missile a projeté sur le bunker une pluie d'éclats fondus. Onze l'ont atteint. C'est du moins, tel que nous l'avons ultérieurement reconstitué, ce qui avait dû se passer. Nous n'en aurions rien su si nous n'avions pas été tournés vers le bunker lorsque cela s'est produit.

Maejima a été la première victime. Maejima, la tant aimée, qui, à l'intérieur du bunker, a été touchée dans le dos et à la tête. Elle est morte instantanément. Par suite de la chute de pression, le N.V. s'est mis à tourner en quatrième vitesse. Friedman, qui se tenait debout devant la bouche principale de l'aircond, a été projeté contre le mur d'en face, assez violemment pour être assommé. Il est mort de décompression avant qu'on n'ait pu l'introduire dans sa tenue. Tous les autres ont réussi à vaincre la tourmente et ont regagné leur tenue ; celle de Garcia avait un trou : il en est mort.

Lorsque nous sommes arrivés au bunker, ils avaient déjà fermé le N.V. et s'employaient à colmater les brèches dans le mur. Quelqu'un tentait de rassembler les restes, reconnaissables à certains lambeaux, de ce qui avait été Maejima. Je l'entendais vomir et sangloter. Ils avaient déjà sorti, pour les enterrer, les corps de Friedman et de Garcia. Le capitaine a pris le commandement du détachement de réparation de Potter. Le sergent-chef Cortez a emmené à l'écart l'homme qui sanglotait, puis il est revenu nettoyer lui-même les restes de Maejima. Il n'a demandé à personne de l'aider, et personne ne s'est proposé.

Comme pour un examen de passage, on nous a entassés sans cérémonie dans un vaisseau : l'*Espoir de la Terre* – le même qui nous avait amenés sur Charon – et on nous a expédiés sur Stargate à une vitesse de croisière légèrement supérieure à 1 G.

Le voyage nous a paru ne jamais devoir finir. Ce furent six mois subjectifs d'ennui, mais, pour notre carcasse, ce ne fut pas aussi pénible que le voyage de la Terre à Charon. Le capitaine Stott nous faisait, point par point et jour après jour, réviser oralement tout notre entraînement, que nous mettions en pratique quotidiennement. À la fin, nous étions littéralement sur les genoux.

Stargate 1 ressemblait, en pire, à la face obscure de Charon. La base était plus petite que celle de Miami et à peine plus grande que celle que nous avions construite sur la zone d'ombre. Nous devions y rester plus d'une semaine pour aider au développement des installations. Les gens, là-bas, étaient très heureux de nous voir, et particulièrement les deux filles, qui semblaient au bout du rouleau.

Nous donnions l'impression d'être une foule dans le réfectoire exigü où le lieutenant Williamson, le responsable de la base, nous a donné des nouvelles déconcertantes.

— Que tout le monde se mette à l'aise. Laissez les tables, il y a de la place sur le plancher.

« Je suis un peu au courant de l'entraînement que vous avez suivi sur Charon. Je n'irai pas jusqu'à dire que ça n'a servi à rien, mais je préfère vous prévenir que, là où vous allez aller, ça se passera différemment. D'abord, il fera plus chaud. (Il s'est interrompu pour nous laisser avaler ça.) Aleph Aurigæ, le premier collapsar que nous ayons détecté, accomplit sa révolution autour de l'étoile Epsilon Aurigæ en vingt-sept années. L'ennemi possède une base opérationnelle, non pas sur l'une des planètes-portails régulières d'Aleph, mais sur une autre planète en orbite autour d'Epsilon. Nous ne savons pas grand-chose au sujet de cette planète, sinon qu'elle accomplit sa révolution autour d'Epsilon en sept cent quarante-cinq jours, que sa taille est approximativement des trois quarts de celle de la Terre et qu'elle a un albédo de 0,8, ce qui peut signifier qu'elle est couverte de nuages.

« Nous ne pouvons préciser sa température exacte, mais, à en juger par la distance qui la sépare d'Epsilon, elle est probablement plus chaude que la Terre. Bien entendu, nous ne savons rien sur vos futures conditions de travail. Sera-ce du côté ombre ou du côté ensoleillé, sur l'équateur ou près des pôles ? D'autre part, il est hautement improbable que l'atmosphère soit respirable... Quoi qu'il en soit, vous resterez dans votre tenue.

« Maintenant, vous en savez autant que moi sur l'endroit où vous allez. Des questions ?

— Mon lieutenant ! (C'était la voix de Stein, avec son accent traînant.) D'accord, on sait où on va. Mais y a-t-il quelqu'un qui sache ce qu'on va y faire quand on y sera ?

Williamson a haussé les épaules.

— C'est du ressort de votre capitaine et de votre sergent-chef, mais aussi du commandant de bord de l'*Espoir de la Terre* et de l'ordinateur logistique de ce vaisseau. Nous n'avons pas encore assez de données pour établir une ligne d'action. Peut-être sera-ce une longue et sanglante bataille ; peut-être aussi ne sera-ce qu'une simple promenade où il n'y aura qu'à se baisser pour ramasser. Il est aussi parfaitement concevable que les Taurans veuillent faire une offre de paix. (Cortez a lâché un *hum* sceptique.) En ce cas, vous serez un aspect de nos forces, un poids dans la balance diplomatique. (Il s'est tourné vers Cortez.) Qui peut être sûr de ce qui peut advenir ?

L'orgie de la nuit fut amusante, mais autant essayer de dormir en pleine surbourn.

Le réfectoire était le seul endroit suffisamment vaste pour loger tout le monde. On avait tendu çà et là quelques draps pour donner plus d'intimité, et on avait lâché les dix-huit mâles affamés de Stargate sur nos femmes, qui les avaient reçus avec la complaisance et dans la promiscuité requises par les coutumes (et les lois) militaires, mais qui, au fond, ne désiraient rien tant que dormir enfin sur la terre ferme.

Les dix-huit hommes se comportaient comme s'ils avaient à accomplir le plus grand nombre de positions et de permutations possibles. Leurs performances étaient (sur un plan strictement quantitatif) impressionnantes. Certains d'entre nous tenaient le compte : ils ont couvert d'applaudissements les membres (je crois que c'est le mot) les plus doués.

Le lendemain matin – et ce fut chaque matin le même programme sur Stargate – au saut du lit, nous étions dans nos tenues, et nous sommes sortis pour travailler sur la « nouvelle aile ».

Stargate était appelée à devenir le quartier général tactique et logistique pour la durée de la guerre. Il y aurait un personnel permanent de plusieurs milliers de personnes qui seraient protégées par six croiseurs lourds du genre de l'*Espoir*. Quand nous sommes

arrivés, il y avait deux bâtiments pour vingt personnes. Quand nous sommes repartis, il y en avait quatre pour la même population. Ce travail, en comparaison de celui que nous avons accompli sur la face sombre de Charon, était à peine une occupation. D'abord, on y voyait clair ; et puis on avait seize heures de repos pour huit de travail ; enfin, aucun robot n'était là pour nous attaquer sous prétexte d'examen final.

Dans la navette qui nous ramenait sur l'*Espoir*, personne n'était particulièrement ravi de s'en aller (si ce n'est quelques filles qui estimaient avoir besoin de repos). Stargate avait été notre dernière base sûre et agréable avant d'avoir à prendre les armes contre les Taurans. Et, comme nous l'avait fait remarquer Williamson, il n'y avait aucun moyen de prédire ce qui allait survenir.

La plupart d'entre nous ne ressentaient aucun enthousiasme à l'idée d'accomplir un saut collapsar.

— Vous ne sentirez rien, nous avait-on dit. Cela ne doit pas différer beaucoup de la chute libre.

Je n'étais pas convaincu. Lors de mes études à l'université, j'avais suivi des cours sur la relativité générale et les théories concernant la gravitation. À l'époque, nous n'avions pas de données bien précises sur les nouvelles théories, et j'étais encore à l'université lorsque le collapsar Stargate avait été découvert.

C'était une sphère parfaite d'environ trois kilomètres de rayon, suspendue en permanence dans un état de collapse gravitationnelle, ce qui, en d'autres termes, voulait dire que sa surface se dirigeait vers son centre à la vitesse de la lumière. Tout se tient par la relativité, ou du moins en donne l'illusion, et ainsi de toute réalité qui n'est qu'illusion lorsque tu étudies la relativité générale, le bouddhisme, ou qu'on t'appelle sous les drapeaux.

De toute façon, en un moment-point de l'espace-temps, une extrémité du vaisseau disparaîtrait à la surface du collapsar cependant que l'autre serait déjà à un kilomètre devant (dans notre système de référence). Dans un univers normal, cela exercerait une telle tension que le vaisseau serait déchiqueté. Et ça ne serait que quelques millions de kilogrammes de plus de matière dégénérée sur la surface théorique de ce collapsar. Quelques kilogrammes de plus allant, tête baissée, vers nulle part pour le reste de l'éternité, se ruant vers leur centre en un millionième de seconde. « Passez la monnaie, s'il vous plaît, et en voiture ! N'oubliez pas votre système de référence ! »

En fait, ils avaient raison. Nous avons quitté Stargate 1, fait quelques corrections de trajet, puis nous sommes entrés en chute libre pendant une heure. Ensuite, une cloche a sonné et nous avons sombré dans nos coussins sous le poids d'une décélération de 2 G. Nous étions en territoire ennemi.

Nous décélérons à 2 G depuis près de neuf jours quand la bataille a commencé. Nous faisons pitié ; vautrés sur nos coussins, nous n'avons ressenti que deux secousses lorsqu'on a lâché les missiles. Environ huit heures plus tard, le haut-parleur a crachoté :

— Attention à tout l'équipage, ici le capitaine.

Qixana, le pilote, n'était que lieutenant, mais il avait le droit de se décerner le titre de capitaine à bord du vaisseau. Là, nous étions tous sous ses ordres, même le capitaine Stott.

— Et vous, les brutes de la cargaison, vous avez le droit d'écouter, aussi !

« Nous venons d'engager le combat avec deux missiles cinquante bévatonnes à tachyon et nous avons détruit à la fois le vaisseau ennemi et un autre objet qui s'en était séparé approximativement trois microsecondes auparavant.

« Durant les cent soixante-dix-neuf dernières heures (temps du vaisseau), l'ennemi a essayé de nous intercepter. Au moment de l'engagement, l'ennemi se déplaçait à environ cinquante pour cent de la vitesse de la lumière relative à Aleph et se trouvait à peu près à trente U.A. de *l'Espoir de la Terre*. Comme il se déplaçait à 0,47 c par rapport à nous, nous aurions été coïncidants en espace-temps et éperonnés environ neuf heures plus tard. Nous avons lancé des missiles à 7 h 19 T.V. et l'ennemi a été détruit à 15 h 40. Nos deux bombes tachyon ont explosé à moins de cent bornes de leur objectif.

« Le système de propulsion de nos deux missiles n'était lui-même qu'une bombe tachyon à peine contrôlée. Soumis à une accélération constante de 100 G, ils se sont déplacés à une vitesse relativisée jusqu'à l'instant où la masse proche du vaisseau ennemi les a fait exploser.

« Nous ne nous attendons à aucune autre interférence de la part de l'ennemi. Notre vitesse, relativement à Aleph, sera nulle pendant les cinq heures qui suivront, puis nous prendrons le chemin du retour. Cela durera vingt-sept jours.

Ce fut un concert de plaintes et de grognements. Ça, tout le monde le savait déjà, et nous n'avions pas besoin qu'on nous le rappelle.

Donc, après un autre mois de va-et-vient et d'exercices sous 2 G, nous pouvions découvrir la planète que nous allions attaquer. Des envahisseurs venus de l'espace.

C'était un croissant d'un blanc aveuglant qui nous attendait à deux U.A. d'Epsilon. À cinquante U.A. de la planète, le capitaine avait réussi à localiser la base ennemie. En conséquence, nous nous maintenions sur un arc tel que la masse de la planète se trouvait toujours entre eux et nous. Ceci ne voulait pas dire que nous allions leur tomber dessus par surprise – loin de là : ils nous avaient déjà expédié trois salves sans succès – mais, ainsi, nous tenions une solide position défensive. Enfin... jusqu'à ce qu'on nous expédie sur la planète même, car, à ce moment-là, seuls le vaisseau et son équipage de la Flotte Stellaire seraient raisonnablement en sécurité.

Du fait que la planète avait une rotation relativement lente (dix jours et demi), une orbite stationnaire nécessitait un écart de 150 000 kilomètres. Pour les gens du vaisseau, il était rassurant de se savoir séparés de l'ennemi par 10 000 kilomètres de rocher et par 140 000 d'espace. Mais, pour nous, cela représentait une seconde entière de déphasage entre le sol et l'ordinateur tactique du vaisseau. On avait cent fois le temps de mourir pendant le trajet aller et retour d'un neutrino.

Nous avions de vagues ordres : attaquer la base en épargnant au maximum les installations, puis en prendre le contrôle. Il nous fallait garder au moins un prisonnier. Nous ne devions, en revanche, en aucune circonstance nous permettre de tomber vivants aux mains de l'ennemi. La décision ne nous en revenait même pas : une pulsion en provenance de l'ordinateur de combat, et cette petite graine de plutonium dans notre souche énergétique entrerait en fission, et nous ne serions plus alors qu'une boule de plasma brûlant en expansion rapide.

Ils nous ont entassés dans six vedettes – une par groupe de douze – et nous avons quitté *l'Espoir de la Terre* sous 8 G. Chaque vedette était censée suivre le hasard de son propre trajet jusqu'au point de rendez-vous à cent huit kilomètres de la base. En même temps, quatorze vedettes robotisées ont été lancées pour confondre la défense antispatiale de l'ennemi.

L'atterrissage s'est effectué presque à la perfection. L'une des vedettes a eu à subir une avarie mineure : un missile avait quelque peu fait fondre le blindage protecteur sur le côté de la coque, mais elle pouvait quand même continuer et même faire le retour si elle restait à basse vitesse dans l'atmosphère.

Après bien des zigzags, nous nous sommes retrouvés les premiers au rendez-vous. Pas de problème, sinon qu'il se trouvait à 4 000 mètres de profondeur sous l'eau.

Je pouvais presque entendre cette machine, à 140 000 kilomètres de nous, faire grincer son embrayage intellectuel, ajouter une donnée de plus. Nous avons procédé exactement comme si nous atterrissions sur la terre ferme : rétrofusées, descente, sortie du train d'atterrissage. Nous avons touché l'eau, ricoché, touché l'eau à nouveau, rericoché, puis nous avons coulé.

Il eût été logique de continuer sur notre lancée et de nous poser sur le fond – après tout, nous étions portés par le courant, et l'eau n'était qu'un fluide de plus – mais la coque n'était pas assez solide pour supporter une pression d'eau de 4 000 mètres. Le sergent-chef Cortez était dans la même vedette que nous.

— Sergent, dites à cet ordinateur de faire quelque chose ! On va se faire...

— Ta gueule, Mandella ! Aie confiance en Dieu !

J'écris Dieu avec une majuscule, bien que dans la bouche de Cortez il n'y en eût pas.

Il y a eu un bouillonnement profond comme un soupir, puis un autre, et une légère augmentation de pression sur nos épaules : le vaisseau remontait.

— Des flotteurs ?

Cortez n'a pas daigné répondre, ou bien il ignorait la réponse.

Nous sommes remontés à dix ou à quinze mètres de la surface et nous sommes restés là, suspendus. Par les hublots, j'ai regardé, au-dessus de nous, la surface : elle miroitait comme une plaque d'argent martelée. J'ai pensé à l'effet que ça devait faire d'être poisson et d'avoir un toit net au-dessus de son monde. J'ai vu une autre vedette plonger dans un nuage de bulles et de turbulences, puis sombrer jusqu'à une courte distance des flotteurs éjectés de sous chaque aile delta. Ensuite, elle est remontée à peu près à notre niveau et s'est immobilisée.

— Ici le capitaine Stott. Maintenant, écoutez-moi bien. Vous avez une plage, à environ vingt-huit bornes de votre position actuelle, dans la direction de l'ennemi. Vous allez vous y rendre avec votre vedette et, de là, vous monterez à l'assaut des positions tauranes.

Voilà qui était mieux : il ne resterait que quatre-vingts bornes à faire à pied.

Nous avons gonflé les flotteurs, les avons lâchés, et ils se sont envolés en formation dispersée vers la plage. Ça a pris quelques bonnes minutes. Pendant que le vaisseau s'arrêtait en grinçant, je pouvais entendre les pompes ronronner en équilibrant les pressions intérieure et extérieure. Avant qu'il ne s'immobilise complètement, le hublot de secours près de ma couchette s'est ouvert : j'ai roulé par-dessus l'aile et j'ai bondi à terre. Dix secondes pour me mettre à couvert, puis j'ai traversé la plage à toute vitesse et ai gagné le

« bosquet » : un buisson de ronces filiformes bleu verdâtre. J'ai plongé dedans et me suis retourné pour voir décoller les vedettes. Elles se sont lentement élevées jusqu'à une centaine de mètres, puis, avec un vrombissement à démanteler les os, elles se sont éparpillées dans toutes les directions. Les vraies vedettes, quant à elles, ont disparu paresseusement sous l'eau. Peut-être cela avait-il été une bonne idée.

Ce n'était pas un monde terriblement attirant, mais nous aurions certainement plus de facilités pour nous déplacer là que dans le cauchemar cryogénique qui avait servi de cadre à notre entraînement. Le ciel était d'une luminosité uniforme, couleur de l'argent mat, et se confondait avec la brume au-dessus de l'océan à tel point que l'horizon était indiscernable. De petites vaguelettes léchaient le sable noir du rivage. Leur lenteur et leur grâce trahissaient une pesanteur aux trois quarts moindre que celle normale sur la Terre. Même après avoir fait cinquante mètres, les milliards de petits galets roulés par les vagues retentissaient encore dans mes oreilles.

La température de l'air était de 79° centigrades. Ce n'était pas assez chaud pour que la mer soit en ébullition, même si la pression de l'air était bien plus faible que celle exercée sur Terre. Des vapeurs montaient rapidement au-dessus de la ligne où la mer rencontrait la terre. Je me suis demandé combien de temps un homme sans tenue pourrait survivre dans cet environnement. Mourrait-il d'abord des effets de la chaleur ou par suite de la faible teneur en oxygène de l'air (le huitième de la teneur de l'air terrestre) ? Ou bien quelque micro-organisme mortel serait-il encore plus rapide ?

— Ici, Cortez. Rassemblez-vous tous autour de moi.

Il se tenait sur la plage, un peu sur ma gauche, et faisait de grands moulinets avec son bras. Je me suis frayé un passage à travers les buissons et me suis dirigé vers lui. Ils étaient légers et cassants, paraissaient sans substance, comme si, paradoxalement, ils étaient desséchés dans cet air vaporeux.

— Nous allons marcher droit sur 0,05 radians nord-est. Les sections 1 et 4 ouvriront la marche. Les sections 2 et 3 suivront à trente mètres, à droite et à gauche. La section 7, de commandement, au milieu, à trente mètres derrière la 2 et la 3. La 5 et la 6 assureront l'arrière-garde en formation semi-circulaire fermée. Tout le monde a compris ?

Bien sûr ! On aurait pu se mettre en formation « pointe de flèche » en dormant.

— O.K. ! On y va !

Je faisais partie de la section 7, la « section de commandement ». Le capitaine Stott m'y avait affecté, non que je fusse appelé à exercer des fonctions de commandement, mais plutôt à cause de mes connaissances en physique.

En théorie, le groupe de commandement occupait la meilleure place, protégé qu'il était par les six autres sections. Il était composé d'hommes et de femmes que, pour des raisons techniques, on voulait voir vivre au moins plus longtemps que le reste de la compagnie. Cortez donnait les ordres. Chavez s'occupait de réparer les tenues qui fonctionnaient mal. Le médecin-chef, Doc Wilson (le seul à être titulaire d'un doctorat de médecine), en faisait aussi partie, ainsi que Theodopolis, l'opérateur radio, notre lien avec le capitaine, qui avait choisi de rester en orbite.

Les autres membres de la section avaient été choisis sur la base d'une préparation particulière ou d'une aptitude qui, normalement, n'aurait pas été considérée de nature tactique. Mais, face à un ennemi inconnu, il était difficile de prédire ce qui s'avérerait important. Aussi avais-je été désigné car j'étais le meilleur de la compagnie en physique, Rogers en biologie, Tate en chimie, Ho obtenait des résultats exceptionnels aux tests de perception extra-sensorielle Rhine. Bohrs était polyglotte et parlait couramment vingt et une langues avec leurs idiotismes. Le talent de Petrov était de ne pas avoir la moindre parcelle de xénophobie dans son psychisme. Keating était un acrobate remarquable. Debby Hollister, enfin – « Lucky le chançard » –, avait à l'extrême le don de faire de l'argent ; son potentiel Rhine était d'ailleurs très élevé.

D'abord, nous avions réglé nos tenues sur le camouflage « jungle ». Mais ce qui correspondait à la « jungle » sous ces tropiques anémiés était une végétation par trop rare. Nous ressemblions en fait à une bande d'arlequins voyants marchant sous les arbres. Cortez nous a fait mettre au noir, mais c'était tout aussi mauvais car la lumière d'Epsilon provenait de partout à la fois et nous étions les seules ombres. En définitive, nous avons adopté le camouflage « désert », couleur de sable.

L'aspect du paysage s'est lentement modifié au fur et à mesure que nous allions vers le nord et que nous nous éloignions de la mer. Les tiges épineuses – on peut appeler cela des arbres – étaient de moins en moins nombreuses mais plus épaisses et moins desséchées. Au pied de chacune d'elles il y avait des vignes entremêlées de la même couleur bleu-vert qui formaient des cônes aplatis d'environ dix mètres de diamètre. Près du sommet de chaque arbre, il y avait une belle fleur verte grosse comme un visage humain.

L'herbe est apparue à environ cinq kilomètres de la mer. Elle semblait respecter la propriété privée des arbres et laissait entre elle et chaque cône une bande de terre nue. En bordure d'une telle bande ne poussait qu'un timide chaume bleu-vert, puis, au fur et à mesure qu'on s'éloignait de l'arbre, l'herbe devenait plus épaisse et plus haute, jusqu'à monter à hauteur d'épaule aux points les plus distants de deux arbres. L'herbe était d'un vert nettement plus clair et soutenu que les arbres et les vignes. Nous avons donc réglé nos tenues sur ce même « vert clair » qui, sur Charon, nous avait assuré une visibilité maximum. Dans la partie la plus épaisse de l'herbe, nous étions assez peu apparents.

Nous couvrions plus de vingt bornes par jour, et c'était parfaitement supportable après des mois sous 2 G. Le deuxième jour, nous rencontrâmes notre première forme de vie animale : une sorte de chenille noire de la taille d'un doigt, avec des centaines de soies pareilles aux poils d'une brosse. Rogers a dit qu'apparemment il devait exister d'autres créatures plus grandes, sinon les arbres n'auraient pas eu d'épines. Nous étions donc doublement sur nos gardes, redoutant à la fois les Taurans et les « créatures plus grandes » non encore

identifiées.

La deuxième section ouvrait la marche. La fréquence générale était donc réservée à Potter, son chef, car sa section serait probablement la première à avoir des ennuis.

— Sergent, ici Potter. Ça a bougé, là, devant nous.

Nous avons tous tendu l'oreille.

— Alors, baissez-vous !

— C'est déjà fait. Je ne pense pas qu'ils nous voient.

— Section 1, montez en première ligne. Restez à couvert. La 4, sur la gauche, la 2 sur la droite, en déploiement ; vous me dites quand vous êtes en position. La 6, vous restez en arrière-garde. La 5 et la 3, vous encadrez le groupe de commandement.

Il y a eu un froissement d'herbes et les deux sections sont venues se glisser à côté de nous. Cortez avait reçu le signal de la 4 et de la 2.

— Bien ! Et vous la 1 ?... Très bien ! Combien sont-ils ?

— Huit visibles, a répondu Potter.

— Parfait ! À mon signal, vous ouvrez le feu et vous les descendez.

— Mais... sergent... ce ne sont que des bêtes !

— Potter, si vous saviez à quoi ressemble un Tauran, vous pourriez me dire ça. Vous les descendez !

— Mais nous avons besoin...

— Nous avons effectivement besoin d'un prisonnier, mais nous n'avons pas besoin non plus d'en escorter un jusqu'à sa propre base et d'avoir à garder un œil sur lui pendant que nous nous battons. C'est clair ?

— Oui, sergent.

— O.K. ! Allez, la 7, mes cerveaux et mes « extra-lucides », on va aller voir ça de près. La 5 et la 3, vous continuez à nous encadrer.

Nous avons rampé dans une herbe haute d'un mètre jusqu'au niveau de la section 2, qui, comme la section 1, s'était déployée en ligne de tir.

— Je ne vois rien, a dit Cortez.

— Devant nous, un peu sur la gauche. Vert foncé.

On aurait dit des ombres sur l'herbe. Mais, dès qu'on en avait vu un, on les voyait tous ; ils se déplaçaient avec lenteur à trente mètres devant nous.

— Feu !

— Cortez a tiré le premier. Douze langues de feu écarlates ont léché l'herbe, qui s'est racornie, a viré au noir, puis en cendres, laissant à découvert les créatures agonisantes.

— Cessez le feu ! (Cortez s'est levé.) Allons voir ce que l'on peut en tirer. Section 2, suivez-moi !

À grands pas, il s'est dirigé vers les cadavres fumants, son doigt-

laser pointé droit devant lui, comme une baguette de sourcier obscène, paraissait irrésistiblement l'attirer vers le carnage... J'ai senti mon cœur se soulever et j'ai compris que tous les films sanguinolents qu'on nous avait passés, que tous les accidents horribles qui étaient survenus lors de l'entraînement ne m'avaient nullement préparé à cette brutale réalité... j'avais une baguette magique et je pouvais, grâce à elle, transformer n'importe quel être vivant en grillade saignante. Je n'étais pas un soldat, je n'avais jamais voulu en être un, ni ne le voudrais jamais.

— O.K. ! la 7, venez !

Nous nous approchions quand l'une des créatures a bougé, un faible soubresaut, et Cortez a fait jaillir le rayon de son laser d'un geste presque nonchalant. Une blessure profonde où l'on aurait pu mettre la main est apparue sur le corps de la créature, qui est morte comme les autres, sans émettre un son.

D'une taille légèrement inférieure à celle des humains, ces créatures étaient plus massives. Elles étaient couvertes d'une fourrure vert foncé, parsemée de boucles blanches là où le laser les avait touchées. Nous découvrîmes qu'elles avaient trois jambes et un bras. Leur tête velue ne comportait d'autre ornement qu'une bouche : une sorte d'orifice noir et humide, bordé de dents noires et plates. Elles étaient parfaitement répugnantes, mais le plus horrible chez elles n'était pas leur différence avec l'homme mais leur ressemblance... À l'endroit où le laser avait perforé l'enveloppe corporelle, des grappes d'organes blanc laiteux, veinés et luisants, pendaient, et leur sang formait de sombres caillots rouges.

— Rogers, viens voir ! C'est des Taurans ou non ?

Rogers s'est agenouillée devant l'un des cadavres éventrés et a ouvert une boîte plate de plastique noir remplie d'instruments de dissection. Elle a choisi un scalpel et a dit :

— Il n'y a qu'une façon de le *savoir*.

Doc Wilson l'a regardée, par-dessus son épaule, entailler méthodiquement la membrane qui recouvrait divers organes.

— Voilà !

Elle a montré une masse fibreuse noirâtre qu'elle tenait entre ses doigts – parodie de délicatesse, engoncée qu'elle était dans son armure.

— Et alors ?

— C'est de l'herbe, sergent. Si des Taurans peuvent manger cette herbe et respirer cet air, c'est qu'ils ont découvert ici une planète remarquablement semblable à la leur ! (Elle a jeté la motte d'herbe et a repris :) Ce n'étaient que des bêtes, rien que des bon Dieu de bestioles !

— Ce n'est pas évident, a dit Doc Wilson. Ce n'est pas parce qu'ils

vont à quatre pattes, disons plutôt à trois, et qu'ils mangent de l'herbe...

— Bon, je vais vérifier le cerveau. (Elle a trouvé un cadavre touché à la tête et a gratté la partie superficielle de la blessure.) Regardez ça !

C'était presque de l'os massif. Elle a soulevé le poil à différents endroits sur la tête d'une autre créature.

— De quoi, bon Dieu ! voulez-vous qu'ils se servent comme organes sensoriels ? Ils n'ont ni yeux ni oreilles ! (Elle s'est relevée.) Rien sur cette bordel de tête qu'une bouche et dix centimètres d'os crânien... et pour ne rien protéger !

— Si je pouvais hausser les épaules, je le ferais, a dit le docteur. Ça ne prouve absolument rien. Un cerveau ne ressemble pas forcément à une demi-noix molle, et il peut ne pas se trouver dans la tête. Peut-être ce crâne n'est-il pas de l'os, peut-être est-ce cela le cerveau, un cristal treillagé.

— Ouais, mais ce bordel d'estomac est à sa place normale, lui, et si ça n'est pas des intestins, ça, je veux bien être...

— Voyons, a dit Cortez, c'est très intéressant tout ça, mais tout ce que nous désirons savoir c'est si cette chose-là est dangereuse. Après, il faut qu'on continue ; nous n'avons pas le...

— Ils ne sont pas dangereux, a commencé Rogers. Et ils ne...

— Docteur !

Quelqu'un derrière la ligne de tir a fait de grands gestes avec les bras. Doc a couru jusqu'à lui et nous l'avons suivi.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Tout en courant, il avait décroché sa trousse derrière lui.

— C'est Ho, elle est inconsciente.

Doc a fait basculer le volet de son monitor médical et n'a pas eu besoin d'aller plus loin.

— Elle, est morte.

— Morte ? a dit Cortez. Comment diable !...

— Un instant, s'il vous plaît. (Doc a branché sur l'ordinateur médical une prise reliée à des cadrans dans sa trousse.) La fiche biomédicale de chacun d'entre nous est établie sur douze heures. Je suis en train de revenir en arrière... On devrait pouvoir... Voilà !

— Alors ?

— Elle est morte il y a quatre minutes et demie. Ça a dû se produire lorsque vous avez tiré... Mon Dieu !

— Quoi ?

— Hémorragie cérébrale. (Il a regardé les cadrans.) Rien d'anormal. Pression sanguine élevée, pouls rapide, mais tout cela est normal compte tenu des circonstances. Rien qui nous permette de... (Il s'est baissé et a ouvert la tenue. La finesse orientale du visage de Ho

était déformée en une horrible grimace qui découvrait les deux gencives. Un liquide visqueux coulait de sous ses paupières affaissées et, de chaque oreille, s'échappait un filet de sang. Doc Wilson a refermé la tenue.) Je n'ai jamais rien vu de semblable. C'est comme si une bombe avait explosé dans son crâne.

— Nom de Dieu de bordel ! a dit Rogers. N'était-elle pas psi ?

— Effectivement, a répondu Cortez, songeur. Bon ! Écoutez-moi bien tous. Chefs de section, faites le compte de vos hommes. Regardez si personne ne manque ou n'est blessé. Dans la 7, personne ?

— J'ai... j'ai horriblement mal au crâne, a dit Lucky.

Quatre autres avaient mal à la tête. L'un d'eux a confirmé qu'il était légèrement psi. Les autres ne savaient pas.

— Sergent, a dit Doc Wilson. C'est évident, je pense. Nous devons éviter ces... monstres, et, surtout, nous ne devons pas en blesser d'autres. Nous ne le devons pas avec cinq personnes susceptibles de subir le même sort que Ho.

— Bien entendu, nom de Dieu ! Je n'ai besoin de personne pour me donner ce genre de conseil ! On ferait mieux d'y aller. Je viens juste de mettre au courant le capitaine. Il est d'accord pour que nous nous éloignons au plus vite d'ici avant de nous arrêter pour la nuit.

On s'est remis en formation d'origine et on a continué dans la même direction.

— Qu'est-ce qu'on fait de Ho ? a demandé Lucky.

— On s'en occupera du vaisseau.

Nous avons à peine parcouru cinq cents mètres lorsqu'il y a eu un éclair et un roulement de tonnerre. À l'endroit où nous avions laissé Ho, un champignon atomique s'est élevé, a bouillonné, puis a disparu dans le ciel gris.

Nous nous sommes arrêtés pour la « nuit » – en réalité, le soleil ne se coucherait pas avant soixante-dix heures – au sommet d'une petite colline, à quelque kilomètres de l'endroit où nous avions tué les « étrangers ». Mais ce n'était pas eux, les étrangers. Je devais m'en souvenir. C'était nous.

Deux sections se sont déployées en cercle autour des autres, et nous nous sommes écroulés, épuisés. Chacun de nous avait droit à quatre heures de sommeil et devait assumer deux heures de garde. Potter est venue s'asseoir à côté de moi. J'ai mentonné sa fréquence.

— Marygay.

— William. (La radio rendait sa voix presque rauque et craquelante.) Mon Dieu ! c'était horrible !

— Allez, c'est du passé.

— J'en ai tué un sur le coup. J'ai tiré droit dans... dans...

Je lui ai posé la main sur le genou. Ça a fait un bruit de plastique. Accouplements de machines, vision de mécaniques enlacées.

— Il ne faut pas te sentir isolée. Quelle que soit notre responsabilité, elle est à partager entre nous tous, avec une triple portion pour Cor...

— Vous feriez mieux de dormir, soldats, au lieu de bavarder ! Vous êtes de garde tous les deux, dans deux heures.

— O.K. ! sergent.

Sa voix était si triste et si lasse que c'en était insupportable. J'avais le sentiment que, si j'avais seulement pu la toucher, j'aurais drainé toute sa tristesse comme un fil de terre draine le courant. Mais nous étions tous deux pris au piège de notre univers plastifié.

— Bonne nuit, William.

— Bonne nuit.

Il est pratiquement impossible de ressentir une quelconque excitation sexuelle dans une tenue avec le tuyau d'évacuation et tous les senseurs au chlorure d'argent appliqués sur ta peau. Telle fut, cependant, la réponse de mon corps à l'impuissance affective qui m'envahissait. Peut-être fut-ce le souvenir de tant de belles nuits avec Marygay. Peut-être fut-ce le sentiment, dans cette atmosphère de mort, de la proximité de ma propre mort qui dressa une dernière fois

mon derrick de procréation... et tout un tas de pensées du même goût.

Je m'endormis et rêvai que j'étais une machine singeant les fonctions vitales, craquant et cliquetant mon bonhomme de chemin dans ce monde. Tout le monde était trop poli pour me dire quoi que ce soit, mais on ricanait derrière mon dos. Et, assis dans ma tête, un petit bonhomme actionnait leviers et manettes et surveillait des cadrans. Il était fou à lier et entassait les blessures pour le jour de...

— Mandella, réveille-toi, bordel ! C'est ton tour !

Je me suis traîné jusqu'à mon poste pour veiller sur Dieu sait quoi, mais j'avais du mal à garder les yeux ouverts tant j'étais fatigué. J'ai fini par prendre un stimulant, sachant bien qu'avec ça ce n'était que partie remise.

Pendant plus d'une heure, je suis resté assis. J'ai scruté mon secteur : à gauche, à droite, sous mon nez, au loin. Il est resté immuable : pas même un souffle de vent pour agiter l'herbe.

Puis, soudain, l'herbe s'est divisée et j'ai vu apparaître en face de moi une de ces créatures à trois jambes. J'ai levé mon doigt, mais je n'ai pas tiré.

— On a bougé.

— On a bougé !

— Mon Dieu ! Y en a un là, juste...

— Ne tirez pas, merde ! *Surtout, ne tirez pas !*

— On a bougé.

— On a bougé !

J'ai regardé à droite et à gauche, et aussi loin que mon regard pouvait porter, j'ai vu que chaque sentinelle sur le périmètre du campement avait, se tenant juste en face d'elle, une des créatures aveugles et muettes.

La drogue que j'avais prise pour rester éveillé avait peut-être accru ma sensibilité, toujours est-il que j'ai senti mes cheveux se hérissier et que quelque chose d'indéfini s'est formé dans mon esprit : un peu la même impression que lorsqu'on vous a parlé et que vous n'avez pas entendu : vous voudriez bien répondre mais ce n'est plus le moment de demander de répéter.

La créature s'est assise sur son séant, appuyée sur sa seule jambe de devant. On aurait dit un gros ours vert avec un bras atrophié. Son pouvoir me traversait l'esprit de part en part, toile d'araignée, rappel de terreurs nocturnes. Essayait-elle de communiquer ? Essayait-elle de me détruire ? Je n'en pouvais rien savoir.

— Bon, tout le monde sur le périmètre se replie lentement. Pas de mouvements brusques... Quelqu'un a-t-il mal à la tête ou quoi que ce soit ?

— Sergent, ici Hollister. Lucky. Ils essaient de dire quelque chose... J'arrive presque... Non, rien que... Tout ce que je peux saisir,

c'est qu'ils nous trouvent... drôles. Non, ils n'ont pas peur.

— Tu veux dire que celui en face de toi n'a pas peur ?

— Non, cette impression provient d'eux tous. Ils pensent tous la même chose. Qu'on ne me demande pas comment je le sais, c'est comme ça.

— Peut-être que ça leur paraît drôle ce qu'ils ont fait à Ho.

— Peut-être. Mais je ne les sens pas dangereux. Simplement curieux.

— Sergent, ici Bohrs.

— Ouais.

— Il y a au moins un an que les Taurans sont ici. Peut-être sont-ils déjà entrés en communication avec ces nounours grand modèle et les ont-ils envoyés pour nous espionner ?

— Si c'était le cas, a observé Lucky, ils ne se montreraient pas. Ils n'auraient aucune difficulté pour se dissimuler s'ils le voulaient.

— De toute façon, a dit Cortez, si ce sont des espions, le mal est déjà fait. Je ne pense pas qu'il soit malin de faire quoi que ce soit contre eux. Je sais bien que tous vous rêvez de les voir morts pour ce qu'ils ont fait à Ho. Moi aussi, mais il nous faut être prudents.

Je ne rêvais pas de les voir morts. En fait, j'aurais préféré ne pas les voir du tout. Je me repliai lentement vers le centre du camp. La créature ne semblait pas disposée à me suivre. Peut-être lui suffisait-elle de savoir que nous étions cernés. Elle ramassait de l'herbe avec son bras et la mâchait.

— O.K. ! Tous les chefs de section, réveillez tout le monde ! Faites l'appel ! Dites-moi si quelqu'un est blessé ! Dites à vos hommes qu'on lève le camp dans une minute !

Je ne sais pas à quoi Cortez s'était attendu, mais les créatures nous ont suivis tout le long du chemin. Elles ont cessé de nous entourer, et il n'en est resté que vingt ou trente pour nous suivre à tout moment. Ce ne fut d'ailleurs pas toujours les mêmes. Certaines s'éloignaient, de nouvelles se joignaient au défilé. Il était clair que ce n'étaient pas elles qui se fatigueraient les premières.

Chacun de nous a eu droit à un cachet de stimulant, cachet sans lequel il n'aurait pas tenu plus d'une heure. Un second aurait été le bienvenu lorsque l'effet du premier commencerait à se dissiper, mais un simple calcul mathématique rendait la chose impossible. Nous étions encore à près de trente kilomètres de la base ennemie, soit, au bas mot, quinze heures de marche. Bien que les cachets nous permettent de rester éveillés et en forme cent heures durant, ils provoquent des erreurs de jugement et de perception qui font boule de neige après la deuxième dose, si bien qu'à la fin tu prends pour argent comptant les plus bizarres hallucinations. Par exemple, tu peux rester des heures à te tourmenter pour savoir quand prendre ton petit

déjeuner.

Sous stimulation artificielle, la compagnie a mené grand train pendant les six premières heures, a ralenti au cours de la septième et a calé, complètement épuisée, après neuf heures de marche sur dix-neuf kilomètres. Les nounours ne nous avaient pas perdus de vue et, selon Lucky, n'avaient jamais cessé d'émettre. Cortez a décidé qu'on allait faire sept heures de pause. Chaque section prendrait une heure de garde. Jamais je n'avais été aussi heureux d'être dans la 7, car nous étions les derniers à prendre la garde et nous pourrions dormir six heures d'affilée.

Après m'être allongé, la pensée me vint, au cours des quelques secondes qui précédèrent mon sommeil, que ce pouvait être la dernière fois que je fermais les yeux. Et, que ce soit dû à l'effet de la drogue ou, plutôt, à l'horreur de ces derniers jours, je m'en foutais totalement.

Notre première rencontre avec les Taurans a eu lieu pendant mon tour de garde. Les nounours étaient encore là lorsque je me suis réveillé et que j'ai relevé Doc Jones. Ils étaient revenus à leur position initiale : chacun en face d'une sentinelle. Celui qui m'attendait était un peu plus gros que de coutume, bien que, par ailleurs, il ressemblât aux autres. Là où il était assis, il n'y avait plus d'herbe. Il faisait donc quelques virées à droite ou à gauche. Mais, toujours, il revenait s'asseoir en face de moi. Il avait l'air de te fixer, bien qu'il n'eût pas d'yeux pour le faire.

Nous nous dévisagions ainsi depuis environ un quart d'heure lorsque la voix de Cortez a grondé :

— Attention tout le monde ! Réveillez-vous et restez à couvert !

J'ai obéi à mon instinct, me suis aplati au sol et ai roulé dans un fourré.

— Vaisseau ennemi au-dessus de nous.

Sa voix était presque laconique.

À vrai dire, il n'était pas exactement au-dessus de nous, mais légèrement à l'est. Il se mouvait très lentement, peut-être faisait-il à peine cent kilomètres à l'heure, et il ressemblait à un manche à balai contenu dans une bulle de savon grisâtre. Son passager avait un aspect plus humain que les nounours. J'ai augmenté mon amplificateur d'images jusqu'à 40 log. 2 pour voir en plus gros plan.

Il avait deux jambes et deux bras, mais la taille si mince que tu aurais pu l'enserrer entre tes deux mains. Sous la taille, les hanches s'arrondissaient en fer à cheval et faisaient un bon 99 de mensuration. Il en pendait deux jambes longues et décharnées sans articulation apparente au genou. Au-dessus de la taille, son corps se renflait à nouveau en un poitrail aussi imposant que les hanches. Les bras paraissaient étonnamment humains, toutefois sans musculature et trop longs. Trop de doigts sur les mains. Pas d'épaules, pas de cou. La tête : une excroissance cauchemardesque qui semblait avoir poussé comme un goitre sur la poitrine massive. Les deux yeux ressemblaient à des grappes d'œufs de poisson. Un sac de glands en guise de nez et un trou qui pouvait être une bouche béait là où tu attendais la pomme d'Adam. De toute évidence, la bulle de savon lui fournissait un

environnement viable car il ne portait d'autre vêtement que sa peau rigide dont la couleur orange pâle ressemblait à celle que prend la peau trop longtemps plongée dans de l'eau chaude. Il n'avait pas d'organes génitaux externes, mais rien non plus qui pût passer pour des glandes mammaires ; j'en parle donc au masculin, faute de mieux. De toute évidence, il ne nous voyait pas ou pensait que nous faisions partie du troupeau de nounours. Il ne s'est pas autrement inquiété de notre présence et a continué dans la même direction que nous : 0,05 radians nord-est.

— On ferait tout aussi bien de retourner se coucher, maintenant, si on arrive à se rendormir après ça. On lève le camp à 4 h 35.

C'était dans quarante minutes.

En raison de l'opacité de la couverture nuageuse de la planète, nous n'avions pu déterminer du vaisseau l'aspect de la base ennemie ni son importance. Nous ne connaissions que sa position, avec la même imprécision que l'endroit où les vedettes de débarquement devaient atterrir. La base pouvait donc tout aussi bien être sous-marine, ou souterraine.

Mais, parmi les sondes, certaines étaient autant des vaisseaux de reconnaissance que des leurres, et, pendant leur attaque simulée de la base, l'une d'elles s'était approchée assez près pour prendre une photo. Lorsque nous ne fûmes plus qu'à cinq bornes de la position « radio » de la base, le capitaine Stott a transmis à Cortez – le seul dont la tenue comportât une visionneuse – un diagramme de l'endroit. Nous nous sommes arrêtés et il a convoqué les chefs de section pour conférer avec la 7. Deux nounours sont venus en observateurs : nous avons fait semblant de les ignorer.

— Bon, le capitaine nous a envoyé des photos de notre objectif. Je vais dresser une carte que vous, chefs de section, allez recopier.

De leur poche sur la cuisse, ils ont tous sorti un stylos et un bloc, cependant que Cortez déroulait une grande feuille de plastique. Il l'a secouée pour la décharger de tout magnétisme résiduel et il a branché son stylos.

— Alors, nous venons d'ici. (Il a tracé une flèche au bas de la feuille.) Nous allons d'abord attaquer cette rangée de baraques, probablement des casernements ou des bunkers, mais allez donc savoir... Notre premier objectif est de les détruire. La base est entièrement située sur terrain plat : il n'y a vraiment aucun moyen de se faufiler.

— Ici Potter. Est-ce qu'on ne pourrait pas sauter par-dessus eux ?

— Ouais, on pourrait faire ça... et on se retrouverait cernés et taillés en pièces. Non, nous nous emparons des bâtiments.

« Cela fait, il faudra bien faire attention où on met les pieds. La reconnaissance aérienne nous a permis de déterminer la fonction de

quelques bâtiments seulement, et c'est une fonction qui pue. On pourrait perdre un temps énorme à faire sauter l'équivalent d'un bar pour soldats de deuxième classe en passant à côté d'un ordinateur logistique pour la seule raison qu'il ressemble à... un dépôt d'ordures ou un truc comme ça.

— Ici Mandella, ai-je dit. N'y a-t-il rien qui ressemble à un spatioport ou à quelque chose d'approchant ?... parce qu'il me semble que nous devrions...

— J'y arrive, bordel ! Ces baraquements forment un cercle autour de la base et nous devons ouvrir une brèche quelque part. Ce point-là est le plus proche de nous, ce qui diminue les risques de dévoiler notre position avant l'assaut. Sur tout le périmètre, il n'y a rien qui ressemble manifestement à une arme, mais cela ne veut rien dire : chacune de ces baraques peut dissimuler un laser bévawatt.

« Maintenant, à cent mètres environ des baraquements en allant vers le centre de la base, nous allons trouver cette chose en forme de fleur. (Cortez a dessiné une grande figure géométrique qui ressemblait à une fleur à cinq pétales.) Quant à savoir ce que c'est, votre opinion là-dessus est aussi valable que la mienne. Attention, il n'y en a qu'un : il ne faudra pas l'endommager plus qu'il n'est nécessaire. Ce qui veut dire aussi... que nous le ferons sauter si je pense que c'est dangereux.

« Alors, en ce qui concerne votre spatioport, Mandella, il n'y en a pas. Et rien qui y ressemble.

« Le croiseur que l'*Espoir* a descendu était probablement en attente sur orbite, comme le nôtre. S'ils possèdent l'équivalent de nos vedettes ou de nos missiles-robots, ils ne les gardent pas ici, ou alors ils sont bien cachés.

— Ici Bohrs. Mais avec quoi nous ont-ils attaqués lorsque nous descendions ?

— Je voudrais bien le savoir, soldat.

Apparemment, nous n'avions aucun moyen d'estimer leur nombre. Les vols de reconnaissance n'ont pas réussi à nous montrer un seul Tauran évoluant sur le périmètre de la base. Cela ne veut rien dire car c'est pour eux un environnement étranger. En fait, nous avons indirectement résolu le problème en comptant les manches à balai, ces trucs qui volent.

— Il y a cinquante et une baraques, et chacune compte au plus un manche à balai. Quatre n'en ont pas parké à l'extérieur, mais nous en avons localisé trois en différents points de la base. Il n'est pas absurde d'en déduire qu'il y a cinquante et un Taurans, dont un était sorti lorsque les photos ont été prises.

— Ici, Keating. Ou cinquante et un officiers.

— C'est exact. Mais peut-être aussi cinquante mille hommes de troupe en réserve dans un seul de ces bâtiments. Difficile à dire, tout

ça. Et pourquoi pas dix Taurans, avec cinq manches à balai pour chacun, selon son humeur.

« Nous avons un atout : les communications. De toute évidence, ils se servent d'une modulation de fréquence de radiations électromagnétiques mégahertz.

— C'est la radio, ça !

— Affirmatif, qui que tu sois. Dites votre nom quand vous prenez la parole. Il se pourrait alors qu'ils puissent détecter nos communications neutrino-phasées. C'est pourquoi, juste avant l'assaut, l'*Espoir* lâchera une charmante petite bombe à fission qui explosera en haute atmosphère juste au-dessus de la base. Ça les fera se restreindre aux communications visuelles pour un bon bout de temps, et même ces dernières seront perturbées par l'électricité statique.

— Pourquoi ne pas... Ici, Tate. Pourquoi ne pas juste laisser tomber la bombe directement sur eux ? Ça nous éviterait un tas de...

— Ça ne mérite même pas de réponse, soldat, mais je t'en donne une quand même : ils feront peut-être ça. Mais tu ne devrais pas le souhaiter, car, s'ils font sauter la base, ce sera pour la sécurité de l'*Espoir*. Nous aurons déjà lancé l'assaut, mais nous ne nous serons pas encore suffisamment éloignés pour que cela fasse une différence.

« Le seul moyen d'éviter ça, c'est de faire du bon travail. Nous devons nous débrouiller pour que la base soit inopérante, tout en essayant de la laisser aussi intacte que possible. Nous devons faire un prisonnier.

— Ici, Potter. Vous voulez dire : un prisonnier au moins ?

— Je sais ce que je dis, Potter. Un seul prisonnier... Vous êtes relevée de vos fonctions. Que Chavez prenne la tête de la section.

— Très bien, sergent.

Sa voix exprimait un soulagement évident.

Cortez a encore donné quelques précisions : il y avait un autre bâtiment dont la fonction était claire, car, sur le toit, il y avait une grande antenne montée sur un socle pivotant. Nous devons la détruire aussitôt qu'elle serait à portée de tir des grenadiers.

Nous n'avions pas un schéma d'attaque bien précis. L'éclat de la bombe à fission nous servirait de signal. Au même moment, plusieurs sondes convergeraient vers la base, nous permettant de localiser leur défense antiaérienne. Nous devons annihiler cette défense sans pour autant la détruire de fond en comble.

Immédiatement après, les grenadiers devaient faire sauter une rangée de sept casemates. Nous devons tous pénétrer par cette brèche dans la base, et pas besoin d'être grand clerc pour deviner ce qui se passerait ensuite.

En théorie, nous devons ratisser la base d'une extrémité à l'autre, détruire certains objectifs et descendre tous les Taurans sauf un, mais

il était peu probable que cela se passât ainsi ; il aurait fallu que l'ennemi n'offrît presque aucune résistance. En revanche, si, dès le début, les Taurans se montraient incontestablement supérieurs, Cortez donnerait l'ordre de dispersion. À chacun d'entre nous, une direction de repli différente avait été assignée : nous devions donc nous éparpiller dans tous les sens et les survivants avaient rendez-vous dans une vallée à quarante bornes à l'est de la base. Lorsque *l'Espoir* aurait un peu calmé l'ennemi, on songerait à une riposte.

— Une dernière chose, a dit Cortez d'une voix âpre. Parmi vous, il en est peut-être qui voient les choses comme Potter ; il se peut, d'autre part, que certains de vos hommes soient dans ce cas... Selon eux, nous ne devrions pas en rajouter, ne pas faire un carnage... La pitié est un luxe et, au stade où nous en sommes dans cette guerre, une faiblesse que nous ne pouvons pas nous permettre de nous offrir. Tout ce que nous savons de l'ennemi, c'est qu'il a déjà tué sept cent quatre-vingt-dix-huit êtres humains. Il n'a jamais fait preuve du moindre scrupule en attaquant nos croiseurs ; il serait donc stupide d'en attendre aujourd'hui, qui est, je le répète, notre premier contact avec lui sur le terrain.

« C'est lui qui porte la responsabilité de toutes ces morts, celles de vos camarades qui ont perdu la vie pendant l'entraînement, la mort de Ho et les pertes auxquelles nous pouvons nous attendre aujourd'hui. Je ne peux absolument pas comprendre ceux qui veulent les épargner. Mais ça n'a aucune importance. Vous avez reçu des ordres et, de toute façon, merde ! je peux vous le dire : on a soumis chacun de vous à une postsuggestion hypnotique qu'avec quelques mots, juste avant la bataille, je pourrai déclencher. Ça vous facilitera le boulot.

— Sergent...

— Vos gueules ! On n'a pas le temps ! Rejoignez vos sections et mettez-les au courant ! On y va dans cinq minutes !

Les chefs de section ont rejoint leurs hommes, nous laissant, Cortez et nous dix, avec trois nounours qui ont entravé notre marche en tournant autour de nous.

On a fait les cinq dernières bornes avec d'infinies précautions. Nous restions dans les hautes herbes et courions pour traverser les quelques clairières que nous rencontrions. Quand nous avons été à cinq cents mètres de l'endroit où la base était censée se trouver, Cortez a pris la troisième section pour partir en éclaireur. Nous sommes restés couchés.

Sur la fréquence générale, on a entendu sa voix :

— C'est à peu près ce à quoi on s'attendait. Rampez en file indienne jusqu'au niveau de la 3 ; puis répartissez-vous par équipes sur la gauche et sur la droite.

Nous avons mis la manœuvre à exécution, et nous nous sommes retrouvés formant une ligne de quatre-vingt-trois soldats perpendiculaire au sens de l'assaut. Nous étions assez correctement dissimulés, excepté la douzaine de nounours qui, çà et là, mâchonnaient leur herbe en se promenant sur la ligne de front.

Pas un signe de vie dans la base. Les bâtiments n'avaient pas de fenêtres et étaient d'un blanc lumineux uniforme. L'édifice qui constituait notre objectif numéro 1 se présentait sous la forme d'œufs à demi enterrés distants d'une soixantaine de mètres les uns des autres. Cortez a assigné un œuf à chaque grenadier.

Puis il a redistribué la compagnie en trois équipes : l'équipe A comprenait les sections 2, 4 et 6 ; l'équipe B, les sections 1, 3 et 5. La section 7, de commandement, devenait l'équipe C.

— Il reste moins d'une minute. Baissez les filtres ! Quand je dirai « feu », grenadiers, vous me faites sauter votre cible. Que Dieu vous préserve, si vous la manquez !

Il y a eu un bruit comme un rot de géant et cinq ou six bulles iridescentes se sont envolées de la construction en forme de fleur. Elles se sont élevées à une vitesse croissante et ont été bientôt presque hors de vue, puis elles ont filé par-dessus nous vers le sud. Le sol est devenu soudain éclatant, et, pour la première fois depuis longtemps, j'ai vu mon ombre : elle était longue et pointait vers le nord. La bombe avait explosé prématurément. J'ai eu à peine le temps de penser que ça ne changeait rien : à présent, leurs communications devaient ressembler à un potage aux pâtes alphabet.

— Les missiles !

Il en est passé un au niveau du sommet des arbres. Une bulle est venue à sa rencontre. Quand ils se sont touchés, la bulle a éclaté et le missile a volé en millions d'éclats minuscules. Un autre est venu du côté opposé et a subi le même sort.

— Feu !

Les sept grenades de 500 microtonnes ont explosé en même temps, et la secousse qui en a résulté aurait certainement tué un homme sans protection.

— Relevez votre filtre !

Un brouillard gris de poussière et de fumée enveloppait tout. Les mottes de terre, en retombant, faisaient le bruit de milliers de grêlons.

— Écoutez-moi ! Reprenez avec moi !

*Malbrough s'en va-t-en guerre,
Miron-ton, miron-ton, miron-taine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra...*

À force d'essayer de suivre ce qui se passait dans mon crâne, j'ai à peine entendu le refrain. Je savais bien que ce n'était qu'une postsuggestion hypnotique. Je pouvais même me souvenir de cette session dans le Missouri où ils nous l'avaient implantée. Mais ça n'en a pas pour autant amoindri l'effet. Mon esprit chancelait sous la violence des pseudosouvenirs.

Des monstres patauds et velus, des « Taurans » (qui n'avaient rien à voir avec les vrais, ceux que nous connaissions maintenant) abordaient un vaisseau de colons. On les voyait manger les bébés sous les yeux des mères hurlant de terreur (jamais les colons n'emmenaient de bébés : ils n'auraient pas supporté l'accélération) ; on les voyait aussi violer à mort les femmes – avec des gros plans sur leur sexe énorme parcouru de veines violacées (comme s'ils avaient pu éprouver du désir envers les humains) ; ou bien, tenant des hommes entre le pouce et l'index, ils en épluchaient des lambeaux de chair crue qu'ils gobaient (sans doute assimilaient-ils très bien ces protéines étrangères) ... et une centaine d'autres détails macabres, rappelés aussi minutieusement que les événements de la minute précédente. Une grandiloquence ridicule et une absurdité totale.

Mais, cependant que mon esprit conscient analysait cette idiotie, quelque part en dessous, profondément enfoui dans cet animal endormi, gardien de nos motivations profondes, quelque chose qui était assoiffé de sang étranger et qui était enraciné dans la conviction profonde que la plus noble tâche qu'il soit donné à un homme d'accomplir était de tuer l'un de ces horribles monstres...

Tout ça n'était que de la saloperie, je le savais bien, et je haïssais ceux qui avaient pris avec ma conscience d'aussi obscènes libertés. Mais j'entendais pourtant mes dents grincer, je sentais mes joues se crispier en un rictus convulsif... le goût du sang... Un nounours est passé devant moi ; il paraissait sonné. Mon doigt-laser se levait déjà lorsque quelqu'un a été plus rapide, et la tête de l'animal a explosé en un nuage de fragments grisâtres et de sang.

Lucky grognait, c'était presque un gémissement :

— Saleté !... Saloperie d'enculés de fumiers !

Les lasers flamboyaient et leurs rayons s'entrecroisaient. Tous les nounours s'écroulaient, déchiquetés.

— Faites attention, nom de Dieu ! a gueulé Cortez. Visez-les bien, c'est pas des jouets !

« Équipe A, allez-y ! Dans les cratères, pour couvrir B !

Quelqu'un ricanait et gémissait.

— Bordel de Dieu ! Petrov ! qu'est-ce qui t'arrive ?

Je me suis retourné et j'ai vu Petrov, derrière moi sur ma gauche, gisant dans une dénivellation peu profonde ; il creusait frénétiquement avec ses deux mains et sanglotait.

— Merde ! a dit Cortez. Équipe B, dix mètres après les cratères ! Couchés en ligne de tir ! Équipe C, dans les cratères avec A !

Je me suis mis à quatre pattes et j'ai parcouru une centaine de mètres en une douzaine de bonds démentiels. Le cratère était pratiquement assez grand pour dissimuler une vedette : environ dix mètres de diamètre. J'ai sauté sur le versant opposé et j'ai atterri auprès d'un type nommé Chin. Il ne s'est pas retourné et a continué de scruter la base.

— Équipe A, dépassez B de dix mètres ! Couchés en ligne !

Il finissait à peine de lancer cet ordre quand le bâtiment devant nous a vomi une série de bulles qui se sont déployées en éventail face à nos lignes. La plupart d'entre nous les ont vues arriver et se sont baissés, mais Chin venait de s'élancer, et il a foncé droit sur une bulle. Ça a effleuré son casque et ça a disparu avec un petit bruit. Chin a fait un pas en arrière, a basculé sur le rebord du cratère et a décrit un arc de sang et de matière cervicale ; puis, sans vie, il a glissé jusqu'à mi-hauteur sur le versant intérieur, et le trou parfaitement arrondi où la bulle avait tout mâché, plastique, cheveux, os et cerveau, s'est rempli de poussière.

— Stop tout le monde ! Chefs de section, comptez les pertes ! Oui... oui, oui... Oui, oui, oui... Oui. Nous avons trois morts. Il n'y en aurait pas eu un seul si vous vous étiez mieux aplatis ! Bon, alors, tous à plat ventre dès que vous entendez ce truc-là démarrer. Équipe A, terminez votre manœuvre. (Ce qui fut fait sans incident.) O.K. ! Équipe C en B... Non ! Collez-vous au sol !

C'était déjà fait. Les bulles ont glissé à deux mètres au-dessus, déployées en arc très ouvert. Elles sont passées sereinement au-dessus de nos têtes et toutes, à l'exception d'une qui a transformé un arbre en cure-dents, ont disparu un peu plus loin.

— B, dépassez A de dix mètres. C, prenez la place de B. Vous, les grenadiers de B, essayez de me dégommer la fleur.

Deux grenades ont déchiqueté le sol à trente ou quarante mètres de la construction. Dans une bonne imitation de panique, le bâtiment s'est mis à vomir un flot ininterrompu de bulles ; aucune, cependant, n'est descendue à moins de deux mètres du sol. Nous nous tenions courbés et continuions d'avancer.

Soudain, une fissure est apparue dans le bâtiment et s'est élargie jusqu'à atteindre les dimensions d'un portail. Les Taurans faisaient une sortie en masse.

— Grenadiers, cessez le feu ! Équipe B, ouvrez le feu au laser à gauche et à droite ! Tenez-les groupés ! A et C, nous avançons au centre !

Un Tauran est mort en essayant de s'enfuir : il a coupé le rayon d'un laser. Les autres sont restés où ils étaient.

Avec la tenue, tu as du mal à courir et à baisser la tête en même temps. Tu es obligé de pousser à droite et à gauche comme un patineur qui démarre ; si tu ne le fais pas, tu t'envoies. Il y en a eu un dans l'équipe A qui a sauté trop haut : il a été rejoindre Chin.

Je me sentais joliment à l'étroit, pris au piège entre deux murs de lasers sur les côtés et un plafond bas qui te tuait si tu le touchais. Malgré tout, je me sentais bien, euphorique : j'avais enfin l'occasion de tuer un de ces affreux mangeurs de bébés. Et, pourtant, je savais que c'était de l'intox.

Il n'y avait pas eu de riposte, sauf ces bulles plutôt inefficaces (de toute évidence, ce n'étaient pas des armes anti-individuelles). Ils ne cherchaient pas non plus à se réfugier à l'intérieur du bâtiment. Ils restaient groupés, une centaine environ, à nous regarder nous rapprocher d'eux. Deux grenades auraient suffi pour les descendre tous, mais je suppose que Cortez pensait à son prisonnier.

— Bon ! Quand je dis « en avant », on les prend en tenaille. L'équipe B cesse de tirer... Sections 2 et 4 sur la droite, 6 et 7 sur la gauche. L'équipe B avance en ligne pour les encercler. (Il y a eu une pause de quelques secondes, puis Cortez a crié :) En avant !

On s'est épluchés sur la gauche. Sitôt interrompu le feu des lasers, les Taurans ont tenté de filer ; ils venaient par petits groupes à la rencontre de nos flancs.

— Équipe A, au sol et ouvrez le feu ! Ne tirez pas sans avoir bien visé ! Si vous manquez votre cible, vous risquez de tuer un copain ! Et, pour l'amour du ciel ! gardez-moi un de ces salopards !

Ce fut horrible, ce troupeau de monstres qui descendait vers nous. Ils couraient à grandes enjambées – les bulles les évitaient – et ils ressemblaient tous à celui que nous avions vu précédemment chevauchant le manche à balai. Ils étaient nus dans la sphère quasi transparente qui les englobait tout entiers et qui accompagnait leurs mouvements. Le flanc droit a commencé à tirer, choisissant les échappés de la mêlée.

Soudain, l'éclat d'un laser a transpercé les rangs ennemis : quelqu'un avait raté sa cible. Un cri horrible, et j'ai regardé. J'ai vu quelqu'un – je crois que c'était Perry – se tordre à terre, le gant droit de sa tenue crispé sur le moignon fumant de son bras gauche, coupé net juste au-dessus du coude. Le sang dégoulinait entre les doigts du gant et sa tenue, dont le circuit de camouflage s'était détraqué, oscillait du noir au blanc en passant par « jungle », « désert », vert et gris. Je ne sais combien de temps je suis resté à fixer ce spectacle, mais ça a duré assez longtemps pour que le toubib arrive et commence à donner les premiers soins. Lorsque j'ai relevé la tête, les Taurans étaient presque sur moi.

J'ai d'abord tiré par réflexe, mais trop haut. Mon tir a effleuré le sommet de la bulle protectrice du Tauran. Elle a disparu, et le monstre a chancelé, puis s'est écroulé sur le sol, secoué de spasmes. Une écume abondante lui est sortie de la bouche, tout d'abord blanche, puis traversée de filets rouges ; un dernier soubresaut, et il est devenu raide, presque arc-bouté en fer à cheval. Son hurlement prolongé, une espèce de sifflement suraigu, s'est arrêté au moment où ses camarades l'ont piétiné. Je me suis détesté pour avoir ricané.

C'était un massacre : rien que sur les flancs, nous étions à cinq contre un. Ils venaient droit sur nous, même quand il fallait grimper par-dessus les monceaux de corps déchiquetés empilés parallèlement à nos lignes. La terre, à nos pieds, était rouge et glissante du sang des Taurans – tous les enfants de Dieu sont frères par l'hémoglobine – et, comme pour les nounours, leurs tripes ressemblaient trop à des tripes humaines pour mon œil mal exercé. Un rire hystérique a déferlé dans mon casque pendant que nous les taillions en morceaux sanglants, et j'ai failli ne pas entendre la voix de Cortez.

— Cessez le feu ! j'ai dit : *Cessez le feu !* Bordel de Dieu ! Attrapez-moi quelques-uns de ces salopards, ils ne vous feront pas de mal !

J'ai cessé de tirer. Autour de moi, tout le monde en a fait autant. Un Tauran a surgi de par-dessus une pile de cadavres juste en face de moi : j'ai essayé de le saisir en lui passant les bras autour de ses jambes grêles.

Mais c'était comme essayer de saisir une savonnette mouillée : quand j'ai voulu le plaquer à terre, il a sauté de mes bras et s'est remis à courir.

Pour réussir à en arrêter un, il a suffi de s'entasser dessus à une demi-douzaine. Pendant ce temps, les autres avaient traversé nos lignes et se dirigeaient vers un alignement de grands réservoirs cylindriques que Cortez avait identifiés comme devant probablement servir au stockage. Une petite porte s'est ouverte à la base de chaque cylindre.

— Nous avons notre prisonnier ! a hurlé Cortez. Tuez-les tous !

Ils étaient à cinquante mètres et couraient vite ; ce n'étaient pas des cibles faciles. Les lasers fusaient autour d'eux, balayant l'air de haut en bas. Il en est tombé un, coupé en deux, mais les autres – environ une dizaine – ont continué, et ils étaient presque arrivés aux portes lorsque les grenadiers ont recommencé à tirer.

Ces derniers étaient toujours armés de grenades 500 microtonnes, mais, en l'occurrence, un tir imprécis n'aurait servi à rien : la secousse aurait fait voler les Taurans, mais elle n'aurait pas entamé leur bulle.

— Les bâtiments ! Visez donc ces putains de bâtiments !

Les grenadiers ont corrigé leur visée et ont tiré, mais c'est à peine si les explosions faisaient roussir le revêtement blanc des édifices. Par chance, une grenade est entrée par une porte. Une longue fissure a couru de bas en haut du bâtiment, qui s'est séparé en deux parties. Les deux moitiés ont ensuite éclaté et se sont volatilisées en un nuage de débris mécaniques. Une gigantesque flamme blanche a tourbillonné un instant pour disparaître aussitôt. Le feu des grenadiers s'est par la suite concentré sur les portes, sauf pour quelques tirs au hasard, vers les Taurans, non tant dans le but de les toucher que pour les repousser avant qu'ils ne se mettent à l'abri. Tu aurais dit qu'ils avaient une méchante envie de pisser.

Nous autres, pendant ce temps, tentions de prendre les Taurans dans le feu de nos lasers ; mais ils zigzaguaient et bondissaient, essayant de gagner les constructions. Nous les serrions d'aussi près que possible en restant hors d'atteinte des éclats de grenades : nous étions encore trop loin pour viser juste.

Nous parvenions cependant à les descendre un par un et, sur sept bâtiments, nous en avons déjà détruit quatre. Il ne restait plus que deux Taurans quand l'explosion d'une grenade a projeté l'un d'eux à quelques mètres à peine d'une porte. Il s'est réfugié à l'intérieur ; plusieurs grenadiers ont essayé de l'atteindre, mais tantôt leur tir était trop court, tantôt les grenades explosaient sans grande efficacité sur les côtés. Les bombes tombaient tout autour, faisant un bruit épouvantable, qui fut soudain noyé dans un énorme soupir semblable à l'inspiration d'un géant. Là où s'était trouvé l'édifice, il ne restait qu'une colonne de fumée si épaisse qu'elle semblait solide : elle disparaissait dans la haute atmosphère et on l'eût dite tracée à la règle tant elle était rectiligne. L'autre Tauran s'était tenu juste au pied du

cylindre ; c'était à présent une gerbe de chair et de sang. Une seconde plus tard, le choc en retour nous a frappés, et j'ai roulé, impuissant, telle une brindille, pour finir par être emporté vers un tas de cadavres et par rouler derrière.

Je me suis relevé, et, un instant, j'ai paniqué en découvrant du sang partout sur ma tenue. Puis, quand je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait que de sang tauran, je me suis senti soulagé mais toujours aussi gluant.

— Rattrapez ce salopard ! Rattrapez-le ! gueulait Cortez.

Dans la confusion générale, le Tauran que nous avions fait prisonnier s'était libéré, et il courait à présent vers une étendue de hautes herbes. Une section, lancée à sa poursuite, perdait du terrain ; toute l'équipe B s'y est mise et lui a coupé la route. Je me suis empressé de me joindre à la meute.

Ils étaient quatre contre lui, et une cinquantaine d'autres faisaient cercle autour du combat.

— Dispersez-vous, nom de Dieu ! Peut-être qu'ils sont encore un millier à attendre que nous soyons tous en paquet !

Nous nous sommes exécutés en grommelant. Nous n'avions pas besoin de nous donner le mot : il n'y avait plus un seul Tauran vivant à la surface de la planète.

Cortez s'est avancé vers le prisonnier. J'étais en train de reculer quand, soudain, les quatre hommes se sont effondrés sur le dos de la créature... Même à cette distance, je pouvais voir l'écume jaillir de son orifice buccal. Sa bulle avait éclaté : c'était un suicide.

— Merde ! (Cortez était juste en face.) Éloignez-vous de cette ordure !

C'est ce qu'ont fait les quatre hommes, et Cortez s'est servi de son laser pour découper le monstre en une douzaine de morceaux encore frémissants. Ça, c'est un spectacle qui te réchauffe le cœur !

— Ça ne fait rien, on en trouvera un autre. Tous en formation pointe de flèche. On monte à l'assaut de la Fleur.

Alors, nous avons attaqué la Fleur, qui, de toute évidence, était à court de munitions (si elle continuait de roter, il n'en sortait plus de bulles). Nous avons grimpé par les rampes et les corridors, le doigt tendu, attentifs, comme des gosses qui jouent au soldat. Et on s'est cassé le nez.

Personne non plus à l'antenne, au « salami » et dans vingt autres bâtiments principaux ; personne dans les quarante-quatre casernements encore intacts du périmètre. Nous avions donc « pris » des douzaines de bâtiments dont la fonction nous était, pour la plupart, incompréhensible, mais nous avions échoué dans notre principale mission : capturer un Tauran et le ramener aux xénologues pour leurs expériences. Bien sûr, nous pouvions leur fournir un choix

de pièces détachées qu'ils n'auraient jamais espérées ; c'était toujours ça.

Nous venions de passer au peigne fin les derniers centimètres carrés de la base lorsqu'une navette a atterri avec la véritable équipe d'exploration : les savants. Cortez a dit : « Ça va ! Revenez à vous ! » Et la contrainte hypnotique a cessé.

Au début, ce fut parfaitement lugubre. Un bon nombre, tels Lucky et Marygay, étaient pratiquement fous au souvenir de ces meurtres sanglants cent fois répétés. Cortez a ordonné que chacun prenne un sédatif, deux cachets pour les plus secoués. J'en ai pris deux sans en avoir spécialement reçu l'ordre.

Car, en fait, c'étaient bel et bien des meurtres de sang-froid, de la pure et simple boucherie. Une fois qu'on avait compris le fonctionnement de leur défense anti-aérienne, on n'avait plus couru le moindre danger. Les Taurans semblaient ignorer l'existence du combat au corps à corps. Pour saluer la première rencontre entre l'espèce humaine et une autre espèce intelligente, nous les avions parqués et massacrés. Peut-être était-ce la deuxième rencontre, si l'on pense aux nounours. Que ce serait-il passé si nous nous étions assis ensemble pour communiquer ? Ça n'était pas le cas, et ils avaient subi le même traitement que les autres.

Après ça, j'ai passé un bon bout de temps à me dire et à me redire que ça n'avait pu être moi qui avais si joyeusement découpé en petits morceaux ces pauvres créatures terrorisées.

Au cours du XX^e siècle, on avait statué, avec l'accord de tous, que le « je-ne-faisais-que-suivre-les-ordres » ne constituait en aucun cas une excuse valable pour un comportement inhumain... mais que faire lorsque ces ordres viennent du plus profond de ton inconscient, qu'on tire tes ficelles ?

Le pire était ce pressentiment que mes actes n'avaient peut-être pas été si inhumains que ça. Il suffisait de remonter quelques générations pour voir des hommes, qui n'avaient même pas l'excuse d'être sous conditionnement hypnotique, faire les mêmes choses, et à d'autres hommes.

La race humaine me dégoûtait, l'armée me dégoûtait, et l'idée d'avoir encore un siècle ou plus à vivre avec moi-même me terrifiait... Enfin, je pourrais toujours me faire gommer la cervelle.

Un vaisseau avait pu s'échapper, avec un seul Tauran survivant. La masse de la planète avait fait écran entre lui et l'*Espoir de la Terre* pendant qu'il tombait dans le champ collapsar d'Aleph. Il était rentré chez lui, où que cela ait pu être, j'espère, et avait raconté ce que vingt hommes l'arme à la main pouvaient faire de cent non armés qui fuyaient avec simplement leurs jambes.

Je soupçonnais que la prochaine fois que des humains

rencontreraient des Taurans sur le terrain, le combat serait plus égal.
L'avenir devait le confirmer.

Sergent-chef Mandella
2007-2024

La trouille ? Bien sûr, j'avais la trouille. Et qui ne l'aurait pas eue ? un fou, peut-être, un suicidaire, un robot... ou un officier de première ligne.

Le commandant Stott faisait les cent pas derrière le petit podium érigé dans la salle de rassemblement-réfectoire-salon-gymnase de l'*Anniversaire*. Nous avons effectué notre dernier saut collapsar de Teth-38 à Yod-4 et, présentement, décélérons à 112 gravités. Notre vitesse par rapport au collapsar atteignait cependant 0,90 c. Nous étions poursuivis.

— Je voudrais que, pour un temps, tout le monde se décontracte et fasse confiance à l'ordinateur du vaisseau. De toute façon, le vaisseau tauran ne sera pas à portée de tir avant deux semaines, et si vous continuez à vous morfondre tout ce temps, ni vous ni vos hommes ne serez dans de bonnes conditions pour vous battre le moment venu. La peur est une maladie contagieuse. Mandella !

— Oui, mon commandant.

En présence de la compagnie, Stott avait toujours pris soin de m'appeler « sergent » Mandella. Mais ce briefing ne réunissait que des chefs de groupe ou des officiers de grade supérieur ; pas un seul simple soldat dans le lot. Il laissait donc tomber les titres.

— Mandella, vous avez la responsabilité tant morale que physique des hommes et femmes de votre groupe. À supposer que vous soyez conscient du problème moral qui se pose à bord de ce vaisseau, et à supposer que votre groupe ne soit pas immunisé contre, quelle a été votre action à ce sujet ?

— Pour autant que mon groupe soit concerné, mon commandant !

Il m'a dévisagé pendant un long moment.

— Bien sûr, a-t-il fini par dire.

— Je leur en ai parlé, mon commandant.

— Et êtes-vous arrivés à quelque conclusion dramatique ?

— Je n'ai pas de conseils à vous donner, mon commandant, mais je crois que le principal problème est évident. Mes gens ont été entassés dans ce vaisseau ; et... merde ! tous, depuis quatorze...

— Ridicule ! Chacun d'entre nous a été conditionné de manière

que les tensions résultant de la promiscuité ne se produisent pas ! Et, d'autre part, la confraternité est de règle chez les appelés ! (C'était une manière délicate de présenter les choses.) Les officiers, eux, sont astreints au célibat, et, cependant, aucun problème moral ne se pose pour eux !

S'il pensait vraiment que les officiers observaient un strict célibat, il aurait eu besoin de faire un brin de causette avec le lieutenant Harmony. Peut-être ne pensait-il qu'aux officiers de première ligne, à Cortez et à lui-même. Et encore n'était-ce exact qu'à cinquante pour cent. Cortez avait des relations très amicales avec le caporal Kamehameha.

— Les médecins ont renforcé votre conditionnement à cet égard, a-t-il poursuivi, lorsqu'ils sont intervenus pour effacer le conditionnement de haine – tout le monde connaît mon sentiment à ce sujet – mais peut-être ont-ils commis quelque maladresse ; cependant, nous n'avons pas à douter de leur qualification.

« Caporal-chef Potter. (Il lui donnait son grade afin de rappeler à tout le monde pourquoi elle n'avait pas été promue en même temps que nous autres. Trop aimable.) Et vous, en parlez-vous aussi avec votre groupe ?

— Nous en avons discuté, mon commandant.

Le commandant Stott avait l'art de foudroyer calmement les gens du regard. Et c'est ainsi qu'il foudroyait calmement Marygay pendant qu'elle poursuivait.

— Je ne pense pas que le sergent-chef Mandella ait mis en question le condi...

— Le sergent-chef Mandella est parfaitement capable de s'expliquer tout seul. Ce que je désire entendre, c'est votre opinion, vos observations.

Il avait une façon de dire ça qui signifiait exactement le contraire : qu'il ne désirait rien entendre de plus.

— Bon ! Je ne pense pas non plus que ce soit la faute du conditionnement. Nous n'avons aucune difficulté à vivre ensemble. Nous perdons seulement patience et sommes fatigués de faire et de refaire chaque semaine les mêmes choses.

— Vos hommes sont impatients de combattre, alors ?

Son ton n'avait rien d'ironique.

— Ils veulent quitter le vaisseau, échapper à la routine.

— Ils vont le quitter, a-t-il dit avec un petit sourire mécanique. Et, à ce moment-là, ils seront tout aussi pressés d'y retourner.

Ça a continué comme ça pendant près d'un quart d'heure. Personne n'osait exprimer clairement le simple fait que nos hommes et femmes se préparaient depuis plus d'un an à la prochaine bataille. Leur nervosité ne pouvait que s'être accrue. Et maintenant, avec un

croiseur tauran sur nos talons, il nous fallait risquer nos chances à moins d'un mois d'un combat sur le terrain.

Ça n'est déjà pas très réjouissant de débarquer sur une planète-portail et d'y jouer les petits soldats. Mais au moins, en combat direct, tu as une chance d'influer sur ton propre destin. La merde, c'est quand tu es assis dans ta coquille, au cœur d'une cible pendant que l'*Anniversaire* joue, par ordinateur interposé, à des jeux mathématiques avec le vaisseau tauran... Tu es vivant à une nanoseconde précise et à la suivante, tu ne l'es plus à cause d'une erreur qu'un mec a faite sur la trentième décimale d'un chiffre. Et c'est ça qui te pose un problème. Mais va donc l'expliquer à Stott. J'avais été forcé de reconnaître qu'il ne se bornait pas à jouer son numéro d'épouvante, il ne pouvait réellement pas comprendre la différence entre la peur et la couardise. Qu'il ait été conditionné à avoir ce point de vue dans un but précis – ce dont je doutais – ou qu'il ait été simplement fou à lier n'avait quasiment aucune importance.

Maintenant, c'était le tour de Ching, et il lui serinait toujours la même chanson. J'ai feuilleté le nouvel organigramme qu'ils nous avaient donné. Tourne la page, si tu veux savoir à quoi ça ressemblait.

organigramme

Force d'intervention Alpha

Campagne Yod-4

Première Section

COMMANDEMENT	COM Stott	CdB Martinez
2ECHN/	Lt Cortez	
3ECHN/	SsLt (vac)	MEDECIN-CHEF
4ECHN/	Asp (Vac)	SsLt Wilson MD
5ECHN/	Sgt-chef Rogers	
6ECHN/	Sgt-chef Mandella	Sgt Ching
	Cap Tate	Cap Petrov
	Cap Yukawa	Sol Luthuli
	Sol Hofstadter	Sol Herz
	Sol Mulroy	Sol Heyrovsky
	Sol Shockley	Sol Katawba
	Sol Rabi	Sol Pauling
		Sol Renault
		Cap-chef Potter
		Cap Struve
		Sol Kurosawa
		Sol Alexandrov
		Sol Bergman
		Sol Demy
		Sol Stiller

SPÉCIALISTES : Lts Bok (CUIS), Levine (ORD), Pastori (PSY), Winebrenner (MED), SsLts Harmony (MED), Princewell (DAT); Aspt Stonewell (ARM), Theodopolis (RAD); Ens Singhe (AER); Sgt-chef Dalton (ENT), Namgyal (INT).

TIRÉ A STARGATE TACBD/1003-9674-1300/20 mars 2007 SG PAR AUTOR FFCOM Commandant en chef

Cop : PRM : Tout personnel 1 SEC/FI ALPHA

SEC : Tout personnel FI ALPHA 6ECHN et supérieur

TRT : Personnel COM FI 5ECHN et supérieur base NTK

Par et pour le GEN Mubutu Ngako COMM

POUR LE COMMANDANT EN CHEF

Arlathéa Lincoln GENBR COMFI

20 mars 2007 SG

TACBD/1003/9674/1300/100cop

Depuis le massacre d'Aleph, je connaissais presque tout le monde. Les seuls nouveaux dans ma section étaient Demy, Luthuli et Heyrovsky. La compagnie (excusez-moi, la « force d'intervention ») avait reçu vingt personnes en remplacement des dix-neuf que nous avions perdues au cours du raid sur Aleph. Ce qui faisait quatre morts, un blessé grave et quatorze dont la santé mentale n'avait pas résisté au conditionnement de haine.

J'étais toujours épaté de voir, au bas de l'organigramme : « 20 mars 2007 ». Voilà dix ans que j'étais dans l'armée, et c'est à peine si j'avais l'impression d'y avoir passé deux ans. La dilatation temporelle,

bien sûr. Même avec les sauts collapsars, quand tu voyages d'étoile en étoile, tu dévores le calendrier.

Après le prochain raid, je serais probablement bon pour la retraite à plein traitement – si je survivais à ce raid et s'ils ne modifiaient pas notre statut. Vétéran à vingt-cinq ans avec vingt années de service.

Stott était en train de résumer lorsqu'on a frappé à la porte un seul coup sec.

— Entrez ! a-t-il dit.

Un enseigne de vaisseau, que je connaissais vaguement, a traversé la pièce d'un pas nonchalant et a tendu à Stott, sans dire un mot, une feuille de papier. Son attitude, pendant que Stott lisait, exprimait le maximum permis d'insolence. Techniquement, Stott ne faisait pas partie de la hiérarchie que l'enseigne avait à respecter ; et, de toute façon, personne dans l'aéronavale ne semblait l'apprécier.

Sans daigner le regarder, Stott lui a rendu la feuille et s'est adressé à nous.

— Chacun de vous avertira son groupe que les manœuvres préliminaires de « dérobation » commenceront à 20 h 10, dans cinquante-huit minutes exactement. (Il n'avait pas eu à regarder sa montre.) Tout le monde doit être dans les coquilles d'accélération à 20 heures. A... a... ar... da-vous !

Nous nous sommes levés, et sans aucun enthousiasme avons répondu en chœur :

— Va te faire foutre, mon commandant !

Parfaitement idiot !

À grands pas, Stott est sorti de la salle et l'enseigne l'a suivi, un sourire ironique sur les lèvres.

J'ai fait pivoter ma bague en position 4 : la fréquence de mon assistant chef de groupe, et j'ai appelé :

— Tate, ici Mandella.

Tous les autres chefs de groupe ont fait de même.

Une voix métallique est sortie de la bague :

— Ici Tate. Qu'est-ce qui se passe ?

— Contacte nos hommes et dis-leur qu'on doit être en coquille à 20 heures. Des manœuvres de dérobation.

— Merde ! Ils nous avaient pourtant dit que ce n'était pas pour tout de suite !

— Je suppose qu'il y a eu du nouveau. Peut-être une idée géniale du commandant de bord.

Nous l'appelions ainsi, mais, en fait, il avait rang de contre-amiral, et, lorsqu'on s'adressait directement à lui, nous étions tenus de l'appeler « monsieur ».

— Ouais ! Tu pourras me rapporter une tasse de soja en venant ?

Sans trop de sucre, hein ?

— D'accord. Je suis en bas dans une petite demi-heure.

— Merci. Je vais commencer à les rassembler.

Il se produisait un mouvement général vers les distributeurs à soja. J'ai pris la queue derrière le caporal-chef Potter.

— Qu'est-ce que tu en penses, Marygay ?

— Moi, je ne suis que caporal-chef, sergent. Je ne suis pas payée pour...

— Ouais, ouais ! Mais je te demande ça sérieusement !

— Bon ! Ça ne doit pas être bien sorcier. Peut-être le commandant de bord veut-il seulement nous faire essayer de nouveau les coquilles ?

— Une fois de plus avant que ce soit pour de vrai ?

— M... ouais ! Peut-être bien. (Elle a pris une tasse et a soufflé dedans. Elle semblait préoccupée : une fine ride était apparue entre ses sourcils.) À moins que les Taurans n'aient planqué un vaisseau à la sortie du collapsar. Je me suis demandé s'ils n'allaient pas faire ce que nous avons fait à Stargate.

J'ai haussé les épaules.

— Stargate, c'était autre chose. Il faut sept ou huit croiseurs se déplaçant en permanence pour couvrir les angles de sortie les plus probables. Nous ne pouvons pas nous permettre de couvrir plus d'un collapsar, et eux non plus.

— Je ne sais pas. (Elle a rempli sa tasse sans dire un mot, puis elle m'a regardé.) Et si nous étions tombés sur leur version de Stargate ? Peut-être ont-ils dix fois plus de vaisseaux que nous. Ou cent fois plus. Qui sait ?

Je me suis servi deux tasses, je les ai sucrées, et j'ai posé un couvercle sur celle destinée à Tate.

— Y a pas moyen de prévoir.

Nous sommes revenus nous asseoir à une table en surveillant les brusques mouvements que la forte gravité imprimait au soja.

— Singhe est peut-être au courant de quelque chose, a-t-elle repris.

— Peut-être. Mais, pour le savoir, il faudrait que je passe par Rogers et Cortez. Cortez me sauterait à la gorge si j'allais l'ennuyer maintenant.

— Oh ! je pourrais toucher Singhe directement ! Nous... (Elle m'a lancé un regard grave et ses fossettes se sont un petit peu creusées.)... Nous avons été très amis.

J'ai avalé une gorgée de soja brûlant et j'ai simulé l'indifférence.

— Ah ! C'est pour ça que tu as disparu mercredi soir ?

— Il faudrait que je vérifie sur mon agenda, a-t-elle dit en souriant. Il me semble que c'est le lundi, le mercredi et le vendredi

pendant les mois en r. Quoi ? Tu n'es pas d'accord ?

— Ben... bon Dieu ! Non, bien sûr que non. Mais... c'est un officier, et un officier de l'aéronavale !

— Il a été détaché auprès de nous et il fait donc partie de l'armée de terre. (Elle a tourné son anneau et a dit :) Standard. (Puis, s'adressant à moi :) Et cette histoire entre toi et la délicieuse petite demoiselle Harmony ?

— Ce n'est pas du tout la même chose.

Elle murmurait à présent un numéro de poste dans son anneau.

— Si c'est la même chose. Tu as voulu t'envoyer un officier. Vicelard ! (La bague a chevroté deux fois : pas libre.) Et comment était-elle ?

— Pas mal.

Je me reprenais.

— À part ça, le lieutenant Singhe est un parfait gentleman. Et pas le moins du monde jaloux !

— Moi non plus, ai-je dit. Et s'il te fait du mal, dis-le-moi, je lui ferai la peau des fesses !

Elle m'a souri par-dessus sa tasse.

— Si le lieutenant Harmony te fait du mal, dis-le-moi, et elle verra la peau des siennes !

— Tope-là !

Et, solennellement, nous nous sommes serré la main pour sceller notre accord.

2

Les coquilles d'accélération étaient quelque chose de nouveau. On les avait montées sur le vaisseau lors de notre dernière escale à Stargate, où nous en avions profité pour nous reposer et nous réapprovisionner. Grâce à elles, il nous était possible de supporter les performances théoriques du vaisseau, que la force tachyon amenait à des accélérations de plus de 25 G.

Tate m'attendait dans la salle qui donnait accès aux coquilles. Le reste de la section bavardait en faisant les cent pas. J'ai donné son soja à Tate.

— Merci. Y a du neuf ?

— Je crains que non... si ce n'est que les gars de l'aéronavale n'ont pas l'air d'avoir peur, mais c'est leur cinéma. Ça n'est probablement qu'un autre tour d'essai.

Bruyamment, il a avalé une gorgée de soja.

— Quel bordel ! De toute façon, pour nous c'est du pareil au même. Tu t'asseois, tu te fais presser comme un citron et tu ressorts à demi mort. Bon Dieu ! Ces saletés de trucs, j'en ai horreur !

— Moi, je me demande... Si ça pouvait rendre l'infanterie inopérante... comme ça, on rentrerait tous à la maison.

— Peut-être bien !

L'infirmier est passé et il m'a fait ma piqûre.

J'ai attendu jusqu'à 19 h 50, puis j'ai crié à mon équipe :

— Allez-y ! Déshabillage et en tenue !

Une coquille ressemble à une tenue spatiale souple ; tout au moins pour l'aménagement intérieur. Elle en diffère par son absence d'autonomie : un tuyau arrive au sommet du casque et deux sortent au niveau des talons, sans compter les deux tuyaux d'évacuation. Elles sont alignées épaule contre épaule sur des fauteuils d'accélération : pour aller te mettre coquille, tu dois te frayer ton chemin dans un gigantesque plat de spaghetti vert olive.

Lorsque, à l'intérieur de mon casque, le voyant s'est allumé, j'ai su que tout le monde était en tenue, et j'ai enfoncé le bouton de submersion de la pièce. Bien entendu, je n'y voyais rien ; mais j'imaginai sans peine la solution bleu pâle – éthylène, glycol et je ne sais quoi d'autre – qui se répandait en moussant autour et par-dessus

nous. Le matériau de la tenue, frais et sec, est venu progressivement s'appliquer sur ma peau. Je savais que la pression interne de mon corps s'élevait rapidement pour compenser l'augmentation croissante de la pression externe. La piqure sert à ça : elle évite à tes cellules cette délicate situation entre marteau et enclume. Il te reste quand même les sensations. Au moment où, sur mon cadran, je pouvais lire 2 (pression extérieure équivalant à celle d'une colonne d'eau de trois kilomètres sept cents de hauteur), je me sentais à la fois écrasé et gonflé. À 20 h 5, elle était à 2,7 où elle resta équilibrée. Quand les manœuvres ont commencé, à 20 h 10, je n'ai pas senti de différence. J'ai cru voir l'aiguille du cadran osciller un peu, et je me suis demandé quelle accélération il avait fallu pour provoquer cette oscillation à peine visible.

L'inconvénient majeur du système était que toute personne prise en dehors de sa coquille au moment où l'*Anniversaire* atteignait les 25 G se trouvait réduite en confiture de fraise. Aussi, la charge de diriger le vaisseau et de lui faire effectuer les manœuvres de combat incombait à l'ordinateur tactique, qui, de toute façon, faisait bien son travail, bien qu'il eût été préférable d'avoir un contrôle humain.

Un autre petit inconvénient était que si le vaisseau était touché et que la pression diminuait, vous explosiez comme un melon trop mûr qu'on laisse tomber à terre. Si c'était la pression interne qui se modifiait, vous mouriez dans la microseconde qui suivait.

Il fallait environ dix minutes pour dépressuriser et deux ou trois autres pour se dépatouiller des coquilles et s'habiller. Ce n'était pas exactement la situation idéale pour être à tout instant prêt à se battre. Seules quatre personnes gardaient une certaine mobilité alors que les autres étaient engoncées dans leur coquille : c'était l'équipage de garde de l'aéronavale. Ils transportaient avec eux l'essentiel du mécanisme de la chambre d'accélération, aussi leur tenue pesait-elle près de vingt tonnes ; et même eux étaient obligés de rester en un lieu précis pendant toute la durée des manœuvres.

À 20 h 38, l'accélération était terminée. Une lumière verte s'est allumée et, du menton, j'ai enfoncé le bouton pour dépressuriser.

Marygay et moi nous sommes habillés dehors. Les vapeurs résiduelles du fluide de pressurisation me donnaient des vertiges et me soulevaient le cœur.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Je lui ai montré du doigt une marque violacée qui courait de sous son sein droit jusqu'à la hanche gauche.

— C'est la deuxième fois, a-t-elle dit en pinçant sa peau avec mauvaise humeur. La première fois, c'était sur mon derrière. Je crois que cette coquille n'est pas bien taillée : il y a des plis !

— Tu as perdu du poids, peut-être.

— Gros malin !

Les apports caloriques avaient été rigoureusement programmés et contrôlés depuis l'ajustage des tenues à Stargate. Ta tenue était inutilisable si la pellicule senseur ne s'appliquait pas à ta peau comme un film d'huile.

Un haut-parleur mural a noyé le reste de ses commentaires.

— Attention à tous les personnels ! Attention ! Tous les personnels de l'armée, sixième échelon et au-dessus, tous les personnels de l'aéronavale, quatrième échelon et au-dessus, sont demandés au rapport dans la salle de conférences à 21 h 30. Attention...

Le message a été répété deux fois. Je suis sorti m'allonger quelques minutes, le temps que Marygay montre à l'infirmier et à l'armurier son bleu... et le reste de son anatomie. Je ne me sentais pas le moins du monde jaloux...

Le commandant de bord a ouvert la conférence.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, et ce ne sont pas de bonnes nouvelles.

« Il y a six jours, le vaisseau tauran qui nous poursuit a lancé un missile. Son accélération initiale était de l'ordre de 80 G. (Il a marqué un temps d'arrêt.) Approximativement un jour plus tard, cette accélération est brutalement montée à 148 G.

Tout le monde a poussé un cri de stupéfaction.

— Avant-hier, nouveau bond à 203 G. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il s'agit là d'une accélération deux fois supérieure à celles constatées chez l'ennemi lors de nos précédentes rencontres avec lui.

« Nous avons lancé une salve de quatre torpilles ; une pour chaque trajectoire potentielle, selon notre ordinateur, du missile ennemi. Une torpille a atteint son but alors que nous effectuions les manœuvres de « dérobation ». Nous avons touché et détruit le projectile tauran, distant d'environ dix millions de kilomètres au moment de l'impact.

C'était pratiquement la porte à côté.

— Le seul réconfort que nous ayons pu tirer de cette rencontre, a-t-il poursuivi, vient de l'analyse spectrale de l'explosion. Elle n'était pas plus puissante que celles constatées dans le passé : nous pouvons en déduire que leur technique de mise à feu n'a pas connu les mêmes progrès que leur technique de propulsion ; à moins qu'ils n'aient pas estimé nécessaire d'augmenter la puissance d'explosion.

« Ceci est la première manifestation d'un effet très important qui n'avait guère retenu, jusqu'à présent, que l'attention des théoriciens. Dites-moi, soldat (il a désigné Négulesco), il y a combien de temps que s'est déroulé notre premier combat contre les Taurans, à Aleph ?

— Ça dépend du système de référence adopté, mon commandant,

a-t-elle répondu sans s'engager davantage. Pour moi, cela doit faire huit mois, mon commandant.

— C'est exact. Et, cependant, vous avez perdu environ neuf années dans la dilatation temporelle pendant que nous manœuvrions de collapsar en collapsar. Techniquement, nous n'avons effectué aucune recherche importante ni connu de progrès notable pendant cette période... le vaisseau ennemi provient de notre futur !

Il s'est interrompu un instant pour nous laisser méditer ça, puis il a repris :

— Au fur et à mesure du déroulement de la guerre, ceci ne peut que s'accroître. Les Taurans ne peuvent cependant rien contre la relativité ; aussi, cela peut-il tourner aussi souvent à notre avantage qu'au leur.

« En l'occurrence, c'est nous qui, pour l'instant, sommes handicapés. Plus le vaisseau se rapproche de nous, plus ce handicap devient sévère.

« Nous allons être obligés de bien mettre au point notre tactique de dérobade pour l'éviter. Quand nous serons à moins de cinq cents millions de kilomètres de leur position, tout le monde gagnera les coquilles et nous nous en remettrons à l'ordinateur logistique. Il nous fera faire au hasard une rapide série de changements de direction et de vitesse.

« Je vais être brutal : aussi longtemps qu'ils auront une torpille de plus que nous, ils peuvent nous éliminer. Ils n'ont rien lancé depuis la première. Peut-être retiennent-ils leur feu (nerveusement, il s'est essuyé le front), peut-être n'en avaient-ils qu'une. En ce cas, c'est nous qui aurons le dessus.

« De toute façon, il faudra qu'en dix minutes tout le monde ait regagné sa coquille. Quand nous serons à moins d'un milliard de kilomètres de l'ennemi, vous devrez vous tenir à côté de la vôtre... et être dedans lorsque nous serons à moins de cinq cents millions de kilomètres, toutes les salles étant noyées et pressurisées. Nous ne pourrons attendre personne !

« C'est tout ce que j'ai à dire. Commandant Stott ?

— Je parlerai plus tard à mes hommes. Merci, mon commandant.

— Alors, rompez !

Ce ne fut pas suivi de ce ridicule *va te faire foutre !* que l'aéronavale estimait indigne d'elle. Nous observâmes cependant le garde-à-vous (à l'exception de Stott), jusqu'à ce que le commandant de bord ait quitté la pièce. Puis un officier de l'aéronavale, un enseigne, a répété :

— Rompez !

Et nous sommes sortis. Je suis allé au mess pour prendre un soja, avoir de la compagnie et, peut-être, quelques informations

supplémentaires.

Il ne s'y passait pas grand-chose, si ce n'est des ragots de cuisine, aussi ai-je emmené Rogers se coucher. Marygay avait disparu : elle devait essayer de tirer quelque chose de Singhe.

Le petit rassemblement promis par le commandant Stott eut lieu le lendemain matin. Il a plus ou moins répété ce qu'avait dit le commandant de bord, mais en termes d'armée de terre et sur le mode saccadé et monotone qui lui était personnel. Il a insisté sur le fait que tout ce que nous savions des forces tauranes montrait que si leurs aptitudes navales s'étaient améliorées, ils sauraient vraisemblablement mieux nous affronter que la dernière fois.

Et cela posait un problème intéressant. Huit mois ou neuf années auparavant, nous avions un énorme avantage ; ils ne semblaient pas très bien comprendre ce qui se passait. Ils s'étaient montrés si belliqueux dans l'espace que nous nous attendions à trouver sur le terrain de vrais Huns. Et, au lieu de cela, ils avaient pratiquement fait la queue pour être massacrés. Un s'était échappé et avait probablement décrit à ses camarades cette bizarre technique démodée du corps à corps.

Bien sûr, cela ne voulait pas nécessairement dire que le groupe de Taurans qui gardait Yod-4 en avait entendu parler. Nous ne connaissions qu'une manière de communiquer plus rapide que la vitesse de la lumière, c'était de porter soi-même un message en effectuant une série de sauts collapsars. Et, comme il n'y avait pas moyen de préciser le nombre de sauts nécessaires pour relier Yod-4 à la base d'origine taurane, ceux-ci pouvaient être aussi passifs que le groupe précédent, ou bien ils pouvaient s'entraîner depuis plus de dix ans aux techniques de combat sur le terrain. Nous ne le saurions que lorsque nous y serions.

J'étais avec mon groupe et l'armurier nous aidait à vérifier le fonctionnement de nos tenues lorsque nous avons passé le cap du milliard de kilomètres. Aussitôt, nous nous sommes dirigés vers les coquilles.

Nous avons cinq heures à tuer avant de nous encoconner. J'ai fait une partie d'échecs avec Rabi, et je l'ai perdue. Puis Rogers a fait faire des exercices au groupe dans le seul but, je pense, de leur ôter de l'esprit les quatre heures d'écrasement qui allaient suivre. Ça n'avait jamais duré plus de deux heures.

Dix minutes avant le cap des cinq cents millions de kilomètres, les

chefs de groupe ont pris les choses en main et ont supervisé la marche des opérations. En huit minutes, nous étions bouclés dans les coquilles, la salle était submergée et nous étions à la merci – ou sous la protection – de l'ordinateur logistique.

Pendant que j'étais allongé là à me faire écrabouiller, une pensée idiote est venue me trotter dans le crâne comme une décharge électrique dans un supraconducteur selon le formalisme militaire, la conduite de la guerre se divise en deux catégories nettement différenciées – la tactique et la logistique. La logistique s'occupe du déplacement des troupes et de leur entretien ; elle s'occupe en fait de tout sauf du combat lui-même, qui est du ressort de la tactique. Et, maintenant, nous étions en plein combat. Mais ce n'était pas un ordinateur tactique qui nous menait dans les méandres de l'attaque et de la défense, ce n'était qu'un ordinateur logistique, énorme et parfaitement efficace, un cerveau d'épicier pacifiste aux dimensions cybernétiques, mais rien d'autre, je le répète, qu'un ordinateur logistique.

Une autre partie de mon cerveau, peut-être moins angoissée, soutenait que le nom qu'on donne à un ordinateur importe peu. Il s'agit toujours de cristaux-mémoire, de banques de données, de bric-à-brac électronique... Et si on le programmait à être Gengis Khan, ce serait un ordinateur tactique même si sa fonction habituelle était de suivre les cours de la Bourse ou d'assurer la reconversion des ordures.

Mais l'autre voix s'obstinait et soutenait qu'avec ce mode de raisonnement, un homme n'est rien d'autre que quatre-vingt-dix pour cent d'eau, et que peu importe le genre d'homme qu'il est. Avec un enseignement approprié, on pourrait transformer un moine zen en brute guerrière assoiffée de sang.

Alors, qu'est-ce que tu es, toi, nous, qui suis-je ? demandait l'autre partie de mon cerveau. Un pacifiste, spécialiste en soudure sous vide autant que professeur de physique arraché à lui-même par l'Acte de Conscription des Élités et reprogrammé pour être une machine à tuer. Toi, moi qui ai tué et qui ai aimé ça.

Mais c'était de l'hypnotisme, du conditionnement, repartis-je à moi-même. Ils ne me feront plus ça.

Et pour une seule raison, ai-je pensé. Ils ne le feront plus parce qu'ils espèrent que tu tueras mieux sans. Logique, non ?

À propos de logique, le problème, à l'origine, se posait ainsi : pourquoi emploient-ils un ordinateur logistique pour faire le boulot d'un homme ? Ou quelque chose du même goût... et c'était reparti pour un tour.

La lumière verte a clignoté et, par automatisme, j'ai mentonné le bouton. La pression était déjà redescendue à 1,3 lorsque je me suis rendu compte de ce que ça voulait dire : nous étions sortis vivants, et

vainqueurs, de la première escarmouche.
Ce n'était que partiellement vrai.

Je bouclais la ceinture de ma tunique lorsque mon anneau a tinté, et je l'ai collé à mon oreille pour écouter. C'était Rogers.

— Mandella, va faire un tour du côté du quartier 3. Quelque chose a déconné ; Dalton a dû dépressuriser à partir du Contrôle.

Quartier 3... C'était le groupe de Marygay ! Je me suis rué, pieds nus, dans le couloir et suis arrivé pile au moment où ils ouvraient, de l'intérieur, la porte de la chambre de pressurisation et commençaient à sortir en chancelant.

Bergman a été le premier dehors. Je l'ai agrippé par le bras :

— Dis-moi ce qu'il s'est passé, Bergman.

— Hein ? (Il m'a fixé d'un air ahuri ; il était encore sonné, comme l'est n'importe qui en sortant de là.) Ah ! c'est toi, Mandella ! J'sais pas. Qu'est-ce que tu veux dire ?

Sans le lâcher, j'ai jeté un œil par la porte ouverte.

— Vous étiez en retard, les gars ! Vous avez dépressurisé en retard. Qu'est-ce qui est arrivé ?

Il a secoué la tête pour essayer de s'éclaircir les idées.

— En retard ? Quoi, en retard ? Hein ? Combien de retard ?

Pour la première fois, j'ai regardé ma montre.

— Pas tant que... Bon Dieu ! Heu !... on s'est mis dedans à 5 h 20, non ?

— Ouais, je crois que c'est ça.

Toujours pas de Marygay parmi les ombres qui se frayaient un chemin au milieu des fauteuils alignés et des tuyauteries entremêlées.

— Bon ! Vous n'aviez que quelques minutes de retard... mais vous deviez rester dedans quatre heures, peut-être moins... et il est 10 h 50.

— Ah ?

Il a de nouveau secoué la tête. Je l'ai laissé partir et me suis écarté pour laisser passer Stiller et Demy.

— Alors, on était tous en retard, a dit Bergman. On n'aura donc pas d'ennuis.

— Heu !... (Sans commentaires.) Ça va. D'accord. Hé ! Stiller ! t'as pas vu... ?

Soudain, de l'intérieur, une voix a crié :

— *Un docteur ! Vite ! un docteur !*

Une fille qui n'était pas Marygay est sortie. Je l'ai brutalement écartée de mon chemin et je me suis engouffré par la porte, ai atterri sur quelqu'un d'autre et suis allé jusqu'à Struve, l'assistant de Marygay, qui se tenait près d'une coquille et parlait très fort et très vite dans son anneau.

... *et du sang, bon Dieu ! Oui, on a besoin...*

C'était Marygay, toujours étendue dans sa tenue, elle était

... *j'ai su par Dalton...*

entièrement recouverte, sur chaque centimètre carré de son corps, d'une couche de sang uniformément brillante. Ça commençait

... *quand je ne l'ai pas vue sortir...*

sous la clavicule par une vilaine contusion qui se poursuivait entre les seins jusqu'à la fin du sternum. Jusque-là, ça n'était qu'une contusion... mais ça s'ouvrait en une

... *je suis venu et j'ai ouvert sa...*

blessure qui allait en s'approfondissant et lui traversait le ventre, et à l'endroit où ça s'arrêtait, à

... *oui, elle est encore...*

quelques centimètres au-dessus du pubis un bout de boyau qui sortait faisait une boucle...

... *d'accord, la hanche gauche. Mandella...*

Elle était encore vivante, son cœur battait, mais sa tête, maculée de sang, pendait mollement en arrière, ses yeux étaient vitreux et, aux commissures des lèvres, des bulles d'écume rouge apparaissaient et éclataient chaque fois que son souffle s'exhalait faiblement.

... *tatoué sur sa hanche gauche.*

— Mandella ! Réveille-toi ! Va voir par en dessous et dis-moi son groupe sanguin...

— Groupe O rhésus négatif. Bordel de Dieu !... Excuse-moi... négatif.

N'avais-je pas vu ce tatouage des milliers de fois ?

Struve a transmis l'information et, soudain, je me suis souvenu de la trousse de secours pendue à ma ceinture. Je l'ai détachée et j'ai fouillé dedans.

Arrêter le sang – Protéger la blessure – Atténuer le choc, tels étaient les termes du livre. J'en oublie, j'en oublie un... *Veiller à ce que l'air passe bien.*

Elle respirait, si c'était ce qu'ils voulaient dire. Mais comment faire pour arrêter le sang et protéger la blessure quand tu n'as qu'un pansement compressif ordinaire et que la blessure fait presque un mètre de long ? *Atténuer le choc*. Ça, je pouvais le faire. J'ai été pêcher l'ampoule verte, l'ai tenue contre son bras, puis j'ai appuyé sur le bouton. Ensuite, j'ai délicatement posé la face stérile du pansement

sur le morceau d'intestin à découvert et j'ai passé l'élastique derrière ses reins, l'ai réglé à une tension quasi nulle et l'ai attaché.

— Est-ce que tu peux faire quelque chose de plus ? a demandé Struve.

Je me suis relevé avec un sentiment d'impuissance.

— Je ne crois pas. Tu penses à quelque chose, toi ?

— Je ne suis pas plus médecin que toi. (Il a regardé vers la porte et a crispé les poings ; ses biceps se sont noués.) Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? Tu as de la morph-plex dans ta trousse ?

— Ouais, mais quelqu'un m'a dit de ne pas m'en servir pour l'usage interne...

— William ?

Elle avait ouvert les yeux et essayait de soulever sa tête. Je me suis précipité et l'ai prise dans mes bras.

— Tout va bien se passer, Marygay. Le docteur va venir.

— Quoi... bien ? J'ai soif. De l'eau !

— Non, ma chérie, tu ne peux pas boire d'eau. Pas pour le moment, de toute façon.

Il ne fallait pas si elle devait se faire opérer.

— Pourquoi tout ce sang ? a-t-elle dit d'une petite voix. (Sa tête a basculé.) Pas été gentille...

— Ce doit être ta tenue, ai-je dit rapidement. Tu te rappelles, les plis ?

Elle a secoué la tête.

— La tenue ? (Elle a soudain pâli et a eu un renvoi.) De l'eau !... William, je t'en prie !

Derrière moi, une voix a retenti, autoritaire :

— Va chercher une éponge ou un tissu imbibé d'eau.

Je me suis retourné et j'ai vu Doc Wilson avec deux brancardiers.

— D'abord, un demi-litre à la fémorale, a-t-il dit pour lui-même tout en soulevant soigneusement le pansement compressif. Suivez ce tube d'évacuation sur deux mètres et pincez-le. Regardez si du sang n'est pas passé dans l'urine.

Un des infirmiers a planté une aiguille de dix centimètres dans la cuisse de Marygay et a commencé à lui faire une perfusion de tout le sang contenu dans un sac en plastique.

— Désolé d'être en retard, a dit Doc Wilson d'une voix fatiguée. Le boulot marche trop bien. Qu'est-ce que tu disais à propos de la tenue ?

— Elle a déjà eu deux fois des marques. La tenue n'était pas bien ajustée, elle fait des plis sous la pression.

Il a hoché la tête d'un air absent : il surveillait sa tension.

— Toi, ou quelqu'un, passe-moi... (Quelqu'un lui a donné du papier-toilette imbibé d'eau.) Tu lui as fait prendre quelque chose ?

— Une ampoule d'anti-choc.

Il a roulé le papier en une boule peu serrée et l'a mise dans la main de Marygay.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Je le lui ai dit.

— Marygay, on ne peut pas te donner d'eau à boire, mais tu peux sucer ça. Maintenant, je vais te mettre cette lumière brillante dans l'œil. (Pendant qu'il lui inspectait la pupille à l'aide d'un tuyau de métal, il a demandé :) Température ? (Un des infirmiers a lu un chiffre sur un voyant et a retiré une sonde.) Du sang ?

— Oui. Des traces.

Il a doucement posé la main sur le pansement.

— Marygay, tu peux te tourner un petit peu sur ton côté gauche ?

— Oui, a-t-elle dit lentement, et elle a posé son coude pour se soulever. Non.

Elle a commencé à pleurer.

— Allez, allez, c'est fini, a-t-il soufflé distraitement. (Il a soulevé sa hanche juste ce qu'il fallait pour pouvoir voir son dos.) C'est la seule blessure, a-t-il marmotté. Que du sang.

Il a appuyé sur le côté de sa bague par deux fois et l'a secouée près de son oreille.

— Il y a quelqu'un au magasin ?

— Harrison, à moins qu'il ne soit en communication.

Une femme est arrivée. D'abord, je ne l'ai pas reconnue, tellement elle était pâle et dépeignée dans sa tunique tachée de sang. C'était Estelle Harmony.

Doc Wilson a levé les yeux.

— D'autres clients, docteur Harmony ?

— Non, a-t-elle dit d'une voix monocorde. Le gars de l'entretien devait subir une double amputation. Il n'a vécu que quelques minutes. Nous l'avons gardé pour les transplants.

— Et tous les autres ?...

— Décompression. (Elle a reniflé.) Je peux être utile à quelque chose, ici ?

— Ouais, attends un peu. (Il a réessayé son anneau.) Nom de Dieu ! Tu ne sais pas où est Harrison ?

— Non... Enfin, peut-être... S'il y a eu des problèmes avec le conservateur de cadavres, il est peut-être en Chirurgie B. Mais il me semble que je l'ai bien mis en marche.

— Ouais ! Enfin, tu saurais pas comment...

— Zéro ! a dit l'infirmier qui s'occupait du sac de sang.

— Encore un demi-litre à la fémorale, a dit Doc Wilson. Estelle, est-ce que ça ne te gênerait pas de remplacer un des infirmiers ici ? Il faut préparer cette fille pour la salle d'opération.

— Non, ça ne me gêne pas, ça m'occupera.

— Bien ! Hopkins, monte au magasin et redescends un chariot et un litre... non... deux litres de fluorocarbène isotonique à spectre primaire. (Il a repéré sur sa manche un endroit vierge de sang et s'est essuyé le front.) Si tu trouves Harrison, envoie-le en Chirurgie A. Qu'il prépare une séquence anesthésique pour une abdominale.

— Et je la monte en A ?

— C'est ça. Si tu ne peux pas trouver Harrison, prends quelqu'un... (il m'a désigné du doigt)... ce gars-là, pour emmener la patiente en A. Toi, tu vas devant et tu commences la séquence.

Il a pris son sac et il a regardé dedans.

— On peut même commencer la séquence ici, a-t-il marmonné. Mais, bordel ! pas avec de la paraméthadone !... Marygay ? Comment te sens-tu ?

Elle pleurait toujours.

— J'ai... mal.

— Je sais, a-t-il dit d'une voix douce. (Il a réfléchi quelques instants et a dit à Estelle :) Pas vraiment moyen de savoir combien de sang elle a perdu. Sous la pression, il a pu passer dans les tuyaux d'évacuation ; d'autre part, il a pu s'accumuler dans la cavité abdominale. Puisqu'elle est encore vivante, je ne pense pas qu'elle ait saigné longtemps sous pression. Souhaitons que le cerveau n'ait pas été atteint.

Il a touché le voyant attaché au bras de Marygay.

— Contrôle la tension, et si tu estimes que c'est nécessaire, donne-lui cinq centimètres cubes de vaso-constricteur. J'ai besoin de me décrocher.

Il a refermé son sac.

— Tu as du vaso-constricteur, à part l'ampoule pneumatique ?

Estelle a regardé dans son sac.

— Non, rien que l'ampoule d'urgence... Ah !... oui, mais j'ai un contrôle de dosage sur le dilateur.

— D'accord. Alors, si tu te sers du constricteur, et que sa tension monte trop vite...

— Je lui donne du vaso-dilateur, par doses de deux centimètres cubes.

— C'est ça. On ne peut pas dire que ce soit très orthodoxe... mais enfin... Si tu n'es pas trop fatiguée, j'aimerais que tu me secondes en haut.

— Très bien.

Doc Wilson a hoché la tête et est parti.

Estelle a commencé à nettoyer la plaie du ventre de Marygay avec de l'alcool isopropyl. Ça sentait le propre et le frais.

— Quelqu'un lui a-t-il donné un anti-choc ?

— Oui, ai-je dit, il y a dix minutes environ.

— Ah bon ! C'est pour ça que le docteur était ennuyé. Tu as bien fait, l'anti-choc contient un vaso-constricteur. Avec cinq centimètres cubes de plus, on risquerait de dépasser la dose.

Elle a continué de nettoyer la plaie en silence ; toutes les quelques secondes, elle levait les yeux pour surveiller la tension.

— William ? (Pour la première fois, elle montrait qu'elle me connaissait.) Cette fem... heu !... Marygay, c'est ton amie ? Ton amie régulière ?

— Oui.

— Elle est très jolie.

Remarque étrange, presque déplacée, devant ce corps meurtri et souillé de plaques de sang, ce visage maculé là où j'avais essayé d'essuyer les larmes. Je suppose qu'un médecin, une femme ou un amant sont capables de voir la beauté au delà de tout ça.

— Oui, très.

Elle avait cessé de pleurer, mais ses paupières baissées restaient crispées. Elle avait sucé sa boule de papier jusqu'à la dernière goutte d'humidité.

— Pourrait-elle avoir encore un peu d'eau ?

— Oui, mais pas plus que la première fois.

Je suis sorti et me suis rendu au vestiaire, puis je suis allé aux chiottes chercher du papier. Maintenant que les vapeurs du fluide de pressurisation s'étaient dissipées, je pouvais sentir l'odeur de l'air. Elle n'était pas normale. Une odeur d'huile de machine et de métal brûlé, comme dans un atelier de mécanique. Je me suis demandé s'ils n'avaient pas surmené l'aircond. Ça s'était déjà produit une fois, lors de la première utilisation des coquilles.

Marygay a pris l'eau sans ouvrir les yeux.

— Est-ce que vous pensez rester ensemble lorsque vous serez de retour sur Terre ?

— Probablement, ai-je dit, *si* on arrive à rentrer sur Terre. Il reste encore une bataille.

— Comment, tu ne sais pas ? Il n'y aura plus de bataille, a-t-elle dit catégoriquement.

— Quoi ?

— Tu ne sais pas que le vaisseau a été touché ?

— Touché ! Mais alors, comment se fait-il qu'il y ait des survivants ?

Elle s'est remise à son nettoyage.

— Voilà. Quatre quartiers ont été touchés. L'armurerie aussi ; il n'y a plus une seule tenue de combat sur le vaisseau... Nous ne pouvons pas nous battre sans tenues.

— Quoi ?... Quatre quartiers ? Et que sont devenus les hommes ?

— Sur trente, pas un seul survivant !

— Trente morts... Qui était-ce ?

— La section 3 au complet. Le premier groupe de la section 2.

Bon Dieu ! Al-Sadat, Busia, Maxwell, Négulesco...

— Trente morts. Et ils n'ont pas la moindre idée de ce qui a pu provoquer ça. On ne sait même pas si ça ne va pas recommencer d'une minute à l'autre.

— Ce n'était pas un missile ?

— Non, nous avons descendu tous leurs missiles. Le vaisseau ennemi aussi. Rien n'est apparu sur nos senseurs, et un tiers du vaisseau a été emporté en enfer. Nous avons eu de la veine que ce ne soit ni les commandes ni l'équipement vital.

— Je l'entendais à peine. Penworth, Labatt, Smithers. Christine et Frida. Tous morts. J'étais pétrifié.

Elle a sorti de son sac un rasoir mécanique et un tube de crème.

— Sois un gentleman et tourne-toi, m'a-t-elle dit. Oh ! attends ! (Elle a imbibé d'alcool un carré de gaze et me l'a tendu.) Rends-toi utile. Nettoie-lui le visage.

J'ai commencé et, sans ouvrir les yeux, Marygay m'a dit :

— C'est bon. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis un gentleman. Et je suis même utile...

— À tous les personnels, attention ! À tous les personnels...

Il n'y avait pas de haut-parleur dans la chambre de pressurisation, mais le son venait clairement par la porte du vestiaire.

— Tous les personnels, échelon 6 et au-dessus, excepté ceux astreints à des urgences d'ordre médical ou d'entretien, sont priés de se rendre immédiatement dans la salle de rassemblement.

— Je dois y aller, Marygay.

Elle n'a rien dit. Je ne sais pas si elle avait entendu l'annonce.

— Estelle... (Je me suis adressé à elle directement, au diable le gentleman.) Est-ce que tu pourrais...

— Oui, je te le dirai dès que nous le saurons.

— Bien.

— Tout se passera bien. (Mais l'expression de son visage était sombre et préoccupée.) Maintenant, vas-y, a-t-elle dit doucement.

Le temps que je trouve mon chemin jusqu'au couloir, le haut-parleur a répété quatre fois l'appel. Il flottait dans l'air une odeur nouvelle, que je n'ai pas essayé d'identifier.

À mi-chemin, je me suis rendu compte de l'allure que j'avais et je me suis précipité dans les chiottes. J'y ai rencontré le caporal Kamehameha, qui, en vitesse, se donnait un coup de brosse.

— William ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Rien. (J'ai ouvert un robinet et je me suis regardé dans la glace. Il y avait du sang séché partout sur mon visage et ma tunique.) C'est Marygay... heu !... le caporal-chef Potter ; sa tenue... heu !... elle avait un pli, et...

— Morte ?

— Non. Enfin, très mal. Elle va passer en chirurgie...

— Ne te sers pas d'eau chaude. Tu vas fixer la tache.

— Ah bon !

Je me suis servi de l'eau chaude pour me laver le visage et les mains, et j'ai passé un peu d'eau froide sur les taches de la tunique.

— Ta division est située deux quartiers en dessous de celle de Al, non ? lui ai-je demandé.

— Oui.

— Tu as vu ce qui s'est passé ?

— Non. Oui. Mais pas quand c'est arrivé.

Je venais de m'apercevoir qu'elle pleurait ; de grosses larmes roulaient sur ses joues et coulaient de son menton. Sa voix était neutre, contrôlée. Elle tirait sauvagement sur ses cheveux.

— Quel bordel ! a-t-elle éclaté.

J'ai fait un pas en avant et j'ai posé une main sur son épaule.

— Ne me touche pas ! a-t-elle crié, et elle a repoussé ma main avec sa brosse. Désolée !

À la porte des chiottes, elle a effleuré mon bras.

— William... (Elle m'a jeté un regard de défi.) Je suis simplement contente que ça n'ait pas été moi. Tu comprends ? C'est la seule manière dont je puisse le prendre.

— Je la comprenais, mais je ne sais pas si je la croyais.

— Je ne peux que résumer très brièvement, a dit le commandant de bord d'une voix tendue, parce que nous ne savons pratiquement rien.

« Quelque dix secondes après avoir détruit le vaisseau ennemi, de

très petits objets ont touché l'*Anniversaire* dans sa partie centrale. Par recoupements (car nous n'avons pu détecter ces objets et sommes conscients des limites de notre système de détection), nous savons qu'ils allaient à plus de neuf dixièmes de la vitesse de la lumière ; pour être plus précis, que leur vecteur de vélocité normal par rapport à l'axe de l'*Anniversaire* était plus grand que les neuf dixièmes de la vitesse de la lumière. Ils se sont glissés derrière les champs de répulsion.

« Quand l'*Anniversaire* se meut à des vitesses relativistes, il engendre deux puissants champs magnétiques : l'un centré à cinq mille kilomètres du vaisseau, l'autre à dix mille kilomètres plus loin, et tous deux alignés sur le sens de marche du vaisseau. Ces champs sont maintenus par un effet « ramjet », c'est-à-dire que l'énergie provient des gaz intergalactiques que le vaisseau traverse.

« Tout objet assez important pour nous causer des dommages en nous heurtant (en fait, tout objet visible à l'aide d'une loupe à fort grossissement) traverse le premier champ et en ressort avec une forte charge négative sur toute sa surface extérieure. Lorsqu'il pénètre dans le deuxième champ, il est répulsé loin hors de la route du vaisseau. Si l'objet est trop gros pour être ainsi répulsé, nous l'avons néanmoins senti à très grande distance et pouvons manœuvrer pour nous écarter de sa route.

« Je n'ai pas besoin d'insister, a poursuivi le commandant de bord, sur le caractère phénoménal de cette arme. Quand l'*Anniversaire* a été touché, notre vélocité par rapport à l'ennemi était telle que nous parcourions la longueur de notre vaisseau dix mille fois en une seconde. De plus, nous avançons à saute-mouton, avec des changements de cap continuels et une accélération latérale totalement irrégulière et soumise aux lois du hasard. Donc les objets qui nous ont touchés n'ont pu être visés, ils étaient guidés ; et guidés par eux-mêmes puisqu'il n'y avait plus de Taurans vivants au moment où ils nous ont atteints. Tout ça dans une sphère pas plus grande qu'un petit caillou.

« La plupart d'entre vous sont trop jeunes pour se souvenir du terme : choc du futur. Dans les années 70, certains avaient estimé que le progrès technologique était trop rapide pour que les gens – les gens normaux – puissent l'assimiler et y faire face : à peine avaient-ils le temps de vivre le présent qu'ils étaient déjà rattrapés par le futur. Un homme nommé Toffler s'était servi du terme « choc du futur » pour décrire cette situation.

Le commandant de bord avait des lettres.

— Nous sommes pris dans une situation concrète qui ressemble à ce concept livresque. Et c'est un désastre. Une tragédie. Et comme nous l'avons démontré lors de notre dernière réunion, il n'y a aucun

moyen d'éviter ça. La relativité nous piège dans le passé de l'ennemi ; la relativité nous le fait venir pour nous du futur. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est que la prochaine fois la situation soit inversée. Et, pour aider à la réalisation de cet espoir, tout ce que nous pouvons faire c'est d'essayer de revenir à Stargate, et de là sur la Terre, où les spécialistes seront peut-être capables de découvrir quelque chose, une espèce d'anti-arme, en étudiant la nature des dommages causés par ces objets.

« Bon ! Nous pourrions, de l'espace, attaquer la planète-portail des Taurans, et peut-être réussir à détruire leur base sans votre intervention à vous, les fantassins. Mais je pense que ce serait courir un très grand risque. Nous pourrions être... descendus par la même arme et ne jamais revenir à Stargate avec ce que je considère comme des renseignements d'importance vitale. Nous pourrions aussi envoyer un message par sonde avec ce que nous pensons de la nouvelle arme de l'ennemi... mais ça ne serait pas suffisant ; et l'armée serait toujours aussi en retard technologiquement.

« En conséquence, nous avons choisi un trajet qui nous amène aux alentours de Yod-4 et qui laisse, autant qu'il est possible, le collapsar entre nous et la base taurane. Nous éviterons le contact avec l'ennemi et rentrerons à Stargate au plus vite.

Si incroyable que ça ait paru, le commandant de bord s'est assis et, la tête dans les mains, s'est massé les tempes.

— Chacun de vous est au moins chef de groupe ou de section. La plupart ont des états de service remarquables. Je souhaite donc que vous vous réengagiez dans l'armée à la fin de vos deux ans. Ceux qui le feront seront sans doute promus lieutenant et prendront leur premier commandement réel.

« C'est à ceux-là que je voudrais m'adresser maintenant, non plus comme votre... comme l'un de vos supérieurs, mais en tant qu'officier plus âgé et apte à vous conseiller.

« Pour commander et prendre les décisions inhérentes à cette fonction, on ne peut se contenter de faire une analyse tactique de la situation et de se lancer dans n'importe quel type d'action du moment qu'il entraîne le maximum de dommages chez l'ennemi pour le minimum de pertes, tant en hommes qu'en matériel, dans son propre camp. La guerre moderne est devenue une chose extrêmement complexe, particulièrement au cours de ce dernier siècle. Ce ne sont plus les batailles gagnées qui font gagner les guerres, mais la complexe interdépendance entre des victoires militaires, des pressions économiques, des manœuvres logistiques, des renseignements sur l'ennemi, des prises de position politiques... c'est-à-dire des douzaines, littéralement des douzaines de facteurs.

J'écoutais ce qu'il disait, mais tout ce qui m'occupait l'esprit

c'était qu'un tiers de nos amis avaient vu leur vie brutalement interrompue, il y avait moins d'une heure, et que lui était assis là à nous faire une conférence sur la théorie de la guerre.

— Ainsi, parfois, on est amené à ne pas livrer une bataille en vue de gagner la guerre. C'est exactement ce que nous allons faire.

« Pour moi, ça n'a pas été une décision facile à prendre. De fait, ce fut probablement la plus dure de toute ma carrière, parce que, superficiellement du moins, cela peut ressembler à de la lâcheté.

« L'ordinateur logistique a calculé que nous aurions eu approximativement soixante-deux pour cent de chances de réussir au cas où nous aurions tenté de détruire la base ennemie. Malheureusement, nous n'aurions eu que trente pour cent de chances de survivre étant donné que quelques-uns des scénarios proposés pour nous conduire à la victoire impliquaient que nous nous écrasions sur la planète-portail à la vitesse de la lumière.

Bon Dieu !

— J'espère qu'aucun d'entre vous n'aura jamais à faire face à une telle décision. De retour à Stargate, je serai probablement traduit en Cour martiale pour lâcheté au combat. Mais je crois sincèrement que les informations qui pourront être tirées de l'analyse des dégâts subis par *l'Anniversaire* sont plus importantes que la destruction de cette seule base taurane.

J'ai dû réprimer l'hilarité qui montait en moi. La « lâcheté », bien sûr, n'avait rien à voir dans sa décision, lui, bien sûr, ne connaîtrait jamais un sentiment aussi primitif et peu militaire que le désir de vivre.

L'équipe d'entretien a réussi à rapiécer l'énorme déchirure de la coque sur le côté de *l'Anniversaire* et à repressuriser les quartiers correspondants. Nous avons passé le reste de la journée à tout nettoyer, sans toucher, bien entendu, à une seule des précieuses raisons évidentes pour lesquelles le commandant de bord avait accepté de sacrifier sa carrière.

Le plus difficile fut de larguer les corps dans l'espace par le sas. Ce ne fut, cependant, pas si terrible, excepté pour ceux dont les tenues avaient éclaté.

Le jour suivant, je me suis rendu à la cabine d'Estelle aussitôt qu'elle a eu terminé son service.

— Je ne pense pas que ça t'apporte quoi que ce soit de bon de la voir maintenant.

Estelle sirotait le cocktail qu'elle s'était préparé : alcool éthylique, acide citrique et eau, avec un soupçon d'un éther qui avait approximativement l'arôme du zeste d'orange.

— Est-elle hors de danger ?

— Non. Et elle ne pourra pas l'être avant une quinzaine de jours.

Je vais t'expliquer. (Elle a posé son verre et s'est pris le menton dans les mains.) Cette sorte de blessure ne serait qu'un travail de routine en temps normal. Après avoir remplacé le sang perdu, nous aurions simplement versé quelque poudre magique dans la cavité abdominale et nous l'aurions rebouchée. Elle aurait pu se lever et faire le tour de son lit au bout de quelques jours.

« Mais il y a des complications. Personne auparavant n'a été blessé dans une tenue sous pression. Jusqu'ici, rien n'est apparu de vraiment anormal. Mais nous voulons contrôler de très près l'état de son organisme pendant les quelques jours qui viennent.

« D'autre part, nous avons très peur que ne se déclare une péritonite. Tu sais ce qu'est une péritonite ?

— Oui.

En fait, je ne le savais que vaguement.

— Parce qu'une partie de son intestin a éclaté sous la pression, nous n'avons pas voulu adopter la prophylaxie ordinaire étant donné que, sous l'effet de la pression, la contamination s'est étendue au péritoine. Pour une plus grande marge de sécurité, nous avons complètement stérilisé tout le saint-frusquin : la cavité abdominale et le système digestif en entier à partir du duodénum. Puis, bien sûr, nous avons remplacé toute la flore intestinale, qui était morte, par une culture artificielle. Bien que ce ne soit pas une médication exceptionnelle, on ne l'applique, habituellement, que dans les cas graves.

— Je vois.

Et ça me mettait vaguement mal à l'aise. Les docteurs n'ont pas l'air de se rendre compte que la plupart d'entre nous sont parfaitement heureux de ne pas se voir comme des sacs en peau animés, remplis de trucs glaireux et obscènes.

— Ceci est, en soi, une raison suffisante pour ne pas la voir pendant quelques jours. Le remplacement de la flore intestinale a un effet assez violent sur le système digestif. Ce n'est pas dangereux puisqu'elle est constamment en observation, mais c'est fatigant et, comment dirais-je ?... embarrassant.

« Somme toute, si nous étions dans une situation clinique normale, elle serait complètement hors de danger. Mais nous sommes en décélération à une gravité constante de 1,5 G, et ses organes internes sont soumis à un charivari énorme. Mieux vaut que tu saches que si on pousse au-delà de 2 G, elle en mourra.

— Mais... mais nous sommes obligés de dépasser les 2 G lors de l'approche finale ! Qu'est-ce que... ?

— Je sais. Je sais ! Mais ce n'est pas prévu avant plusieurs semaines. Espérons que, d'ici là, elle sera remise.

« William, il faut regarder les choses en face. C'est déjà un

miracle qu'elle ait survécu assez longtemps pour qu'on ait pu l'opérer. Il y a de grandes chances pour qu'elle ne fasse pas le retour sur Terre. C'est triste. Je sais que ce n'est pas n'importe qui : pour toi, même, c'est sans doute quelqu'un pour qui tu as un attachement particulier. Mais nous avons vu tant de gens mourir... que tu dois t'habituer à la mort, prendre du recul avec elle.

J'ai bu une longue rasade de mon cocktail : c'était le même que le sien, à l'acide citrique près.

— Tu es dure.

— Peut-être... Mais non, simplement réaliste. J'ai le sentiment que nous allons encore rencontrer beaucoup de morts et de souffrances.

— Pas moi. Sitôt que nous serons à Stargate, je retournerai à la vie civile.

— N'en sois pas si sûr. (C'était la vieille antienne.) Ces clowns qui ont ratifié nos deux ans pourraient tout aussi bien nous en mettre quatre ou...

— Ou six, ou vingt, ou à perpétuité. Mais ils ne le feront pas. Il y aurait une mutinerie.

— Je ne sais pas. S'ils ont pu nous conditionner à tuer sur un simple signal, ils pourront le faire pour n'importe quoi. Pour rempiler, par exemple.

C'était ça qui me donnait des frissons.

Plus tard, nous avons essayé de faire l'amour, mais nous avons tous deux trop de choses dans le crâne.

J'ai pu voir Marygay pour la première fois environ une semaine plus tard. Elle était pâle, avait perdu beaucoup de poids et ne semblait pas avoir retrouvé tous ses esprits. Doc Wilson m'a assuré que ce n'était que l'effet des médicaments, il n'avait décelé aucune lésion cérébrale.

Elle était encore alitée et nourrie par perfusion. Le calendrier commençait à me rendre nerveux. Elle semblait chaque jour aller mieux, mais si elle était encore au lit lorsque la poussée du collapsar aurait lieu, elle n'aurait pas la moindre chance. Je ne pouvais pas trouver d'encouragements auprès d'Estelle ou de Doc Wilson : ça ne dépendait, disaient-ils, que de la force de récupération de Marygay.

Le jour précédant la poussée, on l'a transférée de son lit à l'infirmerie, dans le fauteuil d'accélération d'Estelle. Elle était lucide et arrivait à mâcher quelques aliments, mais elle n'était pas encore capable de se mouvoir par elle-même sous un G et demi.

J'ai été la voir.

— Tu as entendu parler du changement de cap ? Il paraît qu'on va d'abord traverser Aleph-9 pour revenir à Teth-38. Encore quatre mois dans cette damnée carcasse. Mais encore six années de solde

supplémentaires lorsque nous rentrerons à terre.

— C'est bien.

— Ah ! pense à tout ce que nous pourrons... !

J'ai laissé mourir ma phrase. Je n'ai jamais pu mentir.

— William, n'essaie pas de me remonter le moral. Parle-moi de la soudure sous vide, de ton enfance, de n'importe quoi. Mais simplement ne me bassine pas avec cette histoire de retour sur Terre. (Elle s'est tournée contre le mur.) J'ai entendu parler les deux toubibs, dans le couloir, un matin qu'ils me croyaient endormie. Mais ça n'a fait que confirmer ce que je savais déjà, à voir la façon dont tout le monde s'agitait.

« Alors, raconte-moi, tu es né dans le Nouveau-Mexique en 1975. Et puis ? Tu es resté dans le Nouveau-Mexique ? Tu étais bon à l'école ? Tu avais des amis ? Ou est-ce que tu étais comme moi, trop brillant ? Tu avais quel âge la première fois que tu as couché avec une fille ?

Nous avons continué un moment comme ça : il y avait un malaise. Une idée m'est venue pendant que nous bavardions et, lorsque j'ai quitté Marygay, je suis allé tout droit voir Doc Wilson.

— Nous lui avons donné autant de chances d'en sortir que d'y rester, mais c'est assez hasardeux. Rien de ce qui a été publié à ce sujet n'est probant.

— Cependant il est raisonnable d'avancer que ses chances de survivre sont d'autant plus importantes qu'elle aura moins d'accélération à subir ?

— Certainement. Ça vaut la peine d'essayer. Le commandant de bord va s'efforcer d'aborder l'accélération aussi doucement que possible, mais ce sera quand même de l'ordre de 4 à 5 G. Il se peut même qu'aux environs de 3 ce soit trop, nous ne le saurons que quand ce sera fini.

Je hochai la tête avec impatience.

— Oui, mais je pense qu'il y aurait un moyen pour qu'elle soit exposée à une accélération moins forte que le reste d'entre nous.

— Si tu as inventé un système de protection anti-G, a-t-il dit en souriant, tu ferais bien de te dépêcher de prendre un brevet ! Tu pourras le vendre une somme consi...

— Non, Doc, ça ne vaudrait pas grand-chose dans des conditions normales : nos coquilles sont plus efficaces et ont été développées à partir du même principe.

— Continue.

— Nous mettons Marygay dans une coquille et nous remplissons...

— Attends. Attends. Absolument exclu. Son état est déjà dû à une coquille mal coupée à ses mesures, et, cette fois, il faudrait qu'elle

prenne celle de quelqu'un d'autre.

— Je sais, Doc. Mais laisse-moi finir de t'expliquer. La coquille n'a pas besoin d'être exactement de sa taille si les branchements du Nécessaire Vital peuvent fonctionner. Elle n'a pas besoin d'être pressurisée de l'intérieur, et ce parce qu'elle ne sera pas soumise à cette pression de milliers de kilogrammes par centimètre carré exercée par le fluide extérieur.

— Je ne suis pas certain de bien comprendre.

— Ce n'est que l'adaptation de... Est-ce que tu as fait des études de physique ?

— Un petit peu, en fac' de médecine. J'étais presque aussi mauvais en physique qu'en latin.

— Est-ce que tu te souviens du principe d'équivalence ?

— Ce nom-là me rappelle quelque chose. Ça a un rapport avec la relativité, non ?

— Ouais, ouais. Il établit que... il n'y a pas de différence entre se trouver dans un champ gravitationnel et se trouver dans un système de référence accéléré de manière équivalente. Cela signifie que lorsque l'*Anniversaire* pousse à 5 G, l'effet sur nous est le même que s'il était posé verticalement sur une grande planète dont la gravité en surface serait de 5 G.

— Cela semble évident.

— Ça l'est peut-être. Mais ça signifie également qu'à bord d'un vaisseau il n'est pas d'expérience qui puisse vous dire si vous êtes en accélération ou posé sur une grosse planète.

— Mais si, il y en a une. Tu n'as qu'à couper le moteur, et...

— Ou regarder par les hublots, bien sûr. Je parle d'expériences en milieu clos, comme dans les laboratoires de physique.

— D'accord. J'accepte. Et alors ?

— Tu connais la loi d'Archimède ?

— Bien sûr, l'histoire de la couronne fausse... C'est ce qui m'a toujours scié en physique, on fait tout un plat de choses évidentes, et quand il s'agit de trucs vraiment durs à...

— La loi d'Archimède dit que tout corps plongé dans un fluide subit une poussée verticale, dirigée de bas en haut, égale au poids du fluide déplacé.

— C'est raisonnable.

— Et cela reste vrai, quel que soit le type d'accélération ou de gravitation dans lequel on se trouve. Si un vaisseau accélère à 5 G, l'eau déplacée – s'il est question d'eau – pèse cinq fois plus que l'eau ordinaire à 1 G.

— Bien sûr.

— Ainsi, une personne placée dans un réservoir d'eau n'aura pas de poids, et n'en aura pas plus si le vaisseau est soumis à une

accélération de 5 G.

— Attends, mon garçon ! Jusque-là tu m'as fait marcher, mais ça ne tient pas debout !

— Pourquoi pas ? (J'ai été tenté de lui dire de retourner à ses pilules et à son stéthoscope, mais j'ai bien fait de ne pas le faire.) Et qu'est-ce qui se passe lorsque tu laisses tomber une clé à molette dans un sous-marin ?

— Dans un sous-marin ?

— Oui. C'est là que la loi d'Ar...

— Mais, bon sang ! tu as raison ! Je n'avais pas été jusqu'au bout du raisonnement !

— Cette clé tombe sur le plancher comme si le sous-marin n'était pas sans poids.

Il a fixé l'espace au loin, en tapotant un crayon sur le bureau.

— Ce que tu décris là ressemble à la façon que nous avons, sur Terre, de traiter les malades qui ont subi de graves blessures à la peau ; les brûlés, par exemple. Mais ça ne donne pas de support aux organes internes comme le font les coquilles d'accélération. Je ne pense donc pas que pour Marygay ce soit...

Je me suis levé pour partir.

— Désolé de t'avoir fait perdre...

— Attends, quand même. Attends une minute. On va pouvoir se servir de ton idée en partie.

— Comment ça ?

— Je n'y avais pas non plus pensé jusqu'au bout. Il est hors de question d'adopter pour Marygay l'utilisation normale des coquilles.

Moi-même, je n'aimais pas y penser. Il te faut un sérieux hypno-conditionnement pour accepter de t'allonger et de te voir remplir le corps de fluorocarbonate oxygéné par tous les orifices naturels, sans compter l'orifice artificiel supplémentaire. J'ai touché du doigt la valve implantée au-dessus de mon bassin.

— Ouais, c'est évident ; ça déchirerait sa... dis... tu veux dire qu'une basse pression... ?

— C'est cela même. Nous n'aurons pas besoin de milliers d'atmosphères pour la protéger efficacement contre une accélération directe de 5 G ; c'est surtout pour les cahots et les embardées... Je vais appeler l'Entretien. Toi, descends au quartier de ta division : c'est celui dont on se servira. Dalton t'y rejoindra.

Cinq minutes avant l'insertion dans le champ collapsar, j'ai commencé la séquence d'immersion. Marygay et moi étions les seuls à être en coquille. Ma présence n'était pas réellement vitale puisque l'immersion et la vidange étaient assurées par le Contrôle. Mais « deux précautions valent mieux qu'une », et, par ailleurs, je voulais être là.

Ça n'a pas été tout à fait aussi désagréable que la routine

normale : je n'ai pas ressenti cette double sensation d'écrasement et de gonflement. Je me suis seulement senti soudain rempli par ce truc à l'odeur de plastique (tu ne t'aperçois jamais quand ça commence vraiment à t'envahir, que ça remplace l'air dans tes poumons), puis j'ai ressenti une légère accélération, et je me suis retrouvé en train de respirer de l'air à nouveau, et j'ai attendu que s'ouvre la coquille ; puis j'ai débranché, j'ai ouvert complètement et je suis sorti.

La coquille de Marygay était vide. Je me suis approché et j'ai vu du sang.

— Elle a fait une hémorragie.

La voix de Doc Wilson a résonné, sépulcrale. Je me suis retourné, les larmes au bord des yeux, et je l'ai vu se pencher à la porte de l'alcôve-vestiaire. Son sourire était horrible, inexplicable.

— Ce à quoi nous nous attendions. Le Dr Harmony s'en occupe à présent. Elle va très bien.

Une semaine plus tard, Marygay pouvait se lever, et, au bout de deux semaines, elle recevait des visites. On la déclara complètement guérie au bout de six.

Puis ce furent six longs mois dans l'espace et tout le long du chemin, l'armée, l'armée, l'armée. Des exercices, des corvées de détail dénuées de sens, des conférences obligatoires – on parlait même d'une remise en vigueur éventuelle du rôle de couchage, comme pendant l'entraînement, mais ils n'ont pas été jusque-là, probablement par peur d'une émeute. L'attribution au hasard d'un partenaire différent pour chaque nuit n'aurait pas été très bien acceptée par ceux d'entre nous qui avaient établi des relations de couple plus ou moins permanentes.

Toutes ces couillonnades, cet accent mis sur la discipline militaire, me gênaient surtout parce que je craignais que cela ne signifie qu'ils n'allaient pas nous laisser partir. Marygay disait que je devenais paranoïaque : selon elle, ils n'avaient pas d'autre moyen de maintenir l'ordre pendant six mois.

La plupart des conversations, en dehors des récriminations habituelles contre l'armée, tournaient autour des changements que la Terre avait dû connaître en notre absence et de ce que nous ferions en rentrant. Nous serions assez riches : vingt-six années de solde d'un seul coup. Il fallait aussi compter avec les intérêts : les cinq cents dollars de notre solde du premier mois étaient devenus plus de quinze cents.

Nous sommes arrivés à Stargate à la fin de l'année 2023, date de Greenwich.

La base s'était étonnamment développée pendant les presque dix-sept années qu'avait duré la campagne Yod-4. Elle consistait en un seul bâtiment de la taille de Tycho City, qui logeait près de dix mille personnes. Il y avait soixante-huit croiseurs, de la taille de l'*Anniversaire* ou plus grands, qui effectuaient des raids sur les planètes-portails tenues par les Taurans. Dix autres assuraient la garde de Stargate même, et deux étaient en orbite, attendant pour appareiller d'avoir reçu leur équipage et leurs troupes d'intervention à terre. Un autre vaisseau, l'*Espoir de la Terre II*, était revenu du combat et était resté à Stargate pour attendre le retour d'un autre croiseur.

Il avait perdu les deux tiers de son équipage, et il n'était pas

rentable de faire revenir sur Terre un croiseur avec seulement trente-neuf personnes à bord. Et trente-neuf civils endurcis.

Deux vedettes nous ont amenés au sol.

Le général Bostford (qui n'était que commandant la première fois que nous l'avions rencontré sur Charon à l'époque où ce n'était encore que deux baraques et vingt-quatre tombes) nous a reçus dans une salle de séminaire élégamment décorée. Il faisait les cent pas à l'extrémité de la pièce en face d'un énorme cube holographique des opérations. J'arrivais à peine à lire les légendes, et je fus étonné de voir à quel point Yod-4 était loin – mais, bien sûr, la distance importait peu avec le saut collapsar. Ça nous aurait pris dix fois plus de temps pour aller sur Alpha du Centaure, qui était pratiquement la porte à côté, mais qui, bien sûr, n'était pas un collapsar.

— Vous savez... a-t-il commencé d'une voix un peu trop forte, pour revenir ensuite au ton de la conversation. Vous savez que nous pourrions vous redistribuer dans d'autres forces d'intervention et vous renvoyer tout de suite en mission. L'Acte de Conscription des Élités a été modifié et le temps de service a été porté de deux à cinq ans subjectifs.

« Nous n'allons pas vous l'appliquer à la lettre, mais – sacré nom de Dieu ! – je ne vois pas pourquoi certains d'entre vous ne désirent pas rester avec nous. Encore quelques années et l'accumulation des intérêts vous rendra riches pour le restant de vos jours. Certes, vous avez subi de lourdes pertes... mais c'était inévitable : vous étiez les premiers. Maintenant, ce sera plus facile. Les tenues de combat ont été améliorées, nous en savons plus sur les tactiques tauranes, nos armes sont plus efficaces... Il n'y a pas à avoir peur.

Il s'est assis à l'extrémité de notre table, et son regard en a parcouru toute la longueur, mais, manifestement, sans voir personne.

— Mes propres souvenirs de combat datent d'il y a plus d'un demi-siècle. Pour moi, c'était exaltant, tonifiant. Je dois être quelqu'un d'une autre espèce que vous tous.

Ou avoir une mémoire très sélective, plutôt, pensai-je.

— Mais ça ne change en rien notre affaire. J'ai une solution à vous offrir où il n'est pas question de combat direct.

« Nous sommes très pauvres en instructeurs qualifiés. On peut même dire que nous n'en avons pas, parce que l'idéal pour l'armée serait que tous ses instructeurs en arts du combat soient des vétérans de combat.

« Vous-mêmes avez reçu votre formation de vétérans du Viêt-Nam et du Sinaï, dont les plus jeunes avaient la quarantaine lorsque vous avez quitté la Terre. C'était il y a vingt-six ans. Nous avons donc besoin de vous et sommes prêts à y mettre le prix.

« À ceux d'entre vous qui accepteront de participer à

l'entraînement, l'armée offre un grade de lieutenant. Ce pourra être sur Terre, sur la Lune, à double solde, sur Charon, à triple solde, ou bien ici, sur Stargate, pour une solde quadruplée. En plus, vous n'avez pas besoin de vous décider tout de suite. Vous allez tous avoir droit à un voyage gratuit sur Terre – je vous envie : je n'y suis pas retourné depuis vingt ans et je n'y retournerai probablement jamais – et vous pourrez de nouveau vous sentir dans la peau d'un civil. Si vous n'aimez pas ça, vous n'aurez qu'à entrer dans n'importe quel bureau de l'AENU et vous en sortirez officier. Avec le choix de votre affectation.

« J'en vois parmi vous qui sourient. Je pense que vous devriez réserver votre jugement. La Terre n'est plus celle que vous avez quittée.

Il a sorti de sa tunique une petite carte et l'a regardée avec un demi-sourire.

— La plupart d'entre vous ont une somme d'environ quatre cent mille dollars qui les attend. Cela représente leur solde et les intérêts cumulés. Mais la Terre est sur le pied de guerre, et, bien entendu, ce sont les citoyens de la Terre qui prennent en charge les frais de guerre par leurs impôts. Votre revenu vous place dans une tranche où l'impôt est prélevé au taux de quatre-vingt-douze pour cent. Trente-deux mille dollars pourront, si vous faites attention, vous durer trois ans.

« En définitive, vous serez obligés de trouver un travail, et il n'y en a qu'un pour lequel vous soyez spécifiquement entraînés. D'ailleurs, vous n'en trouverez pas beaucoup d'autres : sur une population de plus de neuf milliards, la Terre compte cinq ou six milliards de chômeurs. Et toutes vos autres compétences datent de vingt-six ans.

« N'oubliez pas non plus que vos amis et vos petites amies d'il y a deux ans ont à présent vingt-six ans de plus. Beaucoup de vos parents sont morts. Vous allez trouver un monde où vous vous sentirez très seuls.

« Mais je vais confier à l'adjudant Siri, qui vient d'arriver de la Terre, le soin de vous en dire plus sur ce monde. À vous, adjudant Siri.

— Je vous remercie, mon général.

On aurait dit que sa peau et son visage avaient quelque chose d'anormal, puis je me suis rendu compte qu'il était maquillé. Ses ongles étaient des amandes blanches et lisses.

— Je ne sais par où commencer. (Il s'est sucé la lèvre supérieure et nous a regardés en fronçant les sourcils.) Les choses ont beaucoup changé depuis mon enfance.

« J'ai vingt-trois ans. Je n'étais donc pas né quand vous êtes partis pour Aleph... Enfin, pour commencer, combien d'entre vous sont homosexuels ? (Personne.) En vérité, ça ne me surprend pas. Moi, je le suis – sans blague ! – et je pense qu'un tiers de la population en

Europe et en Amérique du Nord l'est. Et il y en a encore plus en Inde et au Moyen-Orient. Moins, cependant, en Amérique du Sud et en Chine.

« La plupart des gouvernements encouragent l'homosexualité – les Nations unies sont officiellement neutres – et ils l'encouragent surtout parce que la vie homo est la seule méthode de contrôle des naissances qui soit sûre.

L'argument me paraissait spécieux. Dans l'armée, ils vous prélèvent un échantillon de sperme qu'ils congèlent à sec et, ensuite, ils vous vasectomisent. Sécurité garantie.

Quand j'étais à la fac, bon nombre d'homosexuels sur le campus se servaient de cet argument-là. Et, après tout, peut-être que ça marchait. Je m'attendais à ce que la population mondiale soit très supérieure à neuf milliards.

— Quand ils m'ont dit, sur la Terre, que j'allais avoir à parler à certains d'entre vous, j'ai fait quelques recherches, principalement dans les anciens numéros des actuaflashes et des magazines.

« Beaucoup de choses que vous redoutiez ne se sont pas produites. La faim, par exemple. Même sans nous servir de la totalité des terres arables et de la mer, nous réussissons à nourrir tout le monde, et nous pourrions le faire pour deux fois plus de personnes. Ceci grâce à la technologie alimentaire et à la distribution impartiale des calories – quand vous avez quitté la Terre, il y avait des millions de gens qui mouraient lentement de faim. Maintenant, il n'y en a plus.

« La criminalité vous inquiétait. J'ai lu qu'on ne pouvait se promener sans garde du corps dans les rues de New York, de Londres ou de Hong Kong. Mais on a fait un effort pour éduquer les gens et pour s'occuper d'eux – La psychométrie a connu de tels progrès qu'on était en mesure de déceler un criminel dès l'âge de six ans – et de le soumettre à un traitement correctif qui se révélait efficace. En conséquence, la criminalité n'a cessé de baisser depuis vingt ans et le nombre des crimes graves commis sur l'ensemble de la planète est probablement moins grand que celui que vous aviez l'habitude d'enregistrer dans une seule grande...

— Tout ça, c'est très bien, a brutalement interrompu le général en sous-entendant clairement le contraire, mais ça ne concorde pas complètement avec ce que j'ai entendu. Qu'est-ce que vous appelez un crime grave ? Et le reste, qu'est-ce donc ?

— Eh bien, les meurtres, les voies de fait, les viols ; tous ces crimes graves contre les personnes physiques sont en régression. En revanche, les crimes contre la propriété : les larcins, le vandalisme, la résidence illégale, eux, sont...

— Qu'est-ce que ça peut bien encore être une *résidence illégale* ?
L'adjudant Siri a hésité, puis, très collet monté, il a dit :

— Il est certain qu'on ne doit pas priver autrui de son espace vital par l'acquisition illégale d'une propriété...

Alexandrov a levé la main :

— Voulez-vous dire qu'il n'existe plus rien de semblable aux droits de propriété ?

— Non, bien sûr. Je... J'étais propriétaire de mon appartement avant d'être appelé... mais il y a quand même des limites !

Pour une raison quelconque, ce sujet semblait le gêner. Étaient-ce de nouveaux tabous ?

— Que faites-vous des criminels ? a demandé Luthuli. Je veux dire, des grands criminels. Leur effacez-vous toujours le cerveau ?

Il était visiblement soulagé de pouvoir changer de sujet.

— Oh non ! Nous considérons cela comme très primitif ! Barbare ! Nous leur imprimons une nouvelle personnalité saine ; puis nous les remodelons, et la société les réabsorbe sans aucun préjugé. Ça marche très bien.

— Y a-t-il encore des prisons ? s'est enquis Yukawa.

— Je suppose que vous pourriez appeler prison un centre de correction. Jusqu'à ce qu'on leur ait appliqué un traitement et qu'ils puissent repartir, les gens sont retenus là contre leur volonté. Mais on peut considérer que c'est une déficience de la volonté qui les a amenés là.

Je n'avais pas l'intention de mener une vie criminelle, aussi lui ai-je demandé une chose qui me préoccupait beaucoup plus.

— Le général a dit que plus de la moitié de la population mondiale était au chômage. Que nous ne parviendrions pas à trouver du travail. Alors ?

— Je ne connais pas ce mot de « chômage ». Cela désigne sans doute l'aide du gouvernement aux personnes sans emploi. C'est vrai, le gouvernement entretient plus de la moitié d'entre nous – moi-même, je n'ai jamais travaillé avant d'être appelé. J'étais compositeur.

« Vous devez vous rendre compte que cet inemploi chronique présente deux visages. Le monde et la guerre pourraient être menés par un million de personnes : deux sont largement suffisants. Mais cela ne veut pas dire que le reste de la population n'ait plus rien à faire.

« Tout citoyen a droit, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, à une éducation gratuite, qui est obligatoire jusqu'à quatorze. Ceci, associé à la possibilité de ne pas travailler si on le désire, a entraîné un essor de la scolarisation et une prolifération des activités créatrices sur une échelle jamais atteinte dans l'histoire de l'humanité – nous comptons de nos jours en exercice plus d'artistes et d'écrivains qu'il n'en a vécu pendant les deux premiers millénaires de l'ère chrétienne ! Et leurs œuvres s'adressent à un public plus large et plus éduqué tel que nous n'en avons jamais connu.

Ça donnait à penser. Rabi a levé la main.

— Avez-vous déjà produit un Shakespeare ? Un Michel-Ange ? Les chiffres ne sont pas tout !

Siri a remonté sa mèche d'un geste parfaitement féminin.

— Ce n'est pas une question pertinente. Ce sera à la postérité de faire ce genre de comparaisons.

— Adjudant Siri, lors de notre précédente conversation, a dit le général, ne m'avez-vous pas dit que vous habitiez une espèce de ruche gigantesque et que plus personne n'avait la possibilité de vivre à la campagne ?

— Il est vrai, mon général, que personne ne peut vivre sur une terre potentiellement arable. Et, moi-même, j'habite – j'habitais – le complexe d'Atlanta. J'avais sept millions de voisins dans ce que vous pouvez techniquement définir comme un seul bâtiment. Mais jamais nous ne nous sentions une multitude. À tout moment, nous pouvions prendre l'ascenseur et descendre nous promener dans les champs, marcher jusqu'à la mer, si on en avait envie...

« Il y a une chose à laquelle il vous faut vous préparer : un bon nombre de villes ne présentent plus aucune ressemblance avec les agglomérations où la construction était laissée aux aléas de l'urbanisme sauvage. La plupart des grandes villes ont brûlé de fond en comble pendant les grandes émeutes de 2004, juste avant que les Nations unies ne prennent en charge la production et la distribution des aliments. Les urbanistes les ont habituellement reconstruites selon des conceptions modernistes et résolument fonctionnelles.

« Paris et Londres, par exemple, ont dû être entièrement reconstruites ; il en fut de même de la plupart des capitales mondiales, à l'exception de Washington, qui avait survécu. Ce n'est d'ailleurs plus qu'un ensemble de monuments et de bureaux ; presque toute l'activité se répartit entre les trois complexes périurbains de Reston, de Frederick et de Columbia.

Puis Siri a parlé de plusieurs villes en particulier, car chacun voulait avoir des nouvelles de chez lui, et, en général, les choses allaient mieux que nous n'aurions pu l'espérer.

En réponse à une question impertinente, Siri a dit qu'il n'était pas seulement maquillé parce qu'il était homosexuel, mais que tout le monde en faisait autant. Pour ma part, je décidai de jouer les originaux et d'aller le visage vierge d'onguents.

Nous avons fusionné avec les survivants de *l'Espoir de la Terre II* et avons pris le croiseur de retour pour la Terre, laissant les spécialistes évaluer les dommages subis par *l'Anniversaire*. On a demandé des explications au commandant de bord, mais, autant que je sache, il n'a pas été question pour lui de Cour martiale.

La discipline était nettement plus relâchée sur le chemin du

retour. En sept mois, j'ai lu trente livres, j'ai appris à jouer au go, tenu un cours informel – et complètement dépassé – de physique élémentaire et grandi en intimité avec Marygay.

Je n'y avais pas tellement pensé, mais, bien sûr, nous étions des célébrités sur Terre. À Mondale, le général de division est venu lui-même nous accueillir. C'était un très vieux petit homme brun qui s'appelait Yakubu Ojukwu, et il y avait des centaines de milliers, peut-être même des millions de spectateurs qui menaçaient à tout moment d'envahir le terrain d'atterrissage.

Le général de division a fait un discours à la foule et aux journalistes ; puis les officiers supérieurs de l'*Espoir II* ont débité les banalités d'usage pendant que nous poireautions dans la chaleur tropicale.

On a pris un grand hélicoptère pour aller à Jacksonville, où se trouvait le plus proche aéroport international. La ville elle-même avait été rebâtie dans le style décrit par Siri. Il y avait de quoi être impressionné.

Ça nous est d'abord apparu comme une montagne grise et solitaire, un cône légèrement irrégulier qui a pointé derrière l'horizon et qui, lentement, est devenu de plus en plus large. La ville s'élevait au milieu d'une mosaïque apparemment infinie de champs cultivés, sillonnée par les douzaines de routes et de chemins de fer qui convergeaient vers la ville. Le regard découvrait ces routes, petits filaments blancs et fins parcourus par des insectes microscopiques, mais le cerveau refusait d'intégrer l'information pour évaluer la taille de l'ensemble. Ça ne pouvait pas être aussi grand.

Nous ne cessons de nous rapprocher. Les trous d'air rendaient la fin du voyage un peu mouvementée. Finalement, la construction, tel un grand mur gris et lumineux, a envahi tout notre champ de vision sur la droite. Encore plus près et nous commençons à peine à distinguer les gens comme de petits insectes. L'un d'eux était sur un balcon et semblait nous faire des signes.

— Nous ne pouvons nous rapprocher plus, a dit le pilote dans le micro, sans passer sous le contrôle de la ville et atterrir sur le sommet. Notre aéroport est au nord.

Nous avons viré de bord, dans l'ombre de la « montagne ».

L'aéroport n'avait rien d'exceptionnel ; plus grand que tous ceux que j'avais connus, mais du même style : une aérogare centrale,

comme le moyeu d'une roue dont les rayons, longs d'un kilomètre, étaient parcourus par des monorails et aboutissaient à des aérobares plus petites où les avions ingurgitaient ou vomissaient leurs cargaisons humaines. On est passés au-dessus de ces dernières, et on a atterri auprès d'un long-courrier stratosphérique de la compagnie Swissair. Puis on est allés à pied de l'hélicoptère à l'avion. Notre chemin était jalonné par des cordes qui indiquaient leur limite à une foule enthousiaste ; je suppose qu'avec six milliards de chômeurs, ils n'avaient eu aucun mal à rassembler tant de gens pour une telle occasion.

Je craignais qu'on ne soit encore obligés de supporter toute une litanie de discours, mais on a défilé sans s'arrêter jusqu'à l'avion. Des stewards et des hôtesses de l'air nous ont apporté des boissons et des sandwiches pendant que la foule se dispersait. Et il n'y a pas de mots pour décrire un sandwich au poulet et à la salade accompagné d'une bière bien fraîche après deux ans de merde recyclée.

M. Ojukwu nous a expliqué qu'on allait à Genève, aux Nations unies, où ce soir se tenait une Assemblée générale en notre honneur. Ou pour nous exhiber, me suis-je dit. Il a ajouté que la plupart d'entre nous avaient de la famille qui les attendait à Genève.

Comme nous arrivions au-dessus des côtes européennes de l'Atlantique, l'eau m'a paru, en certains endroits, artificiellement verte. Cela m'a semblé étrange, et j'allais en demander la raison à l'hôtesse lorsqu'elle m'est apparue évidente : c'était une ferme. Quatre grands radeaux (ils devaient être énormes, mais je n'avais aucune idée de l'altitude à laquelle nous volions) voguaient en tandem sur une des surfaces vertes, chacun traçant un sillon bleu-noir qui, lentement, s'évanouissait. Quelqu'un a questionné l'hôtesse à ce sujet, et elle a répondu que c'était une sorte d'algue tropicale que l'on cultivait comme alimentation de base.

Genève était un bâtiment d'une seule pièce qui ressemblait à Jacksonville mais qui, peut-être à cause du contraste avec les montagnes environnantes, paraissait plus petit. Il était couvert de neige, d'une beauté calme.

Nous avons marché quelques instants dans la neige tourbillonnante – comme c'était bon de ne plus toujours être exactement à la « température de la pièce » ! – jusqu'à un hélicoptère qui nous a emmenés au sommet de la ville. On a pris un ascenseur, un trottoir roulant jusqu'à un autre ascenseur, encore un trottoir roulant ; puis nous avons descendu à pied un couloir-avenue jusqu'au niveau de Thantstrasse 281 B, chambre 45, qui correspondait à l'adresse qu'ils m'avaient indiquée. Mon doigt est resté en suspens au-dessus de la sonnette : j'avais presque peur.

Je m'étais assez bien accoutumé à l'idée que mon père était

mort – à Stargate, l'armée avait eu des nouvelles de ce genre à nous apprendre – et ça ne me gênait pas autant que la perspective de revoir ma mère, que j'allais brusquement retrouver âgée de quatre-vingt-quatre ans. J'ai failli me sauver afin d'aller calmer mon émotion dans un bar, mais je me suis repris et j'ai enfoncé le bouton de la sonnette.

La porte s'est ouverte rapidement.

Elle avait vieilli, bien sûr, mais n'avait pas tellement changé. Elle avait quelques rides de plus, et ses cheveux étaient blancs au lieu d'être gris. On est restés une seconde à se regarder, puis on s'est jetés dans les bras l'un de l'autre, et je fus surpris et soulagé de constater à quel point j'étais heureux de la voir, de la tenir dans mes bras.

Elle s'est dégageée doucement, a pris ma cape et m'a poussé dans le salon, et là j'ai eu un choc : mon père m'attendait, souriant mais grave, son inévitable pipe à la main. J'ai senti monter en moi une bouffée de colère contre l'armée, qui m'avait induit en erreur, puis je me suis rendu compte que ça ne pouvait pas être mon père car il ressemblait trop à celui que j'avais quitté.

— Michael ? Mike ? ai-je interrogé, le doute et la surprise empreints sur mon visage.

Il a éclaté de rire.

— Qui veux-tu que ce soit, Willy ?

C'était mon petit frère, la quarantaine passée. Je ne l'avais pas vu depuis 93, quand j'étais parti à la fac. Il avait seize ans à l'époque ; deux ans plus tard, il partait sur la Lune avec l'AENU.

— T'en as eu marre de la Lune ? ai-je demandé en lui donnant spontanément l'accolade.

— Hein ? Oh non ! Willy ! Mais, tous les ans, je passe un mois ou deux sur la Terre. Ce n'est pas comme avant !

Du temps des premiers départs pour la Lune, il était entendu que vous n'aviez droit qu'au seul voyage de retour. Le carburant revenait trop cher. Nous nous sommes assis autour de la table basse et maman a passé les joints.

— Tout a tellement changé, ai-je dit avant qu'on ait pu me poser des questions sur la guerre. Racontez-moi.

Mon frère a fait un drôle de geste avec les mains, et il a ri.

— C'est toute une histoire. Tu as quelques semaines devant toi ?

Il avait visiblement du mal à adopter une attitude précise en face de moi. Est-ce que j'étais son neveu, ou quoi ? Certainement plus son frère aîné.

— De toute façon, ce n'est pas la peine de demander à Michael, a dit maman. Ton chenapan de frère parle de la Terre comme les vierges de la sexualité.

— Enfin, maman...

— Avec enthousiasme et sans savoir.

J'allumai le joint et aspirai profondément. Il était étrangement sucré.

— Mike reste à peine quelques semaines par an sur Terre et passe la moitié de son temps à refaire le monde.

— C'est possible. Mais l'autre moitié du temps, nous la passons à observer objectivement les choses.

— On va avoir droit au quart d'heure d'objectivité de Michael.

Elle s'est penchée vers lui et lui a fait un sourire.

— Maman, tu sais bien... Oh ! et puis, merde ! je laisse tomber ! Willy a toute sa vie pour démêler ça ! (Il a tiré une bouffée du joint et j'ai remarqué qu'il n'avalait pas la fumée.) Parle-nous de la guerre. J'ai entendu dire que tu étais dans la force d'intervention qui a réellement combattu les Taurans. Face à face.

— Ouais. Ce n'était pas grand-chose.

— C'est ça, a dit Mike. On m'avait bien dit que c'étaient des lâches !

— C'est pas exactement... ça. (J'ai secoué la tête pour m'éclaircir les idées. La marijuana me faisait trop d'effet.) C'était plutôt qu'ils ne comprenaient pas... Comme dans un stand de tir, ils défilaient, et nous on les descendait.

— Comment est-ce possible ? a dit maman. Dans le journal, ils ont dit que vous aviez eu dix-neuf victimes.

— Est-ce qu'ils ont dit que dix-neuf personnes avaient été tuées par les Taurans ? Si c'est ce qu'ils ont dit, ce n'est pas vrai !

— Je ne me souviens pas exactement.

— Bon ! On a effectivement perdu dix-neuf personnes, mais quatre seulement ont été tuées. C'était au début de la bataille, avant que nous ayons compris leur défense. (Je renonçai, parce que trop compliqué, à expliquer la façon dont Chin était mort.) Parmi les quinze autres, un a été touché par un de nos propres lasers. Il a perdu un bras, mais a survécu. Tous les autres... sont devenus fous.

— Qu'est-ce qui... une sorte d'arme taurane ? a demandé Mike.

— Non, les Taurans n'y étaient pour rien. C'était l'armée. On nous avait conditionnés à tuer tout ce qui bougerait une fois que le sergent-chef aurait déclenché la suggestion par quelques mots clés. Quand le mot a été levé et qu'ils sont revenus à eux, certains n'ont pu supporter le souvenir d'avoir commis cette boucherie. (J'ai violemment secoué la tête à plusieurs reprises. Décidément, ce joint me faisait un effet boeuf.) Écoute, je suis désolé ! (Je me suis levé avec effort.) Je suis debout depuis une vingtaine...

— Bien sûr, William.

Maman m'a pris par le bras et m'a conduit jusqu'à ma chambre. Elle a promis de me réveiller bien avant que ne commencent les festivités de la soirée. Le lit était honteusement confortable, mais

j'aurais pu m'endormir sur un tas de cailloux.

La fatigue, le joint et une journée trop chargée : maman a dû me bassiner le visage à l'eau froide pour me réveiller. Elle m'a traîné devant un placard et m'a désigné deux complets assez habillés pour la circonstance. J'ai choisi le rouge brique – le bleu pâle faisait trop bellâtre –, j'ai pris une douche et je me suis rasé, mais j'ai refusé de me maquiller (bien que Michael, tout pomponné, m'ait proposé son aide). Puis, muni d'une demi-page de coordonnées pour me rendre à l'Assemblée générale, je suis sorti.

Je me suis perdu deux fois, mais, à chaque intersection de couloirs, il y avait de petits ordinateurs qui, en quatre langues, te renseignaient sur ton chemin, quel qu'il soit.

La mode masculine avait, à mon sens, fait un bond en arrière. Au-dessus de la taille, ce n'était pas mal : une blouse à col droit, très ajustée, et une courte cape. Mais, ensuite, il y avait une large ceinture brillante et sans fonction évidente d'où pendait une courte dague-bijou, à la rigueur bonne à ouvrir le courrier. Puis suivaient des pantalons larges à grands plis serrés dans des bottes à talons hauts, en matière synthétique brillante, et qui montaient presque au genou. Il ne me manquait qu'un chapeau à plume, et Shakespeare aurait pu m'engager dans sa troupe.

Les femmes s'en tiraient mieux. J'ai rencontré Marygay dehors, devant le hall.

— Je me sens complètement nue, William.

— Ce n'est pas vilain quand même. De toute façon, c'est la mode.

La plupart des jeunes femmes que j'avais vues portaient le même vêtement : une pièce de tissu repliée avec deux grandes échancrures sur chaque côté depuis l'épaule jusqu'au bas du vêtement. À l'ourlet, c'était l'imagination qui prévalait. Pour les besoins de la pudeur, ce vêtement requérait beaucoup de réserve dans les gestes et une grande confiance en l'électricité statique.

— As-tu vu cet endroit ? m'a-t-elle dit en me prenant le bras. Allons-y, mon Conquérant.

Nous sommes passés par les portes automatiques, et je me suis arrêté net. Le hall était si grand que, même après y avoir pénétré, j'avais toujours l'impression d'être à l'extérieur.

Le plancher était circulaire et faisait plus de cent mètres de diamètre. Les murs s'élevaient en cathédrale, sur près de soixante à soixante-dix mètres, jusqu'à un dôme transparent – je me rappelais l'avoir vu avant d'atterrir – au travers duquel on voyait des monceaux de neige grisâtre, soulevés par le vent, glisser, danser et tourbillonner. Sur les murs se déployait une mosaïque de céramique mate : des milliers de figures représentant une anthologie, dans l'ordre chronologique, de l'épopée humaine. Je ne sais plus combien de temps

je suis resté à regarder ces fresques.

De l'autre côté du hall, nous avons rejoint les autres vaillants vétérans pour boire un café. C'était du synthétique, mais c'était tout de même meilleur que du soja. À ma grande déception, j'ai appris qu'on faisait rarement pousser du tabac sur Terre et que même, selon l'option locale, il était interdit dans certaines régions afin d'éviter de gaspiller les terres arables. Celui que tu pouvais trouver était cher et souvent de piètre qualité – des récoltes d'amateurs dans de petits jardins ou dans des pots de fleurs. Le seul bon tabac venait de la Lune, mais son prix était, disons, astronomique.

Il y avait de la marijuana en abondance et elle était bon marché. Dans certains pays, comme aux États-Unis, elle était gratuite, produite et distribuée par l'État.

J'ai proposé un joint à Marygay, mais elle l'a refusé.

— Il faut que j'y aille doucement avec, j'en ai fumé un tantôt et il m'a presque assommée.

— Moi aussi.

Un vieil homme en uniforme est entré dans la salle, la poitrine bardée de décorations, les épaules ployant chacune sous cinq étoiles. Il a souri avec bienveillance quand la moitié de l'assistance a sauté au garde-à-vous. Je m'étais déjà habitué à la vie civile, et je suis resté assis.

— Bonsoir, bonsoir, a-t-il dit, en nous faisant, de la main, signe de nous asseoir. C'est une bonne chose de vous voir ici. De vous voir si nombreux.

Nombreux ? Au départ, il y avait vingt-six ans de cela, nous étions bien le double !

— Je suis le général Gary Manker, chef d'état-major de l'AENU. Dans quelques minutes, vous allez me suivre par là (il a indiqué de la tête le hall de l'Assemblée générale), pour assister à une petite cérémonie. Ensuite, vous serez libres de prendre un repos bien mérité, vous la couler douce pendant quelques mois, voir du pays, faire ce que vous voulez. Enfin... aussi longtemps que vous échapperez aux journalistes !

« Avant de vous laisser partir, cependant, j'aurai quelques mots à vous dire au sujet de ce que vous voudrez faire *après* ces quelques mois, quand vous serez las de la vie civile, quand les fonds commenceront à être en baisse... (On allait avoir droit à la même rengaine que celle du général Bostford à Stargate.) Vous allez avoir besoin de gagner votre vie, et, chez nous, c'est le seul endroit qui peut vous le garantir. Bonne chance à tous !

Puis le général nous a quittés en disant qu'un appariteur passerait dans quelques minutes pour nous inviter à monter à la tribune. Nous avons plaisanté quelques minutes sur les mérites du réengagement.

L'appariteur s'est révélé être une jolie jeune femme qui n'a eu aucun mal à nous faire mettre en rangs par ordre alphabétique (elle ne semblait pas avoir une plus haute opinion des militaires que nous-mêmes) et à nous amener dans le hall.

Les délégués des premiers rangs nous avaient abandonné leur bureau. Je me suis assis à la place marquée « Gambie » et, non sans une certaine gêne, j'ai écouté des histoires d'héroïsme et de sacrifices. Le général Manker citait des faits exacts, mais il avait une manière bien à lui de les interpréter.

Ils nous ont ensuite appelés un par un, puis le Dr Ojukwu nous a remis à chacun une médaille d'or qui devait au moins peser un kilo. Ensuite, il nous a fait un petit discours sur l'humanité réunie dans une même cause pendant que de discrètes caméras holographiques nous zyeutaient un par un. C'était prometteur pour ceux qui rentraient au pays. Ensuite, on est sortis en défilé sous des vagues d'applaudissements qui avaient quelque chose de déprimant.

J'ai demandé à Marygay, dont les parents étaient tous décédés, de monter chez moi faire l'amour. La foule bloquait l'entrée officielle du hall. Alors, on s'est précipités dans une autre direction, on a pris le premier ascenseur venu, on a grimpé quelques étages, et on s'est complètement perdus dans une succession de trottoirs roulants et d'ascenseurs. Ensuite, on a utilisé les petites boîtes des carrefours pour retrouver le chemin de la maison.

J'avais déjà parlé à maman de Marygay et je lui avais dit que j'allais probablement la ramener à la maison. Leur rencontre a été très chaleureuse, et maman nous a installés dans le salon avec les apéritifs et est sortie s'occuper du repas. Mike nous a rejoints.

— Tu vas trouver la Terre terriblement ennuyeuse, a-t-il dit après les politesses d'usage.

— Ce n'est pas sûr, ai-je répondu. La vie à l'armée n'était pas précisément très excitante. N'importe quel changement de...

— Tu ne peux pas trouver de travail.

— Pas en physique, je sais. Vingt-six ans, c'est comme une ère géol...

— Tu ne peux trouver aucun travail qui...

— Enfin, j'avais dans l'idée de reprendre mes études, de faire une maîtrise, peut-être de...

Mike secouait la tête, peu convaincu.

— Laisse-le terminer, William, m'a suggéré Marygay, qui s'agitait nerveusement. Peut-être sait-il des choses que nous ignorons.

Il n'a pas répondu tout de suite. Il a terminé lentement son verre, les yeux fixés sur les glaçons, qu'il faisait tinter en les tournant.

— C'est exact. Tu sais, la Lune est un fief de l'AENU, tant civil que militaire, et nous jouons souvent à nous transmettre les rumeurs que...

— C'est un vieux passe-temps cher à l'armée.

— Oui, oui. Et j'ai justement entendu une rumeur sur vous... sur vous, les vétérans, et j'ai pris la peine de la vérifier. Elle était fondée.

— Enchanté de l'apprendre !

— Ouais, tu peux l'être ! (Il a posé son verre, a sorti un joint, l'a contemplé, puis l'a rangé.) L'AENU fera n'importe quoi, à part vous kidnapper, pour vous voir de retour dans ses rangs. Ils tiennent l'Agence pour l'emploi, et vous pouvez parier à mille contre un que vous serez ou sous-qualifiés ou sur-qualifiés pour tous les emplois vacants qui se présenteront. Pour tous, sauf pour celui de soldat.

— En êtes-vous sûr ? a demandé Marygay.

Nous savions tous deux que mieux valait ne pas proclamer l'armée incapable d'une telle chose.

— Aussi sûr que de la résurrection du Christ. J'ai un ami bien placé dans la division lunaire de l'Agence pour l'emploi. Il m'a montré les directives : c'est fort joliment tourné, et il y a marqué *sans exception*.

— Peut-être que d'ici que je termine mes études...

— Tu ne pourras même pas commencer des études. Tu ne pourras jamais te sortir du labyrinthe des examens de présélection. Si tu essaies d'insister, ils te diront que tu es trop âgé. Enfin, merde ! même à mon âge, je ne pourrais pas commencer un doctorat ! Et...

— Ça va, j'ai compris. J'ai deux ans de plus.

— Voilà, c'est comme ça. Vous avez le choix entre passer le reste de votre vie au chômage ou vous réengager dans l'armée.

— Pas d'hésitation, je choisis le chômage, a dit Marygay.

J'ai acquiescé.

— Cinq ou six milliards de personnes peuvent mener une vie décente sans avoir de profession. Je peux le faire, moi aussi.

— Eux ont grandi comme ça, a dit Mike. Et ce n'est pas exactement ce que tu appellerais une vie décente. Pour la plupart, c'est traîner à l'affût d'un joint et regarder la holo. Ils ont juste assez à manger pour compenser leurs pertes caloriques. De la viande une fois par semaine. Même chez les chômeurs de première classe.

— Ça ne serait pas très nouveau pour nous, ai-je dit. D'abord pour la question nourriture : c'est exactement ce qu'on nous donnait à l'armée.

« Et pour le reste, comme tu l'as si justement dit, Marygay et moi n'avons pas grandi dedans ; alors, il me semble peu probable qu'on reste toute la journée assis à moitié pétés devant le cube.

— Je peins, a dit Marygay. Et j'ai toujours voulu m'installer à ne faire que ça.

— Moi, je pourrais continuer à étudier la physique, même si ce n'est pas pour un diplôme. Je pourrais faire de la musique, ou écrire,

ou... (Je me suis tourné vers Marygay.) Ou toutes ces choses dont l'adjudant Siri nous parlait à Stargate.

— Tous pour la Nouvelle Renaissance, a-t-il dit sans inflexion, tout en allumant sa pipe.

C'était du tabac, et il sentait délicieusement bon.

Il a dû remarquer ma mine affamée :

— Oh ! je suis un hôte déplorable ! (Il a sorti quelques feuilles de papier de son sac et a roulé un splendide joint.) Voilà ! Marygay ?

— Non, merci. Si c'est aussi dur qu'ils le disent, je ne tiens pas à retomber dans de vieilles habitudes.

Il a hoché la tête en rallumant sa pipe.

— Ça n'a jamais fait de bien à personne. Il vaut mieux entraîner son mental, être capable de se décontracter sans. (Il s'est tourné vers moi.) Est-ce que l'armée a bien tenu à jour vos vaccins anti-cancer ?

— Bien sûr. (Ils n'allaient pas nous laisser mourir d'une manière si peu conforme à l'honneur militaire. J'ai allumé la mince cigarette.) C'est de la bonne qualité.

— Meilleure que toutes celles que tu pourrais trouver sur terre. La marijuana lunaire est aussi la meilleure. Elle ne détraque pas autant.

Maman est entrée et s'est assise.

— Le repas sera prêt dans quelques minutes. J'ai encore entendu Michael faire des comparaisons injustes.

— Qu'est-ce qui est injuste ? La mari de la Terre, tu en fumes un ou deux joints et tu ne peux plus assurer.

— Correction : toi, tu ne peux plus. C'est que tu n'as pas l'habitude.

— Ça va, ça va. Et un petit garçon ne doit pas discuter avec sa mère.

— Pas quand elle a raison, a-t-elle dit sur un ton étrangement neutre. Bon ! Les enfants, vous aimez le poisson ?

Pendant quelques minutes, on a parlé de la faim qui nous tenaillait – c'était un sujet moins glissant – puis on s'est assis autour d'un énorme homard grillé dressé sur une garniture de riz. Pour Marygay et moi, c'était le premier vrai repas depuis vingt-six ans.

Comme tous les autres, je suis allé, le jour suivant, me faire interviewer par le cube. Ce fut une expérience frustrante. Le commentateur a entamé :

— Sergent-chef Mandella, vous êtes un des sous-officiers les plus décorés de l'AENU. (Vrai. Nous avons tous reçu une poignée de médailles et de rubans à Stargate.) Vous avez participé à la célèbre campagne Aleph Zéro, le premier contact effectif avec les Taurans, et vous venez à peine de rentrer d'un assaut sur Yod-4.

— Enfin, on ne peut pas réellement appeler ça un... ai-je répondu.

— Avant que nous parlions de Yod-4, a repris le commentateur, je suis sûr que nos holospectateurs seraient très intéressés par vos impressions personnelles sur l'ennemi, puisque vous êtes une des rares personnes à les avoir vus en face. Ils sont assez horribles, n'est-ce pas ?

— Enfin, oui ; vous avez déjà vu des photos, je pense. Ce qu'elles ne vous ont pas montré, c'est la texture de la peau. Elle est grumeleuse avec de petits plis, comme celle d'un lézard, mais orange pâle.

— Et quelle est leur odeur ?

L'odeur ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce qu'on peut sentir dans une tenue, c'est soi-même.

— Ha, ha ! je vois ! Ce que je voudrais que vous me définissiez, sergent, c'est ce que vous avez ressenti la première fois que vous avez vu l'ennemi... Aviez-vous peur d'eux ? Vous dégoûtaient-ils ? Vous inspiraient-ils de la rage ou quoi que ce soit ?

— Enfin, la première fois, j'ai ressenti de la peur, et du dégoût. Mais principalement de la peur – mais c'était avant la bataille, quand un Tauran est passé, seul, au-dessus de nous. Pendant la bataille proprement dite, nous étions sous l'influence d'un conditionnement de haine – ils nous avaient conditionnés sur Terre, et le sergent-chef n'a eu qu'une phrase à dire pour tout déclencher – alors, je n'ai pas ressenti grand-chose, à part cette rage artificielle.

— Vous les détestiez... et vous vous êtes montrés sans merci.

— C'est exact. Nous les avons tous assassinés, bien qu'ils n'aient même pas tenté de se défendre. Mais quand ils nous ont libérés du

conditionnement... enfin, on n'arrivait pas à croire qu'on s'était conduits comme de tels bouchers. Quatorze d'entre nous sont devenus fous et les autres ont dû rester sous tranquilisants pendant des semaines.

— Ah bon ! a-t-il fait d'une voix totalement absente, et il est resté un bout de temps le regard fixé sur le côté du plateau. Et vous-même, combien de Taurans avez-vous tués ?

— Quinze... vingt... je ne sais pas. Comme je vous le disais, nous ne nous contrôlions plus. Ce fut un vrai massacre.

Tout le long de l'interview, le commentateur semblait un peu borné : il se répétait souvent. Le soir même, j'ai su pourquoi.

Nous regardions, Marygay et moi, le cube en compagnie de Mike. Maman était sortie se faire prendre des empreintes pour des dents artificielles (les dentistes genevois sont censés être meilleurs que les Américains). Mon interview prenait place dans une émission nommée « Pot pourri », intercalée entre un documentaire sur l'hydroponique lunaire et un concert par quelqu'un qui se disait capable d'exécuter à l'harmonica la *Double Fantasia en la majeure*, de Telemann. Je me suis demandé s'il y avait quelqu'un d'autre, à Genève ou ailleurs dans le monde, qui regardait cette émission.

Enfin, le truc sur l'hydroponique était intéressant et le joueur d'harmonica un virtuose, mais ce qu'il y avait entre les deux était pure baliverne.

— Et quelle était leur odeur ? a demandé le commentateur.

— Parfaitement horrible, un mélange de légumes pourris et de soufre en combustion. L'odeur se glissait par l'échappement de la tenue.

Il m'avait fait débiter parole sur parole de façon à avoir un large éventail sonore à partir duquel il avait pu monter n'importe quelle réponse idiote à ses questions.

— Comment ont-ils osé faire ça ? ai-je demandé à Mike quand l'émission arriva à son terme.

— Ne sois pas trop dur pour lui, a dit Mike, en regardant le quadruple instrumentiste jouer de ses harmonicas à quatre contre un. Tous les médias sont censurés par l'AENU. Il y a dix ans, peut-être douze, que la Terre n'a pas vu un seul reportage objectif sur la guerre. Tu dois te réjouir de ce qu'ils ne t'aient pas tout bonnement substitué un acteur qui aurait su ce qu'il fallait dire.

— Et c'est mieux sur la Lune ?

— Pas en ce qui concerne les émissions publiques. Mais comme tout le monde là-haut est lié à l'AENU, il est très facile de savoir quand ils mentent délibérément.

— Il a complètement coupé la partie sur le conditionnement.

Mike a haussé les épaules.

— C'est compréhensible. Ils ont besoin de héros, pas d'automates.

L'interview de Marygay passait une heure plus tard, et ils avaient fait la même chose. Chaque fois qu'originellement elle disait quelque chose contre la guerre ou l'armée, les caméras se tournaient pour cadrer la femme qui l'interviewait pendant qu'une remarquable imitation de la voix de Marygay débitait les idioties les plus incroyables.

L'AENU nous payait notre séjour à Genève pendant cinq jours, et ça paraissait être un bon endroit pour commencer à explorer la nouvelle Terre. Le lendemain matin, on s'est acheté une carte – c'était un livre épais d'un centimètre – et on a pris un ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée, bien décidés à monter jusqu'au toit sans rien oublier.

Le rez-de-chaussée était un bizarre mélange d'histoire et d'industrie lourde. La base du bâtiment couvrait une large part de ce qui avait été le vieux Genève et bon nombre de vieux monuments avaient été préservés.

Avant tout, cependant, ce n'était que bruits et agitation : les énormes camions de la G.E. arrivaient en vrombissant de l'extérieur, projetant sur leur passage des nuages de neige ; les chalands tambourinaient contre les pilotis des docks (le Rhône traverse par le milieu ce gigantesque étage) ; et même quelques petits hélicoptères qui faisaient le va-et-vient, coordonnant toutes choses, en évitant les entretoises et les contreforts qui soutenaient le ciel gris de l'étage suivant, à quarante mètres au-dessus.

C'était incontestablement une merveille, et on aurait pu rester à le contempler pendant des heures, mais quelques minutes auraient suffi pour nous geler, habillés comme nous l'étions, dans ce vent et ce froid. Nous décidâmes de revenir un autre jour, plus chaudement vêtus.

L'étage suivant, contre toute logique, s'appelait le premier étage. Marygay m'a expliqué que les Européens avaient toujours compté les étages de cette façon. (C'était drôle. J'avais été à des milliers d'années-lumière du Nouveau-Mexique et j'en étais revenu, mais c'était la première fois que je traversais l'Atlantique.) C'était le cerveau de l'organisme, hanté par les bureaucrates, les analystes de systèmes et les bricoleurs cryogénistes.

On a pénétré dans un gigantesque hall d'entrée silencieux qui réussissait à sentir le verre. Un des murs était un énorme cube holo qui présentait la table d'organisation de Genève. Une sorte de toile d'araignée pyramidale orange avec des dizaines de milliers de noms reliés entre eux par des lignes, depuis le maire, au sommet, jusqu'aux agents de la « sécurité des couloirs », à la base. Un clignotement de noms qui disparaissaient et étaient remplacés par d'autres lorsque les gens mouraient ou étaient vidés, lorsqu'ils montaient en grade ou

étaient rétrogradés. Une forme changeante, rutilante, qui évoquait le système nerveux d'une créature fantastique. En un sens, c'en était une.

Le mur opposé était occupé par une fenêtre qui donnait sur une grande salle qu'une plaque permettait d'identifier comme la « Kontrollezimmer ». Derrière la vitre, il y avait des centaines de techniciens qui, chacun derrière une console avec un holo semi-plat entouré de cadrans et de boutons, formaient une grille sans bavures. Il régnait là un climat électrique d'intense activité : la plupart portaient un casque combiné micro-écouteurs et parlaient avec d'autres techniciens, tout en griffonnant sur un bloc et en titillant des boutons ; d'autres faisaient du bruit en laissant les écouteurs suspendus à leur cou traîner sur le clavier de leur console. Quelques rares places étaient vides ; leurs occupants évoluaient non loin, l'air affairé. Un robot, porteur d'un plateau de cafés, glissait lentement d'une rangée à l'autre.

À travers la vitre, on n'entendait que le murmure étouffé de ce qui devait être, à l'intérieur, un vacarme invraisemblable.

Il n'y avait que deux personnes dans le hall d'entrée, et nous les entendîmes dire qu'elles allaient voir « le cerveau ». Nous les avons suivies le long d'un couloir jusqu'à une autre salle panoramique, assez petite en comparaison de celle qui surplombait la salle de contrôle et qui donnait sur l'ordinateur supervisant tout Genève. Le seul éclairage dans la salle où nous étions était une froide et faible lumière bleue qui provenait de la pièce en dessous.

La salle de l'ordinateur, aussi, était petite en comparaison. Elle faisait à peu près la taille d'un terrain de base-ball. Les éléments constitutifs de l'ordinateur étaient des boîtes grises et uniformes de tailles différentes, reliées entre elles par un labyrinthe de tunnels en verre de la hauteur d'un homme et qui comportaient des bouches d'aération à intervalles réguliers. De toute évidence, ce système permettait d'avoir accès à un élément à la fois, pour effectuer des réparations, sans avoir à modifier la température de la pièce, qui devait rester au zéro absolu pour assurer la supraconductivité.

Quoique manquant de l'activité nerveuse de la salle de contrôle et étant loin du tohu-bohu de l'étage en dessous, la salle de l'ordinateur était plus impressionnante dans son style statique : l'impression d'une gigantesque et mystérieuse puissance tenue sous contrainte ; un monument à la gloire de l'ordre, de l'intelligence.

L'autre couple nous a dit qu'il n'y avait plus rien d'intéressant à l'étage. Rien que des salles de réunions, des bureaux, et des fonctionnaires surchargés de travail. Nous sommes remontés par l'ascenseur jusqu'au second étage, la principale aire commerciale.

Ici, le livre-carte était très utile. Il y avait des centaines de boutiques et de marchés en plein air regroupés sur un plan

rectangulaire, avec un entrelacs de trottoirs roulants qui définissait des blocs pour chaque ensemble de boutiques similaires. Nous nous sommes rendus à la promenade centrale, qui se révéla être la reconstitution fantaisiste d'un village médiéval. Il y avait une église baroque dont la flèche, par une illusion holographique, se prolongeait sur le troisième et quatrième étage. De belles mosaïques murales représentant des scènes religieuses primitives, des rues pavées selon des schémas complexes, une fontaine dont l'eau jaillissait par la bouche de monstres... Nous avons acheté une grappe de raisin sur le marché (mais l'illusion s'est écroulée lorsqu'il m'a remis un ticket calorique et qu'il a tamponné mon carnet de rationnement), puis nous avons eu plaisir à marcher sur les étroits trottoirs de brique. J'étais content que la Terre ait encore du temps, de l'énergie et des ressources pour ces sortes de choses.

Il y avait une étourdissante variété de services et d'objets à vendre, et nous avions beaucoup d'argent, mais nous avons perdu l'habitude d'acheter, je suppose, et nous ne savions pas combien de temps notre fortune pourrait durer.

Cependant, en dépit de ce que le général Bostford nous avait dit, nous avions de la fortune. Le père de Rogers était une grosse légume de la magistrature financière, et elle nous a fait savoir que nous n'aurions à payer d'impôts qu'au taux de notre solde annuelle moyenne. Je me suis donc retrouvé avec 280 000 dollars.

Nous avons sauté le troisième étage, celui des médias car nous l'avions, la veille, parcouru en tous sens lorsque nous étions venus nous faire interviewer. J'ai été tenté d'aller dire deux mots au type qui avait falsifié mes propos, mais Marygay m'a convaincu de la futilité d'un tel acte.

La montagne artificielle de Genève est construite en ziggourat – comme un gâteau de mariage : les trois premiers étages ainsi que le rez-de-chaussée font environ un kilomètre de diamètre sur une centaine de mètres de hauteur ; du quatrième au trente-deuxième étage, la même hauteur sur un diamètre de moitié. Le sommet de l'édifice, du trente-troisième au soixante-douzième étage, formait un cylindre de trois cents mètres de diamètre sur cent vingt de haut.

Le quatrième étage ainsi que le trente-troisième étaient un parc : des arbres, des ruisseaux, de petites bêtes. Les murs étaient transparents, ouverts quand il faisait beau, et le « replat » (le toit du troisième étage) était couvert d'une forêt dense. Nous nous sommes reposés un moment auprès d'un étang à regarder des gens nager et à donner des grains de raisin à manger aux vairons.

Quelque chose me gênait au plus haut point depuis notre arrivée à Genève, et soudain, entouré par tout ce monde agréable, j'ai su ce que c'était.

— Marygay, ai-je dit, personne, ici, n'est malheureux.

Elle a souri.

— Qui serait morose dans un pareil endroit ? Toutes ces fleurs et...

— Non, non... Je veux dire : dans tout Genève. As-tu vu quelqu'un qui ne semble pas satisfait de la façon dont vont les choses ? Qui...

— Ton frère...

— Oui, mais c'est aussi un étranger. Je parle des marchands, des ouvriers, des gens qui nous entourent.

Elle est devenue pensive.

— Je n'avais pas vraiment regardé. Non, peut-être.

— Ça ne te paraît pas étrange ?

— C'est inhabituel... mais... (Elle a jeté la grappe tout entière dans l'eau, et les vairons se sont éparpillés.) Tu te rappelles ce qu'a dit cet adjudant homosexuel ? Ils décèlent et traitent dès le plus jeune âge les traits antisociaux. Comment voudrais-tu que des gens rationnels ne soient pas heureux ici ?

Je renâclai.

— La moitié de ces gens n'ont pas de travail, et les autres sont attelés à des tâches artificielles, trop souvent superflues ou qui seraient mieux exécutées par des machines.

— Mais tous ont assez à manger et semblent avoir ce qu'il faut pour s'occuper l'esprit. Ce n'était pas comme ça il y a vingt-six ans.

— Peut-être. (Je n'avais pas envie de discuter.) Je pense que tu as raison.

Ça me gênait quand même.

Nous avons passé la fin de la journée et toute celle du lendemain au centre des Nations unies (en fait, la capitale du monde), qui occupait la totalité du cylindre terminal de Genève. Ça aurait pris des semaines pour tout voir. Et, merde ! ça en prenait déjà plus d'une rien que pour visiter le musée de l'Hominien. Chaque pays avait son propre pavillon, comportant une boutique qui vendait de l'artisanat local, et parfois un restaurant au menu exotique. J'avais craint que les identités nationales ne fussent submergées, que dans ce nouveau monde l'ordre n'ait prévalu sur la variété. J'étais heureux de m'être trompé.

Pendant que nous visitions les Nations unies, Marygay et moi avons projeté de faire un voyage et en avons composé l'itinéraire. Nous avons donc décidé de rentrer aux États-Unis, de trouver un endroit où y vivre et de passer à nouveau quelques mois à voyager.

Quand j'ai questionné maman pour avoir son avis sur l'acquisition d'un appartement, elle a semblé très gênée, comme l'adjudant Siri l'avait été. Mais elle m'a répondu qu'elle verrait ce qui était libre à Washington puisqu'elle y retournait le lendemain (mon père travaillait là-bas et maman n'avait eu aucune raison de déménager après sa mort).

J'ai demandé des précisions à Mike au sujet de cette réticence à parler de logement, et il m'a répondu que c'était un vestige des années chaotiques entre les émeutes de la faim et la Reconstruction. Il n'y avait pas eu assez de toits pour tout le monde ; les gens avaient été obligés de vivre à deux familles dans une seule pièce, même dans les pays qui avaient été prospères. C'avait été une situation instable et, à la fin, les Nations unies avaient pris les choses en main, d'abord par une campagne de propagande, puis, finalement, par un conditionnement de masse qui s'articulait sur l'idée qu'il était vertueux de vivre dans un espace aussi réduit que possible et que c'était un péché de seulement vouloir vivre seul ou dans un appartement spacieux. De plus, le sujet était tabou.

La plupart des gens gardaient encore des traces de ce conditionnement, même après avoir été désintoxiqués plus de dix années auparavant. Dans plusieurs couches de la société, il était impoli ou même unimaginable, et pour le moins osé, d'évoquer ce

sujet.

Maman est rentrée à Washington et Mike sur la Lune. Marygay et moi sommes restés encore quelques jours à Genève.

Nous avons quitté l'avion à Dulles et pris un monorail pour Rifton, la ville-satellite où habitait maman.

Petite, elle était sécurisante après la monstrueuse Genève, même si elle s'étendait sur un périmètre plus large. Elle se présentait sous l'aspect agréable et varié de bâtiments de toutes sortes arrangés pêle-mêle autour d'un lac et entourés d'arbres. Seuls quelques édifices avaient trois ou quatre étages. Un trottoir roulant reliait tous les bâtiments au plus vaste d'entre eux : un dôme Fuller qui abritait des magasins, des écoles et des bureaux. Là, nous avons trouvé un annuaire qui nous a expliqué comment nous rendre chez maman, un duplex au bord du lac.

On aurait pu prendre le trottoir roulant couvert, mais on a préféré le longer dans ce bon air frais qui sentait les feuilles mortes. Les gens glissaient de l'autre côté du plastique et faisaient en sorte de nous ignorer.

Maman n'a pas répondu à mon coup de sonnette, mais la porte n'était pas fermée. C'était un appartement confortable, extrêmement spacieux selon les critères en vigueur à bord des astronefs, rempli de meubles du ^{xx}e siècle. Maman dormait dans la chambre ; alors, nous nous sommes installés, Marygay et moi, dans le salon pour lire un moment.

Brusquement, une quinte de toux venant de la chambre à coucher nous a fait sursauter. J'ai couru et j'ai frappé à la porte.

— William, je ne savais... (Elle a toussé de nouveau.) Entre, je ne savais pas que tu étais...

Elle était assise dans son lit, la lumière allumée, entourée de médicaments variés. Elle avait très mauvaise mine, pâle comme la mort et les traits tirés.

Elle a allumé un joint qui a paru calmer sa toux.

— Quand est-ce que vous êtes arrivés ? Je ne savais pas...

— Il y a quelques minutes à peine... Depuis combien de temps est-ce que tu as... que tu es...

— Oh ! ce n'est rien qu'un coup de froid que j'ai attrapé à Genève ! Ça ira mieux dans quelques jours !

Elle a recommencé à tousser et a bu une gorgée d'un breuvage rouge et épais. Tous ses médicaments semblaient être des mixtures commerciales.

— Est-ce que tu as vu un médecin ?

— Un médecin ? Mon Dieu ! non, Willy ! Ils n'ont pas... Ce n'est pas grave... Ne fais pas...

— Pas grave ? (À quatre-vingt-quatre ans.) Pour l'amour du ciel,

maman !

J'ai été dans la cuisine téléphoner, et j'ai eu quelques difficultés pour avoir un hôpital.

L'image d'une fille de vingt ans, assez ordinaire, s'est formée dans le cube.

— Infirmière Donaldson, service général.

Elle avait le sourire cravate exigé par la profession. Mais, de toute façon, tout le monde souriait.

— Ma mère a besoin d'être examinée par un docteur. Elle a...

— Son nom et son numéro, s'il vous plaît ?

— Bette Mandella. (J'épelai son nom.) De quel numéro s'agit-il ?

— Du numéro d'assistance sanitaire, bien sûr !

Elle souriait.

J'ai appelé maman et je lui ai demandé quel était son numéro. Elle a fait semblant de ne plus s'en souvenir.

— Elle dit qu'elle ne se le rappelle pas.

— Ça ne fait rien, monsieur. Je suis sûre que je peux retrouver son dossier. (Elle a tourné son sourire vers un clavier à côté d'elle et a tapé le code.) Bette Mandella ? (Son sourire est devenu interrogateur.) Et vous, vous êtes son fils ? Elle doit avoir dans les quatre-vingts ans ?

— Je vous en prie ! C'est une longue histoire ! Et elle a réellement besoin de voir un médecin.

— C'est une plaisanterie ?

— Que voulez-vous dire ? (Dans la chambre, la toux reprenait de plus belle.) Vraiment... C'est peut-être très grave, il faut que vous...

— Mais, monsieur, Mme Mandella a reçu sa classification priorité zéro en 2010.

— Nom de Dieu ! qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Mon... sieur...

Son sourire se crispait.

— Écoutez. Supposez que je vienne d'une autre planète. Qu'est-ce qu'une classification priorité zéro ?

— Une autre... ? Ah ! mais je vous reconnais ! (Elle a regardé sur sa gauche.) Sonya ! viens voir une seconde ! Tu ne devineras jamais qui... ! (Un autre visage est venu remplir le cube, une blonde fadasse dont le sourire était le jumeau du sourire de l'autre infirmière.) Tu te souviens ? Ce matin, aux informations ?

— Ah ! oui... a dit la nouvelle, c'est l'un de ces soldats !... Oh ! c'est vraiment max ! Vraiment max !

La tête s'est retirée.

— Oh ! monsieur Mandella ! (Sa voix débordait d'émotion.) Pas étonnant que vous soyez troublé ! En réalité, c'est très simple !

— Alors ?

— Cela fait partie du Système universel de Sécurité médicale.

Tout le monde reçoit, pour son soixante-dixième anniversaire, une classification. Elle est automatiquement fournie par Genève.

— Et cette classification s'effectuée comment ? Qu'est-ce qu'elle signifie ?

Mais l'affreuse vérité crevait les yeux.

— Comment vous dire... elle précise le degré d'importance de la personne et les traitements qui lui sont permis. Pour la classe trois, ce sont les mêmes que pour tout le monde ; la classe deux a droit aux mêmes soins, moins certaines médicaments destinées à prolonger la durée de la vie...

— Et la classe zéro n'a droit à aucun soin ?

— C'est cela même, monsieur Mandella.

Et, dans son sourire, il n'y avait pas la moindre lueur de pitié ou de compréhension.

— Merci.

J'ai débranché. Marygay était derrière moi et pleurait sans bruit, la bouche grande ouverte.

J'ai trouvé des bouteilles d'oxygène pour alpinistes dans un magasin d'articles de sport et j'ai même dégotté des antibiotiques au marché noir par l'intermédiaire d'un type que j'avais rencontré dans un bar du centre-ville à Washington. Mais le cas de maman ne relevait plus des capacités d'un amateur. Elle a vécu quatre jours. Les gens du crématorium avaient le même sourire fixe.

J'ai tenté d'avoir Mike au bout du fil, mais la compagnie des téléphones ne voulait pas me laisser placer un appel tant que je n'aurais pas signé un contrat et déposé 25 000 dollars de caution. J'ai dû demander un transfert de crédits à partir de Genève. La paperasse m'a pris une demi-journée.

J'ai enfin réussi à l'avoir. Sans autre préambule, j'ai dit à Mike :

— Maman est morte.

En une fraction de seconde, les ondes radio montaient jusqu'à la Lune, en une autre fraction elles en revenaient. Il a sursauté et ensuite a hoché la tête avec lenteur.

— Ça ne me surprend pas. Depuis dix ans, chaque fois que je revenais sur la Terre, je me demandais si j'allais encore la trouver. Ni l'un ni l'autre n'avions assez d'argent pour rester en contact.

Il nous avait dit, à Genève, qu'une lettre de la Lune à la Terre coûtait 100 dollars de timbres plus 5 000 dollars de taxe. Cela décourageait les relations avec ce que les Nations unies considéraient, bien qu'elles le tolérassent, comme un repaire d'anarchistes.

Nous nous sommes, mais brièvement, fait part de notre tristesse et de nos regrets, puis Mike a dit :

— Willy, la Terre n'est pas un endroit pour toi et Marygay ; maintenant, tu sais cela. Viens sur la Lune. On peut encore y être un

individu. Là, au moins, on ne jette pas les gens par le sas pour leur soixante-dixième anniversaire.

— Mais il faudra nous réengager dans l'AENU.

— C'est sûr, mais vous ne serez pas obligés de vous battre. Ils vous ont dit qu'ils avaient besoin de vous pour entraîner les recrues. Tu pourras étudier pendant ton temps libre, mettre tes connaissances en physique à jour – peut-être même, éventuellement, être versé dans la recherche.

On a parlé encore un peu comme ça, au total trois minutes. Ils m'ont rendu 1 000 dollars sur la caution.

Marygay et moi en avons parlé toute la nuit. Peut-être notre décision eût-elle été différente si on n'avait pas été là entourés par tout ce qu'avait connu maman, mais, quand l'aube est venue, la beauté orgueilleuse, ambitieuse et bien tenue de Rifton était devenue insupportable et de mauvais augure.

On a bouclé nos valises et on a fait transférer notre argent à la Banque générale de Tycho. Puis on a pris un monorail pour Le Cap.

— Ça vous intéresse peut-être de savoir que vous n'êtes pas les seuls de nos vétérans à revenir.

L'officier du recrutement était un lieutenant musclé de sexe indéterminé. Mentalement, j'ai joué à pile ou face, et c'est tombé du côté pile.

— Aux dernières nouvelles, il y en a neuf autres, a-t-elle ajouté de sa voix de ténor. Et tous ont choisi la Lune... Peut-être y retrouverez-vous quelques-uns de vos amis. (Elle a fait glisser sur le bureau deux simples formulaires.) Signez là et vous serez de nouveau parmi nous. Comme sous-lieutenants.

Le formulaire était une simple demande de remise en service actif ; nous n'étions jamais réellement sortis de l'AENU, puisqu'ils avaient augmenté notre temps légal, ils s'étaient contentés de nous mettre en position de réserve avec le statut « inactif ». J'ai examiné le papier à la loupe.

— Il n'y a rien ici des garanties qui nous ont été offertes à Stargate !

— Quelle garanties ?

Elle avait cet aimable sourire mécanique, spécifiquement terrien.

— On nous avait garanti le choix et le lieu de notre affectation. Je ne vois rien à ce sujet dans votre contrat.

— Ça ne servirait à rien. L'armée va...

— Je pense, au contraire, que ça va servir à quelque chose, mon lieutenant.

Je lui ai redonné mon formulaire. Marygay a fait de même.

— Je vais voir.

Elle a quitté son bureau et a disparu dans la pièce à côté. Elle est restée un moment au téléphone, puis il y a eu un bruit de presse à imprimer.

Elle a rapporté les mêmes feuilles, avec, sous notre nom, un additif imprimé : AFFECTATION LIBRE (entraînement des corps d'élite) et lieu d'affectation (lune) garanti.

On a passé une visite médicale physiologique complète et ils ont pris nos mesures pour de nouvelles tenues de combat. Le lendemain matin, on a pris la première navette pour l'orbite, et on a dégusté

quelques heures de gravité zéro pendant qu'ils transféraient la cargaison sur une autre navette à torchères tachyon qui ressemblait à une araignée. Puis on a filé vers la Lune et on a atterri à la base Grimaldi.

Sur la porte du Centre d'accueil pour les officiers de passage, un farceur avait griffonné : « Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance. » On s'est choisi un box pour deux personnes et on était en train de se changer lorsque deux coups brefs ont été frappés à la porte :

— Courrier, mon lieutenant.

J'ai ouvert. Derrière la porte, un adjudant saluait. Je n'ai fait que le regarder une seconde, puis je me suis rappelé que j'étais un officier, et je lui ai rendu son salut. Il m'a tendu deux flashes identiques. J'en ai donné un à Marygay. Nos deux cœurs ont dû cesser de battre en même temps.

**- DIRECTIVES - DIRECTIVES - DIRECTIVES - DIRECTIVES -
LES PERSONNELS DONT LES NOMS SUIVENT :**

SsLt Mandella William (11575278) COMMCO D Co GRITRABN ET

**SsLt Potter Marygay (17386907) COMMCO B Co GRITRABN
SONT PAR LA PRÉSENTE RÉAFFECTÉS À :**

SsLt Mandella : COMMSEC 2^e SEC FITHETA STARGATE

SsLt Potter : COMMSEC 3^e SEC FITHETA STARGATE

DESCRIPTION D'ACTIVITÉS :

commandement d'une section d'infanterie pour la campagne Teth-2



LES PERSONNELS NOMMÉS CI-DESSUS DOIVENT IMMÉDIATEMENT SE RENDRE AU BATAILLON DE TRAIN GRIMALDI POUR ÊTRE PORTÉS PRÉSENTS À LEUR NOUVELLE AFFECTATION. TIRÉ À STARGATE TACBD 1298-8683-1450/4 décembre 2024 SG PAR AUTOR COMFI Commandant en chef

- DIRECTIVES - DIRECTIVES - DIRECTIVES - DIREC-

— Ils n'ont pas perdu de temps, hein ? a dit Marygay avec amertume.

— Ce sont certainement des directives automatiques. Le commandement de la force d'intervention est à des semaines-lumière d'ici. Ils ne peuvent même pas savoir qu'on a rempli !

— Et notre... a-t-elle laissé tomber d'une voix mourante.

— La garantie ? Eh bien, ils nous ont effectivement donné

l'affectation de notre choix. Mais personne ne nous avait garanti que cette affectation durerait plus d'une heure.

— C'est tellement dégueulasse !...

— Je haussai les épaules.

— C'est ça, l'armée !

Mais j'étais en proie à deux sensations troublantes : que nous avions toujours su ce qui allait arriver ; qu'en fait nous rentrions chez nous.

Lieutenant Mandella
2024-2389

— Rapide et dégueulasse !

J'avais les yeux fixés sur mon chef de section, Santesteban, mais, en fait, je me parlais à moi-même. Et personne d'autre n'était en train d'écouter.

— Ouais, a-t-il dit. Faut l'faire dans les premières minutes, ou sans ça on est coincé.

C'était un esprit pratique, laconique. Un drogué.

Les soldats Collins et Halliday se sont approchés ensemble, se tenant la main sans complexe.

— Lieutenant Mandella ? (Sa voix s'était un peu brisée.) Est-ce qu'on peut avoir une minute ?

— Rien qu'une minute, ai-je dit abruptement. On doit y aller dans cinq, je suis désolé !

C'était dur de les voir ensemble toutes les deux, maintenant. Ni l'une ni l'autre n'avaient la moindre expérience du combat. Mais elles savaient, comme tout le monde, combien leurs chances de jamais pouvoir de nouveau être ensemble étaient minces. Elles se sont planquées dans un coin, ont marmotté quelques mots et ont échangé des caresses mécaniques, sans passion, presque sans tendresse. Les yeux de Collins brillaient, mais elle ne pleurait pas. Halliday paraissait seulement morose et apathique. Normalement, elle était de loin la plus jolie des deux, mais l'étincelle l'avait quittée et n'avait laissé qu'une coquille vide, bien qu'esthétique.

Je m'étais accoutumé à l'homosexualité féminine au cours des quelques mois qui avaient suivi notre départ de la Terre. J'avais même cessé d'y voir la perte d'éventuelles partenaires ; cependant, voir un couple d'hommes me mettait encore mal à l'aise.

Je me suis déshabillé et suis entré à reculons dans la tenue coquille d'huître. Les nouvelles étaient fichtrement plus compliquées avec tous les nouveaux engins biométriques et pare-trauma. Mais ça valait la peine de se les brancher : si tu étais un petit peu trop secoué, tu avais une chance de revenir chez toi vivre sur une pension confortable avec des prothèses héroïques. Ils avaient aussi parlé de possibilités de régénération, au moins pour les bras et les jambes. Ils feraient bien de se dépêcher avant que Ciel ne soit rempli de gens en

pièces détachées. Ciel était la nouvelle planète-hôpital-centre de détente.

J'ai terminé la mise en place, et ma tenue s'est refermée d'elle-même. J'ai serré les dents pour résister à cette douleur qui ne venait jamais, quand les senseurs internes et les tubes à fluide venaient se ficher à l'intérieur du corps. Cette absence de douleur était due au procédé du dépassement neural conditionné ; tu ne ressentais alors qu'un léger déphasage au lieu de la torture de mille coupures simultanées.

À présent, Collins et Halliday se mettaient dans leur tenue, et les douze autres étaient presque prêts. Alors, je suis allé jusqu'à l'aire de manœuvres de la troisième section pour dire encore une fois au revoir à Marygay.

Elle était déjà en tenue et venait à ma rencontre. On s'est parlé casque contre casque, sans nous servir de la radio. C'était plus intime.

— Ça va bien, ma chérie ?

— Ça va, a-t-elle dit. J'ai pris mon cachet.

— Ouais, quel pied ! (J'avais aussi pris le mien. C'était censé vous donner le moral sans modifier ou bloquer vos capacités de décision. Je savais que la plupart d'entre nous allaient probablement mourir, mais je ne prenais pas ça trop mal.) Tu couches avec moi, ce soir ?

— Si on est là tous les deux, a-t-elle répondu d'une voix neutre. Il faudra aussi prendre un cachet pour ça. (Elle a essayé de rire.) Je veux dire : pour dormir. Et les nouveaux, comment prennent-ils ça ? Tu en as dix ?

— Oui, dix. Pour eux, ça va. Ils sont drogués, à un quart de dose.

— C'est aussi ce que j'ai fait. Essayer de les décontracter.

En fait, Santesteban était le seul autre vétéran de ma section ; les quatre caporaux étaient depuis un bout de temps dans l'AENU, mais ils n'étaient encore jamais allés au combat.

Le récepteur implanté dans mon maxillaire supérieur a craqueté et le commandant Cortez a dit :

— Deux minutes ! Formez les rangs !

J'ai dit au revoir à Marygay et je suis allé retrouver mon troupeau. Tout le monde semblait s'être mis en tenue sans problème ; alors, je les ai fait se mettre en rangs et nous avons attendu pendant ce qui a paru un long moment.

— Bon ! Vous les embarquez !

Sur la dernière syllabe, les portes du quartier en face de moi se sont ouvertes – l'aire de manœuvres avait été précédemment vidée de son atmosphère – et j'ai conduit mes hommes et mes femmes jusqu'à la vedette d'assaut.

Ces nouveaux vaisseaux étaient parfaitement hideux. Rien qu'une armature apparente et des cales pour vous maintenir en place, des

lasers pivotants à l'avant et à l'arrière et de petites souches énergétiques tachyon en dessous des lasers. L'ensemble était entièrement automatique. La machine nous déposerait aussi rapidement que possible, puis elle filerait pour tromper l'ennemi. C'étaient des robots à jeter après utilisation. Le véhicule qui viendrait nous reprendre, si nous survivions, était garé à côté ; il était beaucoup plus agréable à regarder.

On s'est calés dans la vedette d'assaut, et elle s'est arrachée du *Sangre y Victoria* en un double jaillissement de ses réacteurs. La voix de l'ordinateur de la machine a effectué un court compte à rebours, puis on a accéléré à 4 G en descente directe.

La planète, à laquelle nous n'avions pas pris la peine de donner un nom, était un bloc de roche noire dépourvu de toute étoile normale assez proche pour lui donner de la chaleur. De prime abord, elle n'était visible que par l'absence d'étoiles là où sa masse faisait écran ; mais, au fur et à mesure que nous nous rapprochions, nous pouvions distinguer de subtiles variations dans la noirceur de sa surface. Nous descendions vers l'hémisphère opposé à l'avant-poste des Taurans.

Une reconnaissance préalable nous avait appris que leur camp se trouvait au centre d'une plaine de lave d'environ cent kilomètres de diamètre. C'était un camp relativement primitif comparé aux autres bases tauranes que l'AENU avait précédemment rencontrées, mais il n'était cependant pas question de les prendre par surprise. Nous allions basculer par-dessus l'horizon à une quinzaine de bornes de l'endroit, et nous serions quatre vaisseaux à converger simultanément en provenance de directions différentes, et à décélérer comme des fous dans l'espoir de tomber droit sur eux l'arme au poing. Il n'y aurait absolument rien pour nous mettre à couvert.

Je n'étais pas inquiet, bien sûr. Cependant, j'aurais dû m'abstenir de prendre un cachet.

On s'est redressés à environ mille mètres du sol et on a poursuivi à une vitesse beaucoup plus grande que celle de la planète en effectuant de continuelles corrections pour éviter d'échapper à son attraction. Au-dessous de nous, la surface qui défilait ressemblait à un barbouillage gris foncé ; le peu de lumière que nous répandions, un rougeoiement pseudo-Cerenkov produit par l'échappement tachyon de notre vaisseau, donnait à ce monde une couleur spécifique.

L'engin lourdaud s'est rapproché du sol et a tressauté pendant une dizaine de minutes ; puis, soudain, le réacteur avant a rougeoyé et on a été projetés contre la paroi interne de notre tenue tandis que nos yeux cherchaient à sortir de leurs orbites sous l'effet de la décélération brutale.

— Paré pour éjecter ! a dit la voix mécanique et féminine de l'ordinateur de la machine. Cinq... quatre...

Les lasers du vaisseau ont ouvert le feu ; des éclairs d'un millième de seconde ont paru givrer le sol en dessous de nous en un rythme stroboscopique saccadé. C'était une surface tourmentée, fissurée de crevasses, parsemée de cratères et de rochers noirs, à quelques mètres sous nos pieds. Nous descendions très vite.

— Trois...

Ça n'a jamais été plus loin. Il y a eu un éclair trop brillant et j'ai vu l'horizon disparaître au moment où la queue du vaisseau a basculé vers le sol, puis l'a raclé, et nous avons tourneboulé, éparpillant sur notre passage débris humains et métalliques. Ensuite, le vaisseau a glissé en tourbillonnant jusqu'au choc final. J'ai essayé de me dégager, mais ma jambe était prise sous une poutrelle du vaisseau. Une douleur atroce et un craquement sec lorsqu'elle l'a écrasée ; le sifflement aigu de l'air s'échappant de ma tenue déchirée ; alors, le pare-trauma est entré en action : la douleur à son paroxysme, puis cessant totalement, cependant que je roulais libre à côté du court tronçon dont le sang noir instantanément gelé brillait sur le noir mat du rocher. J'ai été envahi par un goût de cuivre et un brouillard rouge a tout recouvert, qui s'est assombri, a pris la couleur de l'argile, puis de la terre noire, et je me suis évanoui avec le cachet, qui pensait : « Ça ne se passe pas si mal... »

La tenue est conçue pour sauver le maximum d'organes de votre corps. Si tu perds une partie de ton bras ou de ta jambe, un des seize diaphragmes, aux arêtes coupantes comme des rasoirs, se referme sur le membre atteint avec la force d'une presse hydraulique, le sectionne nettement, tout en refermant la tenue avant que la décompression n'entraîne la mort par explosion. Ensuite, le pare-trauma cautérise le moignon, remplace le sang perdu et te bourre de sirop de bonheur et d'anti-choc. Ainsi, tu peux soit mourir heureux, soit, si tes camarades gagnent la bataille, être finalement ramené à l'infirmerie du vaisseau.

Pendant que j'étais dans cet univers de coton, nous avons gagné la partie. Je me suis réveillé à l'infirmerie. Elle était bondée. J'étais au beau milieu d'une longue rangée de lits de camp occupés par des estropiés qui avaient été aux trois quarts (parfois moins) sauvés par le système pare-trauma de leur tenue. Les deux médecins du vaisseau, qui se tenaient en pleine lumière auprès des tables d'opération, nous ignoraient, absorbés qu'ils étaient par leurs rituels sanglants. Je suis resté un bon moment à les regarder. Vu à la dérobée dans la lumière trop brillante, le sang sur leur tunique verte ressemblait à de la graisse, les corps emmaillotés à d'étranges machines molles qu'ils retapaient. Mais les machines pouvaient crier dans leur sommeil, et les mécaniciens marmottaient des paroles de réconfort tout en maniant leurs outils graisseux. J'ai regardé, me suis endormi et me suis réveillé en plusieurs lieux différents.

J'ai fini par me réveiller dans un quartier plus ordinaire. J'étais entravé et nourri au goutte-à-goutte, avec des électrodes biosensorimétriques un peu partout, mais il n'y avait pas d'infirmiers autour de moi. La seule autre personne dans la pièce était Marygay, qui dormait sur la couchette voisine de la mienne. Elle avait le bras droit amputé au-dessus du coude.

Je ne l'ai pas réveillée ; je suis seulement resté un long moment à la regarder et à tenter de faire le tri de mes sentiments, à tenter de filtrer l'effet des drogues. À regarder son moignon, je n'arrivais à ressentir ni compassion ni répulsion. J'essayais de me forcer, mais je n'aboutissais à rien de convaincant. C'était comme si je l'avais toujours connue ainsi. Étaient-ce les drogues, le conditionnement, l'amour ? On verrait bien.

Tout à coup, elle a ouvert les yeux, et j'ai compris qu'il y avait déjà un moment qu'elle était réveillée. Elle m'avait laissé du temps pour penser.

— Co... comment tu te sens ?

Question futée.

Elle a posé un doigt sur ses lèvres tendues, attitude pensive qui lui était coutumière.

— Hébétée, engourdie. Heureuse de ne plus être soldat. (Elle a souri.) Ils ne te l'ont pas dit ? Nous allons à Ciel.

— Non. Mais c'était soit là, soit sur Terre.

— Ciel, c'est mieux. (N'importe quoi serait mieux.) Je voudrais déjà y être.

— Dans combien de temps ? ai-je demandé. Dans combien de temps on y sera ?

Elle s'est mise sur le dos et a regardé le plafond.

— Je ne sais pas. Tu n'as parlé à personne ?

— Je viens de me réveiller.

— Il y a eu de nouvelles directives dont ils n'ont pas pris la peine de nous informer. Le *Sangre y Victoria* a reçu quatre ordres de mission. Nous devons continuer le combat jusqu'à ce que les quatre soient accomplies. Ou bien jusqu'à ce que nous ayons eu trop de victimes pour qu'il soit envisageable de continuer.

— À combien en sommes-nous ?

— Je me le demande. Nous avons déjà perdu un bon tiers de nos effectifs. Mais nous sommes en route pour Aleph-7. Razzia sur les petites culottes.

C'était un nouveau terme d'argot pour désigner ce type d'opération dont l'objectif essentiel était de s'emparer de matériel tauran et, si possible, de prisonniers. J'ai essayé de trouver d'où provenait cette expression, mais je ne suis arrivé qu'à une explication parfaitement stupide.

On a frappé à la porte et le docteur Foster a déboulé. Il a battu des paupières.

— Vous faites encore lit à part ? Marygay, je te croyais plus en forme !

Foster était très bien. C'était une grande folle, mais il avait une tolérance bienveillante pour l'hétérosexualité.

Il a examiné le moignon de Marygay, puis le mien. Il nous a clos le bec en nous fourrant des thermomètres dans la bouche. Ses paroles furent sérieuses et sans détour.

— Je ne vais pas vous dorer la pilule. Vous êtes tous deux complètement imbibés de sirop de bonheur et la perte que vous avez subie ne vous gênera pas tant qu'on ne vous aura pas retiré ce truc. Pour me faciliter la tâche, je préfère que vous restiez drogués jusqu'à ce que vous arriviez à Ciel. J'ai à m'occuper de vingt et un amputés. Nous ne pouvons prendre en charge vingt et un cas psychiatriques.

« Profitez de votre tranquillité d'âme tant que c'est encore possible. Surtout vous deux, puisque vous allez certainement rester ensemble. Les prothèses dont on vous dotera à Ciel fonctionneront impeccablement, mais chaque fois que toi tu verras sa jambe ou que toi tu verras son bras, vous penserez à la chance que l'autre a eue. Vous serez constamment en train de remuer vos souvenirs mutuels de douleur et de perte... Peut-être qu'au bout d'une semaine vous sauterez-vous à la gorge. Peut-être vous installerez-vous dans un amour morose pour le restant de vos jours.

« Ou peut-être serez-vous capables de dépasser ça. De vous renforcer l'un l'autre. Si ça ne marche pas, ne vous leurrez pas.

Il a relevé le résultat sur chaque thermomètre et l'a noté dans son carnet.

— Un médecin connaît la vie, même s'il est un peu bizarre selon nos critères désuets. Tâchez de vous en souvenir. (Il m'a retiré le thermomètre de la bouche et m'a donné une petite tape sur l'épaule. Impartialement, il a fait pareil à Marygay. Sur le pas de la porte, il a dit :) Nous entrons en collapsar dans environ six heures. Une infirmière vous emmènera jusqu'aux cuves.

Nous nous y sommes rendus ; on y était nettement plus à l'aise et en sécurité que dans les anciennes coquilles d'accélération individuelles. Entre-temps, le vaisseau s'est précipité dans le champ collapsar Teth-2 après avoir amorcé la folle manœuvre à 50 G qui lui permettrait d'échapper aux croiseurs taurans lorsqu'une microseconde plus tard il rejaillirait par Aleph-7.

Comme c'était prévisible, la campagne Aleph-7 fut un échec complet, et nous nous sommes retirés clopin-clopant avec, sur deux campagnes, un total de cinquante-quatre morts et trente-neuf estropiés bons pour Ciel. Il ne restait que douze soldats capables de se battre, et,

visiblement, ils ne piaffaient pas d'impatience.

Il a fallu trois sauts pour arriver à Ciel. Un vaisseau n'y allait jamais directement au retour d'une bataille, même si le détour devait éventuellement épargner d'autres vies. C'était le seul endroit, à part la Terre, qu'on ne devait laisser découvrir aux Taurans sous aucun prétexte.

Ciel ressemblait à la Terre, c'était un monde splendide mais non corrompu : ce que la Terre aurait pu être si les hommes l'avaient traitée avec compassion et non avec convoitise. Des forêts vierges, des plages blondes et des déserts naturels. La douzaine de villes qui s'y trouvaient ou bien se fondaient admirablement dans l'environnement (une était même totalement souterraine) ou bien étaient d'audacieux monuments à la gloire du génie humain ; Oceanus, bâtie dans un récif corallien avec six brasses de mer par-dessus son toit transparent ; Boreas, sur son pic déchiqueté, dominant la désolation du Pôle ; et la fabuleuse Aeria, gigantesque ville de vacances qui dérivait de continent en continent au gré des vents alisés.

Nous avons atterri, comme tout le monde, à Seuil, la ville de la jungle. Aux trois quarts hôpital, c'était de loin la plus grande ville de la planète, bien qu'on ne s'en aperçût pas lorsqu'on la voyait d'en haut en descendant d'orbite.

Le seul signe de civilisation était un court terrain d'atterrissage qui apparaissait brusquement, petite tache blanche réduite à l'insignifiance par la forêt majestueuse qui la cernait à l'est et l'immense océan qui emplissait l'autre horizon.

Une fois sous le couvert des arbres, on découvrait la ville. Des constructions basses, faites de matériaux locaux, reposaient entre des arbres dont le tronc atteignait dix mètres de diamètre. De discrets sentiers dallés les reliaient l'une à l'autre et une promenade plus large serpentait jusqu'à la plage. Les rayons du soleil, filtrés par le feuillage, mouchetaient le sol, et l'air était un mélange de douceur forestière et de brise marine vivifiante.

Plus tard, j'ai appris que la ville s'étendait sur deux cents kilomètres carrés et qu'il y avait un métro qui permettait de se rendre en tout endroit trop éloigné pour y aller à pied. On veillait soigneusement à ce que l'équilibre écologique de Seuil soit rigoureusement le même que celui de la jungle extérieure, exception faite des éléments dangereux et inconfortables, qui étaient éliminés. Un champ de répulsion puissant écartait les grands prédateurs et tous les insectes qui n'étaient pas nécessaires au maintien de la flore intérieure.

Nous avons marché, boité, roulé jusqu'au plus proche bâtiment, qui était le hall de réception de l'hôpital. Tout le reste se trouvait en dessous : trente étages souterrains. On nous a examinés et attribué une

chambre à chacun ; j'ai essayé d'en avoir une commune pour Marygay et moi, mais ça n'était pas prévu.

Selon le calendrier terrestre, nous étions en 2189. J'avais donc 215 ans. Mon Dieu ! regarde-moi c'veieux pépère, on n'a pas cent balles à lui... ? Non, merci, ce n'est pas la peine. Le médecin qui m'a examiné m'a dit que ma solde accumulée serait transférée de la Terre à Ciel. Avec les intérêts composés, il me manquait peu de chose pour être milliardaire. Il a fait la remarque que je trouverais sur Ciel un tas de façons de dépenser mon milliard.

Ils faisaient d'abord passer les blessés les plus graves, aussi quelques jours se sont-ils écoulés avant que je ne sois opéré. Après, lorsque je me suis réveillé dans ma chambre, j'ai découvert qu'ils avaient greffé une prothèse sur mon moignon, une structure articulée de métal brillant qui, à mes yeux de profane, ressemblait à s'y méprendre au squelette d'une jambe et d'un pied. Ça me donnait la chair de poule de voir ça reposant dans un sac transparent rempli de liquide et relié par des fils à une machine au pied de mon lit.

Un assistant est entré.

— Comment vous sentez-vous, mon lieutenant ?

J'ai presque failli lui dire de laisser tomber cette connerie de « mon lieutenant », j'étais sorti de l'armée et, cette fois, je comptais rester en dehors. Mais peut-être que, pour ce type, c'était bien de sentir que je le dépassais en grade.

— Je ne sais pas. Ça me fait un peu mal.

— Ça va vous faire un mal de chien. Attendez que les nerfs se mettent à repousser !

— Les nerfs ?

— Bien sûr ! (Il bricolait sur la machine et regardait des cadrans sur l'autre côté.) Qu'est-ce que vous voulez faire d'une jambe sans nerfs ?

— Des nerfs ? Comme de vrais nerfs ? Vous voulez dire que je n'aurai qu'à penser « bouge » et ça bougera ?

— Évidemment !

Il m'a jeté un regard perplexe avant de retourner à ses réglages. Quelle merveille !

— Les prothèses ont fait beaucoup de progrès.

— Les pro... quoi ?

— Ben... vous savez bien... les appareils...

— Ah ouais ! comme dans les livres ! Les jambes de bois, les crochets, les machins !

Comment avait-il pu se trouver un boulot ?

— Ouais, les prothèses, quoi ! Comme ce truc au bout de mon moignon.

— Écoutez, mon lieutenant. (Il a posé le bloc sur lequel il

griffonnait.) Vous êtes resté parti longtemps, ça se voit. Cette jambe, elle s'ra exactement comme l'autre, sauf qu'elle pourra pas s'casser.

— On peut aussi faire ça avec les bras ?

— Évidemment ! Avec n'importe quel membre ! (Il a repris ses écritures.) Des foies, des reins, des estomacs, toutes sortes de choses. Les cœurs et les poumons sont pas encore au point ; faut qu'on se serve de substituts mécaniques.

— Extraordinaire !

Marygay aussi allait de nouveau être entière.

Il a haussé les épaules.

— Peut-être bien. On fait ça depuis avant ma naissance. Quel âge avez-vous, mon lieutenant ?

Je le lui ai dit, et il a eu un sifflement de stupéfaction.

— Bordel ! Vous d'vez y être depuis l'début !

Son accent était très étrange. Tous les mots étaient corrects, mais c'était la prononciation qui n'allait pas.

— Ouais. J'ai fait l'attaque sur Epsilon. Aleph Zéro.

Au début, ils avaient nommé les collapsars avec les lettres de l'alphabet hébraïque, dans l'ordre de leur découverte, puis, quand ils ont commencé à trouver ces foutus machins à la pelle, ça n'a plus suffi, et il a fallu rajouter des numéros derrière. Aux dernières nouvelles, ils en étaient à Yod-42.

— Oh ! la la ! C'est de l'histoire ancienne ! Comment c'était dans l'temps ?

— Je ne sais pas. Il y avait moins de monde, c'était mieux. Je suis retourné sur Terre, il y a un an... Non, merde ! il y a un siècle. Ça dépend comment on voit les choses. Voyez-vous, c'était tellement moche que j'ai remplié. Rien que des robots, soit dit sans vous offenser.

Il a haussé les épaules.

— Moi, j'n'y ai jamais été. Les gens qui en viennent, ça semble leur manquer. Peut-être que ça s'est amélioré.

— Quoi ? Vous êtes né sur une autre planète ? Sur Ciel ?

C'est pour ça que je n'arrivais pas à situer son accent.

— Né, grandi et détaché. (Il a remis son stylo dans sa poche et a replié le bloc jusqu'à le réduire aux dimensions d'un portefeuille.) Oui, mon lieutenant. Je suis un ange de la troisième génération. La meilleure foutue planète dans tout l'AENU.

Et, au lieu de prononcer « é-nu » comme je l'avais toujours fait et entendu faire, il a épélé A.E.N.U.

— Bon, mon lieutenant. Maintenant, faut que j'y aille. J'en ai encore deux autres à vérifier. (Il s'est arrêté sur le pas de la porte.) Si vous avez besoin de quelque chose, il y a un bouton d'appel sur la table, là.

Un ange de la troisième génération. Ses grands-parents étaient venus de la Terre, probablement quand j'étais un jeunot de cent ans. Je me suis demandé combien d'autres mondes on avait colonisés pendant que j'avais le dos tourné. On perdait un bras et ils vous en faisaient repousser un neuf.

Ça allait être bien de s'installer et de vivre entièrement chaque année qui passait.

Pour ce qui était de la douleur, le gars ne m'avait pas raconté des blagues. Et ce n'était pas seulement la nouvelle jambe, bien que ça m'ait fait mal comme si elle était dans un bain d'huile bouillante. Pour que les nouveaux tissus « prennent », il leur avait fallu vaincre la résistance de mon organisme à l'apport de cellules étrangères ; des cancers s'étaient déclarés à une demi-douzaine d'endroits et il avait fallu les traiter séparément, non sans douleur.

Je me sentais vraiment au bout du rouleau, n'empêche que le spectacle de ma jambe en train de pousser avait quelque chose de fascinant. Des filaments blancs se transformaient en vaisseaux sanguins et en nerfs qui, au début, pendaient mollement, puis se sont mis en place au fur et à mesure que la musculature venait à envelopper l'os de métal.

Comme j'avais pris l'habitude de regarder ça pousser, le spectacle ne me répugnait jamais. Mais quand Marygay est venue me rendre visite, ce fut un choc – elle avait eu le droit de se lever bien avant que la peau de son nouveau bras n'ait commencé à pousser, aussi ressemblait-elle à une démonstration d'anatomie ambulante. Je m'en suis cependant remis, et elle a fini par venir chaque jour passer quelques heures avec moi à jouer à des jeux de société, à bavarder ou simplement à s'asseoir et à lire pendant que, lentement, son bras se reformait à l'intérieur du moule en plastique.

Ma peau était déjà arrivée à maturité depuis une semaine lorsqu'ils m'ont démoulé la jambe et ont rembarqué la machine. Le résultat était hideux : sans poils, d'un blanc cadavéreux et, de plus, raide comme un bout de bois. Mais, après tout, ça marchait. Je pouvais me tenir debout et me déplacer en traînant les pieds.

On m'a transféré en orthopédie pour la « rééducation de la portée et du mouvement », un nom bien compliqué pour une torture à petit feu. Ils vous ligotent sur une machine qui tord en même temps la nouvelle et l'ancienne jambe : la nouvelle résiste.

Marygay était dans le département voisin, à se faire tordre méthodiquement le bras. Ça a même dû être pire pour elle : elle paraissait pâle et défaite lorsque, chaque après-midi, je la retrouvais pour monter à l'extérieur prendre un bain de soleil.

Avec le temps, nous avons cessé de ressentir ce traitement comme une torture pour n'y plus voir qu'un exercice un peu trop vigoureux.

Nous avons pris l'habitude, les jours où il faisait beau, d'aller à la plage nager pendant une heure dans cette eau calme et protégée par le champ de répulsion. Si, en y allant, je boitais encore, une fois dans l'eau je ne me débrouillais pas trop mal.

La seule véritable émotion que nous ayons ressentie sur Ciel – et ce ne fut qu'une émotion pour nous dont la sensibilité avait été émoussée par le combat –, nous l'avons connue sur cette plage si soigneusement protégée.

Chaque fois qu'un vaisseau atterrissait, on était obligés d'interrompre le champ de répulsion pendant une fraction de seconde, sinon le vaisseau aurait rebondi par-dessus l'océan. De temps à autre, un animal pouvait se glisser à l'intérieur, mais, sur terre, le risque n'était pas bien grand, car les bêtes dangereuses étaient trop lentes pour pouvoir le faire. Il n'en était pas de même en mer.

Le maître incontesté des océans célestes est un vilain monsieur que les anges, dans une crise d'originalité, avaient appelé « requin ». Mais ce requin-là aurait tout juste considéré les requins de la Terre comme des amuse-gueule.

Celui qui est entré était un requin blanc de taille moyenne qui, depuis plusieurs jours, rendu fou par la présence à l'intérieur de tant de protéines, se heurtait au rebord du champ de répulsion. Heureusement qu'il y avait eu un appel de sirène deux minutes avant l'interruption du champ et qu'ainsi personne ne se trouvait dans l'eau au moment où il a fait irruption. Irruption si brutale qu'il a failli s'échouer sur la plage.

C'étaient douze mètres d'une souple musculature avec une queue coupante comme un rasoir à une extrémité et une collection de crocs de la longueur d'un bras à l'autre. Ses yeux, de gros globes jaunes, étaient perchés au sommet de tiges hautes d'un mètre. Quant à sa bouche, elle était si grande qu'un homme aurait pu s'y tenir à l'aise debout. Belle photo qui aurait fait de l'effet sur les héritiers.

Il n'était pas question d'interrompre à nouveau le champ et d'attendre qu'il reparte de lui-même. Alors le Comité des loisirs a organisé une partie de chasse.

La perspective de m'offrir comme hors-d'œuvre à un poisson géant ne m'enthousiasmait guère, mais Marygay, qui avait grandi en Floride et avait assisté à beaucoup de chasses au harpon, était emballée par ce programme. J'ai finalement décidé d'y participer lorsqu'on m'a expliqué comment ça allait se passer ; ça ne semblait pas très dangereux.

En principe, ces requins n'attaquent pas les gens en bateau. Deux personnes qui avaient une plus grande foi que moi dans les histoires de pêcheurs sont allées en barque jusqu'au bord du champ énergétique. Ils n'étaient armés que d'une moitié de bœuf qu'ils ont

jétée par-dessus bord : en un éclair, le requin fut là.

C'était à notre tour d'intervenir et de nous amuser. Nous étions vingt-trois à attendre sur la plage, équipés chacun de palmes, d'un masque, d'un tuba et d'un harpon. Les harpons étaient assez terrifiants : ils étaient propulsés par un réacteur et munis d'une tête explosive très puissante.

On a plongé et nagé en formation serrée, sous l'eau, vers le requin. Son premier mouvement, quand il nous a vus, n'a pas été d'attaquer. Il a d'abord essayé de cacher son repas, vraisemblablement pour que certains d'entre nous n'aillent pas se glisser par-derrière, et le manger pendant qu'il était occupé avec les autres. Mais, chaque fois qu'il tentait d'aller en eaux profondes, il était repoussé par le champ. Il commençait visiblement à s'énervé.

Finalement, il a lâché le morceau de viande, a viré d'un sec coup de queue et nous a chargés. Quel sport ! Une seconde auparavant, il était de la taille de votre petit doigt et évoluait à l'autre extrémité du champ ; soudain, il était devenu aussi grand que le gars à côté de vous, et il se rapprochait à grande vitesse.

Dix harpons, peut-être – pas le mien –, l'ont atteint et déchiqueté. Cependant, même après qu'un bon tireur, ou un veinard, lui eut fait sauter le sommet du crâne et un œil, même avec la moitié de sa chair et de ses entrailles éparpillées derrière lui en un sillage sanglant, il est venu se jeter sur nos lignes et a happé de ses mâchoires les deux jambes d'une femme, qu'il a broyées avant de se décider à expirer.

Nous avons ramené la fille à demi morte sur la plage, où une ambulance attendait. Ils l'ont bourrée de succédané sanguin et d'anti-choc, puis ils l'ont acheminée rapidement vers l'hôpital. Elle a survécu, pour finalement devoir endurer la douloureuse croissance de deux nouvelles jambes. Je décidai, pour ma part, de laisser la chasse aux poissons à d'autres poissons.

Dans l'ensemble, notre séjour à Seuil, une fois que le traitement fut devenu supportable, était assez agréable. Pas de discipline militaire, beaucoup de lecture et plein de choses à bricoler. Mais il y avait une ombre au tableau, quand même : nous n'étions pas démobilisés, nous n'étions que du matériel endommagé qu'ils retapaient avant de le renvoyer au casse-pipe. Marygay et moi avions encore à faire trois ans de service comme lieutenants.

Nous avions cependant droit à six mois de détente à compter du jour où notre nouveau membre était officiellement déclaré bon pour le service. Marygay est sortie deux jours avant moi, mais elle m'a attendu.

Ma solde accumulée atteignait 892 746 012 dollars. Heureusement, elle ne se présentait pas sous forme de liasses de billets de banque. Sur Ciel, on pratiquait un système électronique d'échanges

bancaires, aussi transportais-je ma fortune dans une petite machine pourvue d'une sortie imprimante. Pour effectuer un achat, il suffisait de perforer le numéro de compte du vendeur et le montant de l'achat, la somme était automatiquement transférée de votre compte au sien. La machine avait l'encombrement d'un mince portefeuille et était codée à vos empreintes digitales.

L'économie de Ciel reposait sur la présence continue de milliers de soldats millionnaires qui s'y détendaient. Un repas dans un petit snack coûtait au bas mot cent tickets, une chambre pour une nuit au moins dix fois plus. Puisque c'était l'AENU qui avait construit Ciel et qui en était propriétaire, la finalité de cette inflation galopante était parfaitement évidente : il s'agissait de réinsérer notre solde accumulée dans le circuit économique.

Nous nous sommes donc amusés, dans l'ivresse du désespoir. Nous avons loué un avion et du matériel de camping et sommes partis plusieurs semaines pour explorer la planète. Nous avons nagé dans des rivières glaciales et traversé en rampant des jungles luxuriantes ; nous sommes passés par des vallées et des montagnes, par les étendues désolées des pôles et des déserts.

Nous pouvions, à notre guise, être totalement protégés de l'environnement par notre champ énergétique individuel – dormir nus au plus fort d'une tempête de neige – ou affronter la nature. Sur une suggestion de Marygay, la dernière chose que nous avons faite avant de retourner vers la civilisation fut de grimper au sommet d'un pic dominant le désert, après avoir jeûné pendant quelques jours pour accroître notre sensibilité (ou déplacer nos perceptions, je ne sais toujours pas), et de nous y asseoir dos à dos, dans la chaleur brûlante, à contempler le flux languide de la vie.

Puis ce fut la tournée des grands-ducs. Nous avons visité une par une toutes les villes de la planète, et chacune avait son charme particulier, mais, en définitive, nous sommes retournés sur Aeria passer le reste de nos vacances.

Par rapport à Aeria, le reste de la planète avait l'air d'être un sous-sol de grand magasin. Pendant les quatre semaines où nous avons quasiment établi domicile dans le Dôme des plaisirs, nous avons, Marygay et moi, dépensé chacun près d'un demi-milliard de dollars. Nous jouions – perdant quelquefois un million de dollars ou plus en une seule nuit –, mangions et buvions ce que la planète pouvait nous offrir de plus raffiné, et essayions chaque service et chaque produit qui n'était pas trop bizarre pour nos goûts, qui, il faut l'avouer, étaient archaïques. Enfin, nous avions chacun un serviteur personnel dont les gages étaient supérieurs à la solde d'un général de division.

L'ivresse du désespoir, comme je l'ai dit. À moins que le cours de la guerre ne se modifiât radicalement, nos chances de survivre, au

cours des trois années à venir, étaient infinitésimales. Nous étions les victimes remarquablement saines d'une maladie mortelle et nous tentions d'entasser en une demi-année les sensations d'une vie entière.

Nous avions une consolation, qui n'était pas des moindres : si court que soit le temps qui nous restait à vivre, nous le vivrions ensemble. Pour quelque raison, il ne m'était jamais venu à l'esprit que cela pourrait nous être ôté.

Nous étions au « premier étage » transparent d'Aeria, savourant l'excellence d'un repas léger tout en contemplant l'océan qui glissait en dessous de nous, lorsqu'un messenger a fait irruption et nous a remis deux enveloppes. C'étaient les directives.

Marygay avait été bombardée capitaine et moi commandant sur la base de notre dossier militaire et des tests que nous avions passés à Seuil. J'étais le commandant d'une compagnie et elle était officier des détails d'une compagnie.

Mais il ne s'agissait pas de la même compagnie.

Elle allait rejoindre la nouvelle compagnie qui avait été formée ici même sur Ciel. Moi, je devais revenir à Stargate pour « instruction et formation » avant de prendre mon commandement.

Il y eut un long moment pendant lequel nous ne pûmes rien dire.

— Je vais protester, ai-je enfin dit, faiblement. Ils ne peuvent pas faire de moi un commandant ! Me mettre dans la peau d'un commandant !

Elle restait sans voix. C'était bien plus qu'une simple séparation. En admettant même que la guerre se termine et que nous partions pour la Terre à seulement quelques minutes d'intervalle, à bord de vaisseaux différents, la géométrie des sauts collapsars accumulerait entre nous les années. Celui qui arriverait en second sur Terre trouverait son partenaire plus vieux que lui d'un demi-siècle, si ce n'est même, bien plus probablement, mort.

Nous sommes restés assis là un long moment, sans toucher au délicieux repas qui était devant nous, sans voir la beauté qui s'étalait en dessous et autour de nous, seulement conscients l'un de l'autre et des deux feuilles de papier qui nous séparaient et creusaient encore entre nous un gouffre aussi profond et réel que la mort.

Puis nous sommes revenus à Seuil. J'ai protesté, mais mes arguments ont été rejetés avec un haussement d'épaules. J'ai tenté de faire transférer Marygay dans ma compagnie, pour y être mon officier des détails. Ils ont dit que tous mes effectifs étaient déjà affectés. J'ai souligné le fait que la plupart d'entre eux n'étaient probablement pas encore nés. Néanmoins affectés, ont-ils répété. Il s'écoulerait presque un siècle, ai-je dit, avant même que je n'arrive à Stargate. Ils m'ont répondu que le Commandement de la force d'intervention établissait son planning en termes de siècles.

Et pas en termes d'individualités.

Il nous restait un jour et une nuit à passer ensemble. Le moins j'en dirai là-dessus, le mieux ce sera. Ce n'était pas seulement comme perdre un amour. Marygay et moi étions l'un pour l'autre notre seul lien avec la vie réelle, la Terre des années 1980-1990, et non pas cette chose perverse et grotesque que nous étions censés protéger en nous battant. Quand le vrombissement de la navette qui l'a emmenée a perturbé le calme du matin, ce fut comme si j'entendais un cercueil descendre dans une tombe.

J'ai réquisitionné l'ordinateur temporel et j'ai trouvé les coordonnées orbitales de son vaisseau ainsi que le moment fixé pour son départ ; j'ai également découvert que je pouvais la voir partir de « notre » désert.

J'ai atterri sur la cime où nous avions eu faim ensemble et, quelques heures avant l'aube, j'ai vu une nouvelle étoile apparaître au-dessus de l'horizon occidental, gagner en brillance, puis s'évanouir au fur et à mesure qu'elle s'éloignait : devenir une étoile comme les autres, puis une étoile pâle, puis plus rien. Je me suis approché du bord, j'ai regardé à mes pieds l'à-pic du rocher, l'ondulation terne et figée des dunes un demi-kilomètre plus bas, en face de moi. Je me suis assis, les pieds dans le vide, sans penser à rien, jusqu'à ce que les rayons obliques du soleil viennent illuminer les dunes en un doux clair-obscur de bas-relief. Par deux fois, j'ai changé de position comme si j'allais sauter. Si je ne l'ai pas fait, ce ne fut pas par crainte de souffrir ou de perdre quelque chose. La douleur ne serait qu'un brillant éclair, et je n'avais rien à perdre que l'armée. Et c'eût été là leur ultime victoire sur moi : après avoir si longtemps régi ma vie, me forcer à la conclure.

Ça, au moins, je le devais à l'ennemi.

Commandant Mandella
2458-3143

Quelle était cette expérience dont on nous avait parlé au lycée, pendant le cours de biologie ? On prend un ver et on lui apprend à sortir d'un labyrinthe. Puis on en fait une pâtée que l'on donne en nourriture à un autre ver parfaitement inintelligent. Alors, ô merveille ! le ver inintelligent se révèle à son tour capable de triompher du labyrinthe.

Il me restait dans la bouche un arrière-goût de général de division.

À vrai dire, je pensais que, depuis l'époque de ma scolarité, on avait amélioré les techniques. Avec la dilatation temporelle, cela faisait environ quatre cent cinquante années de recherches et de progrès.

À Stargate, selon les directives que j'avais reçues, je devais subir « instruction et éducation » en préalable à la prise de commandement de ma propre force d'intervention ; ce qu'ils appelaient encore une compagnie.

Pour mon éducation sur Stargate, on n'a pas haché menu des généraux de division pour me les présenter nappés de sauce hollandaise. On ne m'a d'ailleurs rien donné à manger, si ce n'est du glucose, pendant trois semaines. Du glucose et de l'électricité.

On m'a rasé jusqu'au dernier poil, fait une piqûre qui m'a rendu mou comme une chiffre, fixé des douzaines d'électrodes sur tout le corps et sur la tête, immergé dans un bain de fluorocarbure oxygéné, et j'ai fini accroché sur un OSVA : un ordinateur simulateur de vie accélérée. J'avais de quoi m'occuper.

Je pense qu'il a fallu à peu près dix minutes à la machine pour passer en revue tout ce que j'avais appris précédemment sur les arts (pardonnez-moi l'expression) martiaux. Ensuite, elle s'est attaquée aux trucs nouveaux.

J'ai appris à me servir, de la meilleure façon, de toutes les armes possibles et imaginables, du caillou à la bombe nova. Et je n'ai pas fait qu'apprendre intellectuellement : c'était à ça que servaient toutes ces électrodes. De la kinesthésie à feedback négatif cybernétiquement contrôlée ; je sentais les armes dans mes mains, et par mes mains je me « regardais » faire. Je pouvais faire et refaire le même geste jusqu'à

l'effectuer correctement. L'illusion de la réalité était totale. J'ai manié la lance en compagnie d'un groupe de guerriers masai au cours d'un raid sur un village, et, quand j'ai baissé les yeux pour regarder mon corps, je l'ai vu noir et élancé. Dans la cour d'une demeure française du XVIII^e siècle, j'ai réappris le maniement de l'épée auprès d'un homme au visage cruel, vêtu comme un petit-maître. Je me suis tranquillement assis dans un arbre avec une carabine Sharps et j'ai canardé des hommes en uniforme bleu alors qu'ils traversaient à quatre pattes un champ boueux en se dirigeant vers Vicksburg. En trois semaines, j'ai tué plusieurs régiments de ces fantômes électroniques. Ça m'a plutôt paru durer un an, mais l'OSVA accomplit d'étranges choses avec votre temps subjectif.

Apprendre à se servir d'armes aussi inutiles qu'exotiques ne constituait qu'une faible part de l'entraînement. C'était en fait un délassement. Car, lorsque je n'étais pas en kinesthésie, la machine tenait mon corps totalement inerte et me déversait dans l'esprit quatre millénaires de faits et de théories militaires. Et je ne pouvais rien oublier de tout ça ! Rien, tant que j'étais dans la cuve.

Voulez-vous savoir qui était Scipion Émilien ? Non, merci. Un as, au temps de la troisième guerre punique. *« La guerre est le domaine du danger, et par conséquent le courage est, par-dessus tout, la qualité primordiale d'un guerrier »*, a soutenu von Clausewitz. Et jamais je n'oublierai cette poésie : *« Le détachement avancé se meut moins normalement en formation de colonne sous la conduite du quartier général de section suivi par un groupe laser, le groupe d'artillerie lourde et le groupe laser restants ; cette colonne dépend pour sa sécurité sur les flancs de l'observation, sauf quand le terrain et la visibilité imposent la nécessité de petits détachements de sécurité sur les flancs, auquel cas le commandant du détachement avancé assignera un sergent-chef de section... »* Et ainsi de suite. Ceci est extrait du Manuel des chefs de Petites Fractions du Commandement de la force d'intervention, si on peut appeler manuel un ouvrage qui occupe deux cartes entières de microfiches, soit deux mille pages.

Si vous voulez devenir un parfait expert éclectique sur un sujet qui vous fait horreur, engagez-vous dans l'AENU et demandez à suivre l'entraînement des officiers.

organigramme

Force d'intervention Gamma

Campagne Sad-138

1ECHN		Com. Mandella		CdB Antopol
2ECHN		Cap. Moore		
3ECHN		Lt Hilleboe		
4ECHN		SsLt Alsever MED	SsLt Rusk	SsLt Riland
5ECHN	SsLt Borgsted	SsLt Brill	SdLt Gainor	SsLt Heimoff
6ECHN	Sgt-ch Webster	Sgt-ch Gillies	Sgt-ch Abrams	Sgt-ch Dole
7ECHN	Sgt Dolins	Sgt Bell	Sgt Anderson	Sdj Noyes
	Cpl Geller	Cpl Kahn	Cpl Kalvin	Cpl Spraggs
8ECHN	Sol Boas	Cpl Weiner	Sol Miller	Sol Conroy
	Sol Lingeman	Sol Ikle	Sol Reiman	Sol Yakata
	Sol Rosevear	Sol Schon	Sol Coupling	Sol Burris
	Sol Wolfe, R	Sol Shubik	Sol Rostow	Sol Cohen
	Sol Lin	Sol Duhl	Sol Huntington	Sol Graham
	Sol Simmons	Sol Perloff	Sol De Sola	Sol Schœlleple
	Sol Winograd	Sol Moynihan	Sol Pool	Sol Wolfe, E
	Sol Brown	Sol Frank	Sol Nepala	Sol Karkoshka
	Sol Bloomquist	Sol Graubard	Sol Schuba	Sol Majer
	Sol Wong	Sol Orlans	Sol Ulanov	Sol Dioujova
	Sol Louria	Sol Mayr	Sol Shelley	Sol Armaing
	Sol Gross	Sol Quarton	Sol Lynn	Sol Baulez
	Sol Asadi	Sol Hin	Sol Slaer	Sol Johnson
	Sol Horman	Sol Stendhal	Sol Schenk	Sol Orbrecht
	Sol Fox	Sol Erikson	Sol Deelstra	Sol Kayibanda
		Sol Bora	Sol Levy	Sol Tchudi

Personnel Auxiliaire : Lt Williams (AER), SsLt Jarvil (MED), Laasonen (MED), Wilber (PSY), Szydłowska (ENT), Gaptchenko (MAT), Gedo (COMM), Gim (ORD); ASPs Evans (MED), Rodriguez (MED), Kostidinov (MED), Rwabwogo (PSY), Blazynsky (ENT), Turpin (MAT), Adj-tchef Carreras (MED), Koustetzof (MED), Waruinge (MED), Rojas (MED), Botos (ENT), Orban (CUIS), Mbuga (ORD); Adj-t Perez (MED), Seales (ENT), Anghelov (MAT), Vugin (ORD); Cpl. Dabord (MED), Correa (MED), Kajdi (SEX), Valdez (SEX), Muranga (MAT); SOLs Kottysch (ENT), Rudkoski (CUIS), Minter (MAT).

APPROUVÉ COMFI STARGATE 12 mars 2458.

POUR LE COMMANDANT EN CHEF
Olga Torischeva GENBr COMFI

Cent dix-neuf personnes, et j'étais responsable de cent dix-huit d'entre elles. Je me comptais moi-même, mais pas le commandant de bord, qui, vraisemblablement, saurait s'occuper d'elle-même.

Je n'avais rencontré personne de ma compagnie au cours des deux semaines de rééducation physique qui avaient suivi la session d'OSVA. Avant que n'ait lieu notre premier rassemblement, j'étais censé aller me présenter à l'Officier d'Orientation Temporelle. J'ai téléphoné pour prendre un rendez-vous, et son secrétaire m'a répondu que je

pourrais rencontrer le colonel au Club des officiers du niveau 6 après le dîner.

Je suis descendu au 6 un peu plus tôt, escomptant y prendre mon repas, mais il n'y avait que des casse-croûte. Alors, j'ai grignoté des espèces de champignons qui ressemblaient vaguement à des escargots et j'ai pris le reste des calories dont j'avais besoin sous forme d'alcool.

— Commandant Mandella ?

J'étais si fort occupé avec ma septième bière que je n'avais pas vu le colonel s'approcher. J'ai commencé à me lever, mais il m'a fait signe de rester assis et s'est lourdement laissé tomber dans le fauteuil en face de moi.

— Je vous suis très reconnaissant, a-t-il entamé. Vous m'avez épargné au moins la moitié d'une soirée ennuyeuse. (Il m'a tendu la main.) Jack Kynock, à votre service.

— Mon colonel...

— Ne me « colonelez » pas et je ne vous « commanderai » pas. Nous autres, vieilles badernes, avons à... garder un sens de la perspective, William.

— Cela me convient.

Il a commandé une boisson que je ne connaissais pas.

— Par où commencer ? La dernière fois que vous vous êtes rendu sur Terre, c'était en 2007, selon mes dossiers.

— C'est exact.

— Ça ne vous a pas tellement plu, n'est-ce pas ?

— Non.

Ces morts-vivants. Ces robots contents de leur sort...

— Eh bien, ça s'était amélioré. Puis c'était redevenu pire... Merci. (Un soldat venait de poser devant lui un verre rempli d'une boisson gazeuse qui s'étagait du vert foncé au vert chartreuse. Il l'a porté à ses lèvres.) Puis les choses se sont de nouveau améliorées, puis sont redevenues pires encore, puis... je ne sais plus. Cela semble cyclique.

— Et maintenant, c'est comment ?

— Enfin... je ne saurais dire avec certitude. Je reçois des rapports à ne plus savoir qu'en faire, mais, dans toute cette propagande, il n'est pas facile de distinguer le vrai du faux. Cela fait presque deux cents ans que je n'y suis pas retourné, et, à l'époque, c'était assez moche. Ça dépend de ce qui vous plaît.

— Que voulez-vous dire ?

— Voyons voir... Il n'y avait pas de choses intéressantes. Vous avez déjà entendu parler du Mouvement pacifiste ?

— Je ne crois pas.

— Ah oui ! le nom est trompeur ! En réalité, c'était une guerre. Une guerre de guérilla.

— Je croyais pouvoir citer, dans n'importe quel ordre, les noms et

dates de toutes les guerres depuis celle de Troie. (Il a souri.) Mais ils ont dû en oublier une.

— Et pour cause. Elle a été menée par des vétérans – des survivants de Yod-38 et d'Aleph-40, m'a-t-on dit –, ils se sont trouvés libérés ensemble et ont estimé pouvoir, sur Terre, s'attaquer à l'AENU. La population leur a nettement prêté son appui.

— Ils n'ont pas gagné, cependant.

— Nous sommes encore ici. (Il a fait tourner le verre dans sa main : les couleurs se sont déplacées.) En fait, ce que j'en sais, c'est par ouï-dire. La dernière fois que j'ai été sur Terre, la guerre était terminée, à part quelques sabotages sporadiques, et c'était un sujet de conversation qu'il était dangereux d'aborder.

— Ça me surprend un peu, ai-je dit. En fait, plus qu'un peu. Que la population de la Terre ait tenté quoi que ce soit... contre les volontés du gouvernement !

Il a émis un son qui ne l'engageait à rien.

— Une révolution, moins que toute autre chose. À l'époque où nous y étions, on ne pouvait obtenir de personne qu'il vous fasse la moindre remarque contre l'AENU – ni contre aucun gouvernement local, d'ailleurs. Il semblait y avoir un conditionnement de bouche à oreille qui leur faisait accepter les choses telles qu'elles étaient.

— Ça encore, c'est cyclique. (Il s'est redressé sur sa chaise.) Ce n'est pas un problème de technique. S'il le voulait, le gouvernement de la Terre pourrait avoir un contrôle total sur toutes les pensées et actions de quelque importance de chaque citoyen, du berceau à la tombe.

« Ils ne le font pas parce que ce serait désastreux. Parce que nous sommes en guerre. Prenez votre propre cas : avez-vous reçu quelque conditionnement motivationnel lorsque vous êtes passé dans la boîte ?

J'ai réfléchi un moment.

— Même si c'était le cas, je ne m'en serais pas nécessairement rendu compte.

— C'est exact. En partie exact. Mais, croyez-moi, ils n'ont pas touché à cette partie de votre cerveau. Tout changement dans votre attitude envers l'AENU, ou la guerre en général, ne peut provenir que de vos nouvelles connaissances. Personne n'a joué avec vos motivations de base. Et vous devez savoir pourquoi.

Des noms, des dates et des graphiques ont défilé dans le labyrinthe de mon nouveau savoir.

— Teth-17, Sad-21, Aleph-14. Le Rapport... Le Rapport de la Commission d'urgence Lazlo. Juin 2106.

— C'est cela. Et votre expérience sur Aleph-1 allait dans le même sens. Les robots ne font pas de bons soldats !

— Jusqu'au XXI^e siècle, ai-je dit, ils en ont fait d'excellents. Le

conditionnement du comportement comblait les plus chers désirs d'un général : lever une armée qui réunissait les meilleures caractéristiques des S.S., de la Garde prétorienne, de la Horde d'Or, des Mosby's Raiders et des Bérêts verts.

Je l'ai vu rire derrière son verre.

— Puis mettez cette armée en face d'une escouade équipée de tenues de combat modernes, elle sera défaite en quelques minutes... pour peu qu'aucun soldat de cette escouade ne perde la tête et qu'ils se battent tous à outrance pour sauver leur peau.

La génération de soldats qui avait fait l'objet du Rapport Lazlo avait été conditionnée dès la naissance pour répondre à l'image du combattant idéal. Ils avaient un remarquable sens du travail d'équipe, une soif de carnage sans réserve, ils n'accordaient pas une grande importance à leur survie individuelle... et les Taurans les avaient taillés en pièces. Les Taurans aussi se battaient sans se préoccuper d'eux-mêmes, mais ils faisaient ça mieux et ils étaient toujours plus nombreux.

Kynock a bu une gorgée de son verre et en a contemplé les couleurs.

— J'ai vu votre profil psycho, a-t-il dit. Celui d'avant votre arrivée ici et celui d'après votre passage dans la boîte. Fondamentalement, il n'a pas changé.

— C'est rassurant !

J'ai fait signe pour qu'on m'apporte une autre bière.

— Ça pourrait ne pas l'être.

— Quoi ! Est-ce qu'il dit que je ne ferai pas un bon officier ? Je le leur ai dit dès le début. Je ne suis pas un chef.

— Vrai en un sens, faux dans l'autre. Vous voulez savoir ce que dit votre profil ?

J'ai haussé les épaules.

— C'est confidentiel, n'est-ce pas ?

— Oui, a-t-il dit. Mais, maintenant, vous êtes un officier supérieur. Vous avez accès au profil de n'importe qui sous vos ordres.

— Ça ne me réserve pas de grandes surprises, je pense.

Je ressentais, cependant, quelque curiosité. Y a-t-il un animal qui ne soit pas fasciné par son image dans un miroir ?

— Non. Il dit que vous êtes un pacifiste, mais un pacifiste raté ; ce qui entraîne chez vous une légère névrose que vous assumez en reportant la culpabilité sur l'armée.

La bière était trop fraîche, glacée au point de me faire mal aux dents.

— Toujours rien qui me surprenne.

— Si vous aviez un homme à tuer, autre qu'un Tauran, je ne suis pas si sûr que vous en seriez capable, alors même que vous connaissez

mille façons différentes de le faire.

À cela, je n'ai rien trouvé à répondre. Ce qui, sans doute, signifiait qu'il avait raison.

— Et, pour ce qui est d'être un chef, vous en avez, sans conteste, les virtualités. Mais elles feraient plutôt de vous un professeur ou un ministre : il faut qu'on vous suive par sympathie, sur la base d'affinités. Vous avez le désir de faire partager vos idées et non d'imposer votre volonté. Vous avez donc raison : vous allez faire un drôle de mauvais officier si vous ne vous améliorez pas sur ce plan.

Il y avait de quoi rire.

— L'AENU devait savoir tout ça, lorsqu'ils m'ont fait participer à l'entraînement des officiers.

— D'autres paramètres entrent en jeu, a-t-il dit. Par exemple, vous avez su vous adapter, faire preuve d'un bon niveau d'intelligence et d'un esprit analytique. De plus, vous êtes l'une des onze personnes qui ont survécu à toute la durée de la guerre.

— Survivre est une qualité pour un simple soldat. (C'était irrésistible.) Mais un officier se doit de donner le bon exemple. Couler avec le navire.

En réponse à cela, il s'est éclairci la gorge.

— Pas si l'on est à mille années-lumière d'un éventuel remplaçant.

— Ça n'a quand même pas de sens. Pourquoi m'ont-ils fait redescendre de Ciel, en tablant sur l'éventualité que je « m'améliore », alors qu'il y a sans doute un tiers des gens, ici sur Stargate, qui sont d'une meilleure pâte d'officier que moi ? Mon Dieu ! la mentalité militaire !

— Je suspecte la mentalité bureaucratique d'y être, au moins, pour quelque chose. Vous avez une ancienneté embarrassante pour un simple fantassin.

— C'est seulement la dilatation temporelle. Je n'ai que trois campagnes à mon actif.

— Ça ne compte pas. D'ailleurs, c'est deux fois et demi plus que l'espérance de survie moyenne d'un soldat. Les gus de la propagande feront probablement de vous une espèce de figure populaire.

— Un héros ? (J'ai refait un détour par ma bière.) Qu'est-ce qu'il fait, John Wayne, maintenant qu'on a vraiment besoin de lui ?

— John Wayne ? (Il a secoué la tête.) Je ne suis jamais passé par la boîte, vous savez. Je ne suis pas un expert en histoire de l'armée.

— Ça ne fait rien.

Kynock a terminé son verre et a demandé au soldat de lui apporter – c'est vrai, je le jure – un rhum Antarès.

— Bon ! Je suis censé être votre Officier d'Orientation Temporelle. Que voulez-vous savoir sur le présent ? Enfin, sur ce qui

passé pour être le présent.

Ça me trotte toujours dans la cervelle :

— Vous n'avez jamais été dans la boîte ?

— Non. C'est seulement pour les officiers du front. Les commodités de cet ordinateur et l'énergie qu'il a consommée pendant les trois semaines où vous l'avez utilisé auraient assuré la bonne marche de la Terre pendant plusieurs jours. Cela revient beaucoup trop cher pour qu'on en fasse bénéficier des ronds-de-cuir comme nous.

— Mais vous êtes un officier du front, si j'en crois vos décorations.

— C'est vrai. À titre honorifique.

Le rhum Antarès était un long verre mince rempli d'un pâle liquide ambré sur lequel flottait un petit glaçon. Au fond du verre, il y avait un globule rouge brillant grand comme l'ongle du pouce d'où rayonnaient des filaments écarlates.

— Qu'est-ce que c'est, le truc rouge ?

— De la cannelle. Une essence à base de cannelle. Pas mauvais... Vous voulez goûter ?

— Non, merci. Je m'en tiens à la bière.

— En bas, au niveau un, la machine bibliothèque possède un dossier d'orientation temporelle que mon équipe tient à jour. Vous pouvez vous y référer pour des questions plus particulières. Avant tout, je veux vous... avertir... avant que vous ne preniez contact avec votre force d'intervention.

— Quoi ! ce sont tous des cyborgs ? Des clones ?

Il a ri.

— Non, il est illégal de cloner des humains. Le principal problème est que... voyons... heu !... vous êtes hétérosexuel.

— Oh ! ce n'est pas un problème ! Je suis tolérant !

— Oui, votre profil montre que vous... pensez être tolérant, mais ce n'est pas le problème, pas exactement.

— Ah !

Je savais ce qu'il allait me dire. Pas en détail, mais en substance.

— Seuls sont appelés à l'AENU les éléments émotionnellement stables. Je sais qu'il est dur pour vous de l'accepter, mais l'hétérosexualité est considérée comme un dysfonctionnement émotionnel. Relativement simple à guérir.

— S'ils imaginent qu'ils vont me guérir, moi !...

— Ne vous en faites pas, vous êtes trop vieux. (Avec délicatesse, il a bu une gorgée de son verre.) Il ne sera pas si difficile de s'entendre avec eux. Par exemple, vous pourriez...

— Un instant. Vous voulez dire que personne... que tout le monde dans ma compagnie est homosexuel ? Tout le monde sauf

moi ?

— William, tout le monde sur Terre est homosexuel. À part certains vétérans et quelques incurables ; un milliard tout au plus.

— Ah bon ! (Que pouvais-je dire ?) Ça me semble une manière brutale de résoudre le problème démographique.

— Peut-être. Pourtant, c'est efficace : la population de la Terre s'est stabilisée juste en dessous du milliard. Quand une personne meurt ou quitte la planète, une autre est vivifiée.

— Pas *née* ?

— Née, si vous voulez. Mais pas à l'ancienne mode. Vous aviez une expression pour ça : un « bébé-éprouvette » ; mais, bien sûr, on ne se sert pas d'éprouvettes.

— Bon, c'est déjà ça !

— Dans chaque crèche, il y a une matrice artificielle qui prend soin de la personne pendant les huit ou dix mois qui suivent sa vivification. Ce que vous appelleriez naissance a lieu après une période de plusieurs jours ; ce n'est donc plus cet événement soudain et brutal que l'on avait l'habitude de connaître.

Le meilleur des mondes.

— Pas de traumatisme de naissance. Un milliard d'homosexuels parfaitement équilibrés.

— Parfaitement équilibrés selon les normes de la Terre d'aujourd'hui. Vous et moi pouvons les trouver un peu bizarres.

— C'est le moins qu'on puisse dire. (J'ai avalé le reste de ma bière.) Et vous-même, vous... heu !... Êtes-vous homosexuel ?

— Non, a-t-il répondu, et je me suis senti soulagé. Mais, à vrai dire, je ne suis pas hétéro non plus. (Il s'est donné une claque sur la hanche, et ça a fait un bruit étrange.) J'ai été blessé, et il s'est révélé que j'avais un dérèglement du système neuro-végétatif si peu commun qu'on ne pouvait envisager de régénération. Je ne suis rien que métal et plastique, de la taille jusqu'aux pieds. Pour me servir de votre terme, je suis un cyborg.

Trop et plus, comme disait ma mère.

— Hep ! soldat ! (j'ai appelé le garçon) apportez-moi un de ces trucs Antarès. (Là, assis dans un bar, en face d'un cyborg asexué qui était, sans doute, la seule autre personne normale de toute cette foutue planète...) Et un double, s'il vous plaît.

Ils m'apparurent assez normaux, le lendemain, lorsqu'ils entrèrent en file indienne dans la salle de conférences où nous allions tenir notre première réunion. Ils étaient plutôt jeunes et un peu guindés.

La plupart d'entre eux n'étaient sortis de la crèche que depuis sept ou huit ans. C'était un environnement isolé, contrôlé, auquel n'avaient accès que quelques spécialistes – essentiellement des psychiatres et des enseignants. Quand, vers l'âge de douze ou treize ans, un enfant quittait la crèche, il se choisissait un prénom (le nom de famille étant celui du parent donneur dont la classification génétique était la plus élevée) et son statut légal était celui d'un adulte stagiaire ; quant à son niveau d'instruction, il était à peu près équivalent à celui que j'avais après ma première année d'université. Dans l'ensemble, ils poursuivaient des études plus spécialisées, mais on assignait un métier à certains, qui commençaient dès lors à travailler.

Ils étaient suivis de très près, et quiconque montrait des signes de sociopathie – des penchants hétérosexuels, par exemple – était envoyé dans un centre de correction. Soit il y était guéri, soit il y restait jusqu'à la fin de ses jours.

À l'âge de vingt ans, tout le monde était appelé à l'AENU. La plupart faisaient cinq ans dans un bureau et étaient ensuite libérés. Un petit nombre d'heureux élus, environ un sur huit mille, étaient invités à se porter volontaires pour l'entraînement au combat. Refuser cette offre était considéré comme « sociopathique », bien qu'elle impliquât un engagement pour cinq années supplémentaires et que les chances de survivre dix ans fussent si faibles qu'on pouvait les tenir pour négligeables : personne n'y était jamais parvenu. Ce qu'on pouvait espérer de mieux, c'est que la fin de la guerre survienne avant que ne soient écoulées vos dix années (subjectives) de service ou que la dilatation temporelle accumule entre chacune de vos batailles un grand nombre d'années.

Puisque vous pouviez compter livrer bataille à peu près une fois par année subjective et que chaque bataille se soldait par une moyenne de trente-trois pour cent de survivants, il était facile de calculer vos chances de rester apte à vous battre jusqu'à ce que vous ayez accompli vos dix ans. Le résultat tournait autour de 0,002 %.

Autant s'acheter un vieux six-coups démodé et jouer à la roulette russe avec quatre balles dans le barillet. Si vous arriviez à jouer dix fois de suite sans décorer de votre cervelle le mur d'en face, félicitations ! vous pouviez revenir à la vie civile.

Étant donné qu'il y avait à l'AENU quelque soixante mille soldats qui se battaient effectivement, on pouvait espérer voir survivre 1,2 d'entre eux. Je n'escomptais pas sérieusement être l'heureux veinard, quand bien même j'étais à mi-chemin.

Combien de ces jeunes soldats qui défilaient en entrant dans l'auditorium savaient qu'ils étaient condamnés ? J'ai essayé de faire correspondre chaque visage à un des dossiers que j'avais consultés toute la matinée, mais c'était difficile. Tous avaient été sélectionnés selon la même batterie de critères exigeants, et ils se ressemblaient étonnamment : grands, mais pas trop ; musclés, mais sans lourdeur ; intelligents, mais sans avoir des vues trop libres... De plus, la Terre était, d'un point de vue racial, devenue plus homogène qu'à mon siècle d'origine. La plupart semblaient vaguement polynésiens. Seuls deux d'entre eux, Kayibanda et Lynn, représentaient de purs types raciaux. Je me suis demandé s'ils étaient l'objet de taquineries de la part des autres.

Les filles étaient, dans l'ensemble, redoutablement belles, mais je ne pouvais être bon juge ; j'avais derrière moi plus d'un an de continence... en fait, depuis que j'avais dit au revoir à Marygay, sur Ciel.

Je me suis demandé si l'une d'elles aurait conservé un reste d'atavisme ou saurait ménager l'excentricité de son commandant. *Il est formellement interdit à tout officier d'établir un lien d'ordre sexuel avec ses subordonnés. Quelle façon chaleureuse de dire ça ! Toute violation de cette interdiction entraînera une retenue sur les biens-fonds et la dégradation ou, si ces relations interfèrent avec l'efficacité au combat de l'unité, l'exécution sans autre forme de procès.* Si tous les règlements de l'AENU étaient aussi régulièrement et facilement violés que celui-là, ce serait une armée très décontractée.

En revanche, aucun garçon ne m'attirait. Qu'en serait-il après un an ? Je ne pouvais le prévoir avec certitude.

— Aar...da-ou !

C'était le lieutenant Hilleboe. Je devais mettre au compte de mes nouveaux réflexes de ne pas m'être instantanément levé. Dans l'auditorium, tout le monde a claqué les talons.

— Je suis le lieutenant Hilleboe, votre second officier subalterne.

C'était, d'ordinaire, un sous-lieutenant qui assurait cette fonction : signe que l'armée commençait à prendre de la bouteille et voyait ses grades supérieurs s'encombrer.

Hilleboe se présentait comme un soldat de métier vraiment pète-

sec. Elle devait, chaque matin, se gueuler des ordres dans la glace en se rasant. Mais j'avais vu son dossier et je savais qu'elle ne s'était battue qu'une fois, et encore pendant quelques minutes seulement. Elle avait perdu une jambe et un bras et avait été promue lieutenant, comme moi commandant, à la suite des tests qu'ils avaient fait passer à la clinique de régénération.

Peut-être que ç'avait été une brave même avant de passer par ce traumatisme : ça faisait déjà assez mal d'avoir un seul membre qui repoussait.

Elle a fait le speech habituel des officiers subalternes, ferme-mais-juste. Je n'allais pas perdre mon temps avec ces petites histoires de voie hiérarchique ; la plupart des problèmes peuvent se régler au cinquième échelon.

Ça me faisait regretter de ne pas avoir eu plus de temps pour lui parler plus tôt. Le commandement de la force d'intervention nous avait fait précipiter cette prise de contact – nous étions programmés pour embarquer le lendemain – et j'avais à peine eu le temps d'échanger quelques mots avec mes officiers.

Ça ne s'avérait pas suffisant car il était assez clair que nous avions des divergences, Hilleboe et moi, quant à la façon de faire marcher une compagnie. Il est vrai que c'était son travail à elle de la faire marcher ; moi, je ne faisais que commander. Mais, en se servant à ce point de son grade d'officier pour s'isoler elle-même des hommes et des femmes placés sous ses ordres, elle favorisait l'apparition de la situation « les bons d'un côté, les mauvais de l'autre ». Je n'avais pas prévu d'être aussi distant et comptais mettre en place un système où, tous les deux jours pendant une heure, les soldats pourraient venir directement m'exposer leurs griefs et leurs suggestions sans avoir à passer par la voie hiérarchique.

Nous avions tous deux reçu la même formation pendant les trois semaines que nous avions passées dans la boîte. Il était intéressant de voir à quel point nous étions arrivés à des conclusions différentes sur l'exercice de l'autorité. Cette politique de « porte ouverte » avait donné, par exemple, d'excellents résultats dans les armées « modernes » australienne et américaine. Elle semblait particulièrement appropriée pour nous qui allions être obligés de vivre des mois ou peut-être même des années entières les uns avec les autres.

C'est ce que nous avons fait sur le *Sangre y Victoria*, le dernier vaisseau à bord duquel j'avais vécu, et cela avait paru apaiser bien des tensions.

Elle les avait fait se mettre au repos pour la durée de sa harangue ; dans peu de temps, elle les ferait se remettre au garde-à-vous et me présenterait. De quoi allais-je leur parler ? J'avais eu

l'intention de prononcer les quelques phrases traditionnelles inévitables, puis de leur expliquer ma politique de « porte ouverte » ; ensuite, je les aurais remis au commodore Antopol pour qu'elle leur parle un peu du *Masaryk II*. Maintenant, il valait mieux renoncer à mes explications et attendre d'avoir eu un long entretien avec Hilleboe ; l'idéal, en fait, serait que ce soit elle qui présente cette politique aux hommes et aux femmes : ainsi, nous n'aurions pas l'air de nous contredire.

Mon officier des détails, le capitaine Moore, m'a sauvé. Il a déboulé par une porte sur le côté – il était toujours en train de courir, tel un météore rondelet –, m'a jeté un bref salut et m'a tendu une enveloppe qui contenait nos directives de combat. Rapidement, j'ai conféré à voix basse avec le commandant de bord, et elle a admis que nous pouvions sans problèmes leur dire où nous allions même si, techniquement, les hommes du rang n'avaient pas « besoin d'être informés ».

Une chose dont nous n'avions pas à nous soucier, au cours de cette guerre, c'était des agents ennemis. Avec une bonne couche de peinture, un Tauran aurait peut-être réussi à se déguiser en champignon ambulant. Ça n'aurait pas manqué de faire naître un certain nombre de soupçons.

Hilleboe les avait fait se remettre au garde-à-vous et était respectueusement en train de leur dire à quel point j'allais être un bon commandant ; que j'avais connu la guerre dès son début et que, s'ils avaient l'intention de survivre jusqu'à la fin de leur temps, ils feraient bien de suivre mon exemple. Elle n'a pas mentionné le fait que j'étais un médiocre soldat doué du talent d'être raté par les tireurs ennemis. Ni que j'avais quitté l'armée à la première occasion et n'y étais revenu que parce que les conditions sur Terre étaient par trop intolérables.

— Merci, lieutenant. (Je l'ai remplacée sur l'estrade.) Repos ! (J'ai déplié la simple feuille qui contenait les directives et l'ai montrée.) J'ai là une bonne nouvelle et une mauvaise.

Ce qui, cinq siècles auparavant, avait été une plaisanterie n'était aujourd'hui qu'un état de fait.

— Ce sont les directives de combat pour la campagne Sad-138. La bonne nouvelle, c'est que nous ne nous battons probablement pas, pas dans l'immédiat. La mauvaise, c'est que nous allons servir de cible.

Un petit instant d'agitation a suivi mes paroles, mais personne n'a rien dit ou n'a cessé de me regarder. Ils avaient de la discipline. Peut-être n'était-ce que du fatalisme : je ne savais pas s'ils avaient une vision réaliste de leur avenir. De leur manque d'avenir, plutôt.

— Ce qu'on nous a ordonné de faire... c'est de trouver la plus grande planète-portail en orbite autour du collapsar Sad-138 et d'y bâtir une base. Ensuite, nous devons rester dans cette base jusqu'à la

relève. Cela prendra probablement deux ou trois ans.

« Entre-temps, nous serons presque à coup sûr attaqués. Comme le savent probablement la plupart d'entre vous, le commandement de la force d'intervention a découvert que les mouvements de l'ennemi de collapsar en collapsar répondaient à une structure. On espère pouvoir, finalement, reconstituer cette structure complexe à travers l'espace et le temps et trouver la planète d'origine des Taurans. Pour le moment, on ne peut qu'envoyer des troupes d'interception afin de gêner l'expansion de l'ennemi.

« Dans une plus large perspective, c'est ce que nous sommes chargés de faire. Nous serons une parmi les plusieurs douzaines de forces d'intervention que nécessite cette manœuvre de blocage aux frontières de l'ennemi. Je ne saurais accentuer trop ni trop souvent combien cette mission est importante : si l'AENU réussit à enrayer l'expansion de l'ennemi, nous pourrions être à même de l'envelopper et de gagner la guerre.

De préférence avant que nous ne soyons tous des cadavres, ai-je murmuré pour moi-même.

— Je tiens à ce qu'une chose soit claire : il est possible que nous soyons attaqués le jour où nous atterrirons comme il est possible que nous n'ayons qu'à occuper la planète pendant dix ans et à rentrer chez nous. (Ça me ferait mal !) Quoi qu'il arrive, chacun de nous doit être à tout moment dans les meilleures conditions pour se battre. Pendant le voyage, nous observerons un programme régulier d'exercices ainsi qu'une révision de votre entraînement. Spécialement les techniques de construction : il faudra que, dans le plus court délai possible, nous ayons terminé la base et mis en place ses dispositifs défensifs.

Mon Dieu ! cela commençait à sonner comme des paroles d'officier !

— Y a-t-il des questions ? (Il n'y en avait pas.) Alors, je voudrais vous présenter le commandant Antopol. Commandant ?

Le commandant de bord n'essayait pas de dissimuler l'ennui qu'elle éprouvait à esquisser, devant cette salle pleine de rampants, les caractéristiques et les capacités du *Masaryk II*. Dans l'ensemble, j'avais déjà appris tout ça au cours du gavage que m'avait fait subir la boîte ; cependant, la dernière chose qu'elle a dite a retenu mon attention.

— Sad-138 est le collapsar le plus éloigné où l'homme ait jamais eu à se rendre. Il n'est même pas situé, à proprement parler, dans la galaxie, mais plutôt dans le Grand Nuage de Magellan, à quelque cent cinquante années-lumière de distance.

« Notre voyage exigera quatre sauts collapsars et durera environ quatre mois subjectifs. Les manœuvres d'insertion dans le champ collapsar nous amèneront à peu près trois cents années plus tard que le temps en vigueur sur Stargate au moment où nous atteindrons

Sad-138.

Et encore sept cents années d'écoulées, si je vivais le retour. Ce n'est pas que ça fasse une grande différence ; Marygay serait toujours aussi morte et il n'y avait pas une autre personne vivante qui ait pour moi de l'importance.

— Comme vous le disait le commandant, vous ne devez pas vous reposer sur ces chiffres pour vous laisser aller. L'ennemi aussi se dirige vers Sad-138, et il pourrait arriver le même jour que nous. Les mathématiques de la situation sont complexes, mais, la course, croyez-moi, va être serrée.

« Commandant, avez-vous quelque chose à ajouter ?

J'ai commencé à me lever.

— Eh bien...

— Aaar...da-ou ! a crié Hilleboe.

Il fallait que j'apprenne à m'attendre à ça.

— Je n'ai rien à ajouter, sinon que j'aimerais avoir quelques minutes d'entretien avec mes officiers, échelon 4 et au-dessus. Sergents-chefs de section, vous avez la charge d'amener vos troupes à l'aire de manœuvres 67, demain matin à 4 heures. Jusque-là, vous pouvez disposer. Rompez !

J'ai invité les cinq officiers à venir chez moi et j'ai sorti une bouteille d'authentique cognac français. Il m'avait coûté la solde de deux mois, mais qu'avais-je d'autre à faire avec l'argent ? L'investir ?

J'ai distribué les verres à la ronde, mais Alsever, le médecin, a décliné mon offre. Au lieu de cela, elle a cassé une petite capsule sous son nez et a inspiré profondément. Ensuite, elle a tenté, sans trop de succès, de dissimuler son euphorie.

— D'abord, abordons un problème personnel qui est pour moi fondamental, ai-je entamé en faisant le service. Savez-vous tous que je ne suis pas homosexuel ?

Il y a eu un chœur mélangé de « non, mon commandant » et de « oui, mon commandant ».

— Pensez-vous que ceci doive... compliquer ma position de commandant par rapport aux soldats du rang ?

— Mon commandant, je ne... a commencé Moore.

— Inutile de s'encombrer avec les titres, ai-je dit, quand nous sommes en petit comité. J'étais encore un simple soldat il y a quatre ans dans ma propre échelle du temps. Lorsque nous sommes seuls, je suis juste Mandella, ou William. (Au moment même où je disais ça, j'avais le sentiment de faire une erreur.) Allons-y !

— Eh bien, William, a repris Moore, il y a cent ans, cela aurait posé un problème. Vous savez comment étaient les gens, à l'époque.

— En fait, non. Tout ce que je sais sur la période comprise entre le xx^e siècle et aujourd'hui, c'est l'histoire de l'armée.

— Ah ! Eh bien, c'était, heu !... C'était, comment dire ?...

— Ses mains s'agitaient.

— C'était un crime, a complété Alsever laconiquement. C'était l'époque où le Conseil Eugénique commençait à habituer les gens à l'idée de l'homosexualité universelle.

— Le Conseil Eugénique ?

— Une subdivision de l'AENU qui n'avait d'autorité que sur Terre. (Elle a reniflé profondément la capsule vide.) C'était pour empêcher les gens de faire des enfants par la méthode biologique. Primo, parce que les gens montraient un regrettable manque de bon sens dans le choix de leur partenaire génétique ; secundo, parce que le Conseil s'était aperçu que les différences raciales provoquaient au sein de l'humanité des divisions parfaitement inutiles. Or, avec un contrôle total sur les naissances, on pourrait aboutir, en quelques générations, à l'unité raciale du monde entier.

Je ne savais pas qu'ils avaient été aussi loin que ça. Mais je supposai que c'était logique.

— Vous approuvez cela, en tant que médecin ?

— En tant que médecin, je n'en suis pas sûre. (Elle a sorti de sa poche une autre capsule et l'a fait rouler entre le pouce et l'index, le regard dans le vide, ou fixé sur quelque chose que nous ne pouvions pas voir.) En un sens, cela simplifie mon travail. Bon nombre de maladies ont tout simplement disparu. Mais je ne pense pas qu'ils en sachent autant sur la génétique qu'ils le croient. Ce n'est pas une science exacte. Il se pourrait qu'ils soient en train de faire fausse route, et pendant des siècles on n'en verra pas le résultat.

Elle a brisé la capsule sous son nez et a respiré par deux fois.

— En tant que femme, cependant, je suis totalement pour.

Hilleboe et Rusk hochaient vigoureusement la tête.

— Pour ne pas avoir à subir l'accouchement ?

— C'est une des raisons. (Elle a louché vers sa capsule et en a inhalé l'ultime bouffée.) Mais, surtout, c'est pour... ne pas avoir à... ne pas avoir un homme. À l'intérieur de moi, vous comprenez. C'est dégoûtant !

Moore a ri.

— Si vous n'avez pas essayé, Diane, ne...

— Oh ! la ferme !

Par jeu, elle lui a jeté la capsule vide.

— Mais c'est parfaitement naturel ! ai-je protesté.

— Comme de sauter d'un arbre à l'autre. Ou de creuser avec un bout de bois pour chercher des racines. Le progrès, mon cher commandant... le progrès !

— De toute façon, a dit Moore, ça n'a été un crime que pendant une courte période. Ensuite, on a considéré cela comme une maladie

curable, un simple...

— ... dysfonctionnement, a complété Alsever.

— Merci. Et de nos jours, a précisé Moore, c'est si rare... Je ne pense pas qu'il y ait un homme ou une femme pour se sentir violemment concerné par ce sujet, dans un sens ou dans l'autre.

— Ce n'est qu'une excentricité, a dit Diane, magnanime. Pas comme si vous dévoriez les enfants.

— C'est exact, Mandella, a ajouté Hilleboe. Je ne me sens pas différente à votre égard à cause de ça.

— Je... je suis content.

C'était simplement parfait. Il commençait à se faire jour en moi que je n'avais pas la moindre idée de la conduite que j'avais à tenir en société. Une très grande part de mon comportement « normal » était fondée sur un code complexe et implicite se rapportant lui-même à une étiquette sexuelle. Étais-je supposé traiter les hommes comme des femmes et vice versa ? Ou traiter indifféremment chacun comme si c'était un frère ou une sœur ? Tout me paraissait très déconcertant.

J'ai terminé mon verre et l'ai posé.

— Bon... je vous remercie de m'avoir rassuré. C'était essentiellement cela que je voulais vous demander... mais je suis sûr que vous avez des choses à faire, des adieux, je ne sais pas... Ne me laissez pas vous retenir plus longtemps.

Ils sont tous partis l'un après l'autre, excepté Charlie Moore. Lui et moi avons décidé de prendre une cuite monumentale en essayant de faire tous les bars et tous les clubs d'officiers du coin. On est allés jusqu'à douze, et on les aurait probablement tous faits si je n'avais décidé de dormir quelques heures avant le rassemblement du lendemain.

La seule fois où Charlie m'a dragué, il l'a fait très poliment. J'espère que mon refus a été aussi poli. Je me suis dit que j'aurais souvent l'occasion de m'entraîner.

À l'origine, les vaisseaux de l'AENU avaient bénéficié d'une sorte de beauté délicate, arachnéenne. Mais, à la suite de diverses améliorations technologiques, il était devenu plus important d'accroître la résistance structurale que d'économiser du poids (un de ces anciens vaisseaux se serait replié comme un accordéon si on avait tenté avec lui une manœuvre à 25 G) et cela se reflétait dans l'esthétique, massive, lourde, fonctionnelle. Comme seul ornement, le nom, *Masaryk II*, était inscrit en énormes lettres antiques bleu mat sur la coque d'obsidienne.

La navette qui nous amenait au quartier d'embarquement a flotté quelques instants à la hauteur du nom ; il y avait là une foule d'hommes et de femmes minuscules qui assuraient l'entretien de la coque. En comparaison de leur taille, nous avons pu nous rendre compte que les lettres avaient bien cent mètres de haut. Le vaisseau faisait plus d'un kilomètre en longueur (1 036,5 mètres, m'a précisé ma mémoire) sur près d'un tiers en largeur (319,4 mètres).

Ça ne voulait pas dire qu'on dût avoir pleinement les coudées franches à l'intérieur. Le ventre du vaisseau contenait six grands chasseurs à tachyon et cinquante sondes. En comparaison, l'infanterie était reléguée sur une minuscule surface, dans un coin. « *La guerre est le domaine des frictions* », a dit Karl von Clausewitz ; j'avais le sentiment qu'on allait en faire l'expérience.

Nous disposions d'environ six heures avant d'avoir à nous rendre aux cuves d'accélération. J'ai déposé mes affaires dans la petite cabine qui devait être mon chez-moi au cours des vingt prochains mois et suis parti en exploration.

Au salon, j'ai retrouvé Charlie, qui m'y avait devancé et avait eu, par conséquent, le privilège d'être le premier à tester la qualité du café à bord du *Masaryk II*.

— De la bile de rhinocéros, a-t-il dit.

— Au moins, ce n'est pas du soja, ai-je répondu, en absorbant timidement une première gorgée.

J'en ai conclu que dans une semaine le soja me manquerait.

Le salon des officiers était un compartiment de trois mètres sur quatre, aux murs et au plancher de métal, équipé d'un distributeur à

café et d'un lecteur-bibliothèque. Six chaises inconfortables entouraient une table sur laquelle était posé un scripteur.

— Quel endroit charmant, n'est-ce pas ? (Distraitement, il a fait apparaître l'index général sur la biblio-machine.) Beaucoup de théorie militaire.

— C'est bien. Ça nous rafraîchira la mémoire.

— Tu as demandé à suivre l'entraînement des officiers ?

— Moi ? Non. C'étaient les ordres.

— Toi, au moins, tu as des excuses. (D'une tape sur le bouton, il a éteint la machine et a regardé la tache verte diminuer.) Moi, j'ai demandé. On ne m'avait pas dit l'effet que ça faisait.

— Ouais. (Il n'évoquait là aucun aspect subtil du problème, ni le poids de la responsabilité, ni quelque chose du même genre.) On dit que cela vous quitte peu à peu.

Toute cette connaissance dont ils vous gavent... ce continuel murmure silencieux.

— Ah ! vous êtes là ? (Hilleboe est entrée, et nous avons échangé les formules de politesse habituelles. Elle a jeté un rapide coup d'œil circulaire sur la pièce ; il était évident que cet arrangement Spartiate rencontrait son approbation.) Voulez-vous dire quelques mots à la compagnie avant d'aller dans les cuves d'accélération ?

— Non, je ne vois pas pourquoi cela serait... nécessaire.

J'ai failli dire « souhaitable ». L'art de corriger ses subordonnés réclame beaucoup de tact. Je pouvais me rendre compte que j'aurais souvent à rappeler à Hilleboe qu'elle n'était pas le commandant.

Ou bien, je n'aurais qu'à échanger mes galons avec elle et la laisser goûter aux joies du commandement.

— Par contre, vous pouvez, s'il vous plaît, rassembler les chefs de section et répéter avec eux la séquence d'immersion. Plus tard, nous ferons des exercices de vitesse. Mais, pour l'instant, j'estime que nos troupes peuvent profiter de quelques heures de repos.

S'ils ont une aussi belle gueule de bois que leur commandant ! me dis-je.

— Oui, mon commandant.

Elle est repartie, légèrement mécontente, car ce que je lui avais demandé de faire était davantage du ressort de Riland ou de Rusk.

Charlie a étalé sa rondeur dans l'une des chaises inconfortables et a soupiré.

— Vingt mois dans cette machine pleine de graisse ! Et avec elle ! Merde !

— Eh bien, si tu es gentil avec moi, je ne vous mettrai pas tous les deux ensemble dans le même logement.

— D'accord. Je suis ton esclave à jamais. À partir de... mettons... vendredi prochain. (Il a inspecté le fond de sa tasse et a résolu de ne

pas la boire jusqu'à la lie.) Sérieusement, elle va poser un problème. Qu'est-ce que tu vas faire d'elle ?

— Je ne sais pas. (Bien sûr, Charlie aussi faisait montre d'insubordination. Mais c'était mon officier des détails et il échappait à la hiérarchie ordinaire. D'autre part, il me fallait au moins un ami.) Peut-être qu'elle s'adoucira, une fois que nous serons en route.

— Certes !

Techniquement, nous avons déjà levé l'ancre et glissons à 1 G vers le collapsar Stargate. Mais ce n'était que pour l'agrément de l'équipage : il n'est pas facile de se poser définitivement quand on est en chute libre. Le voyage proprement dit ne commencerait pas avant notre entrée dans les cuves.

Le salon était déprimant. Nous avons donc, Charlie et moi, consacré nos dernières heures de mobilité à la visite du vaisseau.

La passerelle de commandement ressemblait à n'importe quel central d'ordinateur : ils s'étaient épargné le luxe des écrans de vision. Nous nous sommes tenus à distance respectable cependant qu'Antopol et ses officiers accomplissaient une dernière série de vérifications avant de gagner leur cuve et d'abandonner notre destin aux machines.

En fait, il y avait un hublot – une bulle épaisse de plastique – devant, dans la chambre de navigation. Le lieutenant Williams n'était pas occupé car la partie pré-insertion de son travail était entièrement automatique, aussi a-t-il bien voulu nous faire visiter.

Il a tapoté le hublot de l'ongle.

— Espérons que, pour ce voyage, nous n'aurons pas à nous servir de ça !

— Comment ça ? a demandé Charlie.

— Sauf si nous sommes perdus.

Si l'angle d'insertion se trouvait déplacé d'un millième de radian, nous pourrions nous retrouver déportés à l'autre bout de la galaxie.

— Nous pouvons avoir une idée approximative de notre position en analysant le spectre des étoiles les plus brillantes. C'est comme des empreintes digitales. On en identifie trois, et on peut trianguler.

— Et, alors, trouver le collapsar le plus proche et se remettre sur le droit chemin, ai-je dit.

— Là réside le problème. Sad-138 est le seul collapsar que nous connaissions dans les Nuages de Magellan. Nous ne le connaissons que parce que nous avons capté des données ennemies à son sujet. Même si nous pouvions découvrir un autre collapsar, en supposant que nous nous perdions dans le Nuage, nous ne saurions pas comment nous y insérer.

— C'est gai !

— Ce n'est pas comme si nous étions vraiment perdus, a-t-il dit avec une expression malicieuse. Nous pourrions toujours nous

remettre en cuve, viser la Terre et nous lancer à toute puissance. Nous serions de retour en trois mois environ, temps du vaisseau.

— Certainement, ai-je dit. Mais 150 000 ans dans le futur !

À 25 G, vous arriviez aux neuf dixièmes de la vitesse de la lumière en moins d'un mois. À partir de ce moment-là, vous n'aviez plus qu'à vous en remettre à saint Albert le Grand.

— C'est, en effet, un inconvénient, a-t-il reconnu. (Puis il a ajouté :) Mais, au moins, nous saurions qui a gagné la guerre !

Ça vous faisait réfléchir au nombre de soldats qui avaient dû quitter la guerre de cette façon. Il y avait quarante-deux forces d'intervention perdues quelque part et portées disparues. Il était possible qu'elles glissent ainsi à travers l'espace normal à une vitesse proche de celle de la lumière pour faire réapparition sur Terre ou sur Stargate, une par une, pendant des siècles.

C'était une manière pratique de désertir, puisque, sitôt que vous étiez sortis de la chaîne des sauts collapsars, il était pratiquement impossible de vous retrouver. Malheureusement, la séquence de sauts était préprogrammée par le Commandement de la force d'intervention ; le navigateur humain n'entrait en jeu que si une erreur de calcul vous faisait vous glisser dans le *mauvais* « trou de ver » et ressortir en quelque point hasardeux de l'espace.

Nous avons poursuivi notre inspection, Charlie et moi, par le gymnase, qui était assez grand pour qu'une douzaine de personnes y tiennent à la fois. Je lui ai demandé de faire une liste de roulement pour que tout le monde puisse s'exercer une heure par jour quand nous serions sortis des cuves.

Le réfectoire était à peine plus grand que le gymnase. Même en faisant quatre services, il faudrait prendre ses repas épaule contre épaule. Le salon des simples soldats était encore plus déprimant que celui des officiers. J'allais avoir sur les bras un réel problème de maintien du moral bien avant la fin des vingt mois.

L'armurerie était plus vaste que ne l'étaient tout ensemble le gymnase, le réfectoire et les deux salons. Il fallait qu'il en soit ainsi en raison de la grande diversité des armes d'infanterie, qui avaient évolué au cours des siècles. L'arme de base était toujours la tenue de combat, mais elle était beaucoup plus sophistiquée que le premier modèle dans lequel j'avais été comprimé, juste avant la campagne sur Aleph.

Le sous-lieutenant Riland, l'officier d'armurerie, supervisait ses quatre subordonnés, un par section, qui étaient en train d'effectuer une vérification de dernière minute dans le magasin d'armement. C'était probablement le travail le plus important de tout le vaisseau quand on réfléchissait à tout ce qui pourrait arriver à ces tonnes d'explosifs et de matières radioactives sous 25 G.

Je lui ai rendu son salut de pure forme.

— Est-ce que tout se passe bien, lieutenant ?

— Oui, m'com'dant, sauf ces foutues épées ! (Pour les champs de stase.) Pas moyen de les orienter correctement pour qu'elles ne se tordent pas. J'espère seulement qu'elles ne vont pas se casser !

Je ne pouvais pas même avoir un début de compréhension des principes régissant les champs de stase ; l'écart entre « leur » physique et celle du temps de ma maîtrise était aussi grand que l'espace de temps qui séparait Galilée d'Einstein. J'en connaissais cependant les effets.

Rien ne pouvait se mouvoir à plus de 16,3 mètres par seconde à l'intérieur du champ, qui consistait en un hémisphère (une sphère, dans l'espace) d'environ cinquante mètres de rayon. À l'intérieur, il n'y avait aucune sorte de radiation électromagnétique : pas d'électricité, pas de magnétisme, pas de lumière. De l'intérieur de votre tenue, le monde alentour vous apparaissait monochrome et fantomatique. Ce phénomène m'avait été expliqué, de manière volubile, comme étant dû à « un transfert de phase de quasi-énergie fuyant d'une réalité tachyon adjacente ». C'était pour moi parfaitement phlogistique.

Le résultat, quoi qu'il en soit, était de rendre inutiles toutes les armes de guerre conventionnelles. Même une bombe nova n'était qu'un bloc inerte à l'intérieur du champ. Et toute créature, terrienne ou taurane, prise à l'intérieur du champ sans protection adéquate mourait en une fraction de seconde.

Les premiers temps, il a semblé que nous avions découvert l'arme ultime. Il y eut cinq engagements au cours desquels des bases ennemies entières furent effacées sans qu'aucune victime humaine ne reste sur le terrain. Tout ce qu'il y avait à faire, c'était d'apporter le champ à l'ennemi (en gravitation terrestre, quatre soldats vigoureux pouvaient le manier sans effort), et les regarder mourir au fur et à mesure qu'ils disparaissaient derrière le mur opaque du champ. Ceux qui transportaient le générateur de champ étaient invulnérables, si ce n'est pendant les courtes périodes où ils devaient fermer la chose pour s'orienter.

Mais, la sixième fois qu'on utilisa le champ, les Taurans étaient prêts. Ils portaient des tenues protectrices et étaient armés de lances pointues avec lesquelles ils pouvaient déchirer les tenues de ceux qui portaient le générateur. À partir de ce moment-là, on arma les porteurs.

On n'avait eu des rapports que sur trois autres batailles, bien qu'une douzaine de forces d'intervention soient parties équipées du champ de stase. Les autres étaient encore en train de se battre, ou encore en chemin, ou bien avaient été totalement défaits. Il n'y avait pas moyen de le dire avant leur retour. Et rien n'encourageait ce

retour si leur terrain était toujours sous contrôle tauran – en principe, cela constituait une « désertion sous le feu de l'ennemi », ce qui signifiait la peine capitale pour tous les officiers (quoique, selon une rumeur, on se contentât de leur effacer le cerveau, de le réimprimer et de les renvoyer au casse-pipe).

— Nous servirons-nous du champ de stase ? m'a demandé Charlie.

— Probablement. Mais pas au début, à moins que les Taurans ne soient déjà là. L'idée de vivre jour après jour dans une tenue ne me sourit guère.

Pas plus que ne me souriait celle de me servir d'une épée, d'une lance ou d'un couteau de jet, quel que soit le nombre d'illusions électroniques que j'avais envoyées ainsi au Walhalla.

J'ai consulté ma montre.

— Bon ! On ferait bien de descendre aux cuves, Charlie, histoire de vérifier si tout est bien en place.

Nous disposions encore de deux heures avant que ne commence la séquence d'insertion.

La pièce dans laquelle se trouvaient les cuves ressemblait à un gigantesque laboratoire industriel : le sol, d'une centaine de mètres de diamètre, était jonché d'appareils massifs peints d'une couleur uniforme, un gris terne. Les huit cuves étaient disposées de manière quasi symétrique autour de l'ascenseur central ; mais la symétrie était rompue par le fait que l'une des cuves faisait deux fois la taille des autres. C'était celle réservée aux officiers et au personnel spécialiste auxiliaire.

L'aspirant Blazynsky est sorti de derrière l'une des cuves et m'a salué. Je n'ai pas rendu le salut.

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Dans tout cet univers de gris, voilà qu'il y avait une tache de couleur.

— C'est un chat, mon commandant.

— Sans blague ! (C'était un gros chat, au pelage bigarré. Il avait l'air ridicule, étalé sur l'épaule de l'aspirant. Je reformulai donc ma question :) Nom de Dieu ! qu'est-ce qu'un chat peut bien foutre ici ?

— C'est la mascotte de l'escouade d'entretien, mon commandant.

Le chat a dressé la tête, le temps de me cracher son mécontentement, et a repris sa pose alanguie.

Je me suis tourné vers Charlie, qui a haussé les épaules en réponse.

— Je trouve ça assez cruel, a-t-il dit. (Puis à l'aspirant :) Vous n'irez pas loin avec. Après 25 G, ce ne sera plus que de la fourrure et des tripes.

— Ah non ! mon capitaine ! Non ! mon commandant ! (Il a

rebroussé le poil entre les épaules de l'animal. Il y avait une prise à fluorocarbone implantée là, rigoureusement identique à celle qui se trouvait au-dessus de mon os iliaque.) Nous l'avons acheté à Stargate, dans un magasin. Déjà modifié. Beaucoup de vaisseaux en ont, maintenant, mon commandant. Le commandant de bord a signé pour nous les formulaires.

Bien. C'était son droit le plus strict ; l'entretien dépendait de nous deux à égalité. De plus, c'était son vaisseau.

— Vous n'auriez pas pu prendre un chien ?

J'avais horreur des chats, ces bêtes sournoises.

— Non, mon commandant. Ils ne s'adaptent pas, ne peuvent pas supporter la chute libre.

— Avez-vous eu à faire des modifications spéciales dans la cuve ? a demandé Charlie.

— Non, mon capitaine. Rien qu'un fauteuil de plus. (C'était le bouquet ; ça voulait dire que j'allais devoir partager ma cuve avec cet animal.) Il a suffi de raccourcir les sangles. Il lui faut un produit différent pour le renforcement des cellules, mais c'était inclus dans le prix.

Charlie l'a caressé derrière l'oreille. Il a ronronné doucement mais n'a pas bougé.

— Il semble un peu abruti. L'animal, je veux dire.

— Nous lui avons déjà administré la drogue. (Pas étonnant qu'il soit inerte : la drogue ralentit le métabolisme jusqu'à un niveau juste suffisant pour le maintien de la vie.) Ça sera plus facile pour le mettre en place.

— Bon, ça ira, ai-je dit. (Peut-être était-ce bon pour le moral de mes troupes.) Mais s'il commence à traîner dans nos pattes, c'est moi qui, personnellement, le recyclerai !

— Oui, mon commandant ! a-t-il dit, visiblement soulagé et persuadé que je ne pourrais rien faire de tel à une aussi adorable petite boule de fourrure.

Mais ça, mon ami, qui s'y frotte...

Nous avons donc tout vu. La seule chose que nous ayons laissée, dans cette partie de la machinerie, fut l'énorme garage où se trouvaient les chasseurs et les bourdons, calés dans leur berceau massif, en prévision de l'accélération qui allait se produire. Charlie et moi sommes descendus pour y jeter un coup d'œil, mais il n'y avait pas de hublot de ce côté-ci du sas. Je savais qu'il y en avait un à l'intérieur, mais la chambre était sous vide et ça ne valait pas la peine de mettre en route le cycle de réchauffement et de remplissage rien que pour satisfaire notre curiosité.

Je commençais à me sentir surnuméraire. J'ai appelé Hilleboe pour lui dire que tout avait été contrôlé. Nous avions encore une

heure à tuer, alors nous sommes retournés au salon et avons joué sur l'ordinateur au *Kriegspieler*. Ça commençait juste à être intéressant lorsque l'avertissement des moins dix minutes a résonné.

Les cuves d'accélération ont une garantie de « semi-vie-avant-panne » de cinq semaines ; il y a cinquante pour cent de chances pour que tu puisses rester cinq semaines immergé avant que ne saute une valve ou un tube et que tu ne sois écrasé comme un insecte sous un talon. En fait, il fallait une foutue situation d'urgence pour justifier l'emploi des cuves sur plus de deux semaines. Nous allions seulement y rester *dix jours* pendant cette première partie de notre voyage.

Cinq semaines ou cinq heures, de toute façon, c'est du pareil au même pour le type qui s'y trouve. Une fois que la pression a atteint le niveau voulu, tu n'as plus aucune sensation du passage du temps. Ton corps et ton cerveau ne font qu'un bloc. Tes sens ne te transmettent plus rien, et tu peux t'amuser pendant des heures rien qu'en essayant d'épeler ton propre nom.

Aussi n'étais-je pas vraiment surpris de ne pas avoir senti le temps passer et de me retrouver soudainement sec et le corps saisi de picotements sous l'effet du retour des sensations. On se serait cru à un congrès d'asthmatiques tenu au milieu d'un champ de foin : trente-neuf personnes et un chat en train de tousser et d'éternuer pour se débarrasser des derniers résidus de fluorocarbène. Pendant que je me débattais pour sortir de mes sangles, la porte latérale s'est ouverte et la cuve s'est remplie d'une lumière vive douloureuse à supporter. Le chat est sorti le premier, suivi d'une bousculade généralisée. Pour me comporter avec dignité, j'ai attendu que tout le monde soit dehors pour sortir.

À l'extérieur, il y avait plus de cent personnes à tourner en rond, à s'étirer et à se masser leurs crampes. Dignité ! Entouré par cette étendue de jeune chair féminine, j'ai fixé mon regard sur leurs visages et ai désespérément tenté de résoudre dans ma tête une équation différentielle du troisième degré afin de combattre le réflexe amoureux. Cet expédient temporaire m'a cependant amené jusqu'à l'ascenseur.

Hilleboe gueulait des ordres, formait des rangs et, comme les portes se fermaient, je remarquai que tous ceux d'une section avaient un léger bleu uniforme sur tout le corps, de la tête aux pieds. Vingt paires d'yeux pochés. Il faudrait que je voie l'Entretien et le Service médical à ce sujet.

Après m'être rhabillé.

On est restés à 1 G pendant trois semaines, avec des périodes occasionnelles de chute libre pour effectuer des vérifications, pendant que le *Masaryk II* décrivait une boucle étroite au delà du collapsar Resh-10. Cette période s'est fort bien déroulée, les hommes s'adaptaient assez bien à la routine du vaisseau. Je leur ai donné un minimum de travail réel pour un maximum d'exercices d'entraînement et de révisions – pour leur propre bien, bien que je ne fusse pas assez naïf pour penser qu'ils le voyaient de cette façon-là.

Au bout d'une semaine, le soldat Rudkoski (l'assistant du cuisinier) avait un alambic qui produisait huit litres d'alcool éthylique à 95° par jour. Je n'avais pas l'intention de le lui interdire – la vie à bord était déjà suffisamment monotone et que l'on se présente soûl ou non pour le service était le moindre de mes soucis – mais j'étais diablement intrigué et désireux de savoir comment il s'y prenait pour chaparder le matériel de base de notre système écologique étroitement fermé et comment les hommes payaient leur gnôle. Je me suis donc servi de la voie hiérarchique, mais à rebours, demandant à Alsever de découvrir le pot aux roses. Elle a demandé à Jarvil, qui a demandé à Carreras, qui a eu une longue discussion avec Orban, le cuisinier. Il est apparu que c'était l'adjudant-chef Orban qui avait mis en place tout le truc en laissant le sale travail à Rudkoski, et qu'il crevait d'envie de s'en vanter auprès d'une personne digne de confiance.

Si j'avais jamais pris mes repas avec les hommes de troupe, je me serais peut-être aperçu qu'il se passait des choses bizarres. Mais le complot ne s'étendait pas au territoire des officiers.

À travers Rudkoski, Orban avait monté une économie à l'échelle du vaisseau fondée sur l'alcool. Ça fonctionnait ainsi :

Chaque repas comportait un dessert très sucré – confiture, entremets ou flan – que tu étais libre de manger si tu en supportais le goût douceâtre. Mais s'il se trouvait toujours sur ton plateau lorsque tu le présentais au recyclage, Rudkoski te donnait un jeton de dix cents et versait le truc sucré dans une cuve de fermentation. Il avait deux cuves de vingt litres dont l'une « travaillait » pendant que l'autre était en cours de remplissage.

On retrouvait le jeton de dix cents à l'autre bout du système qui

te permettait, pour cinq dollars, d'acheter un demi-litre d'alcool pur (tu avais le choix du parfum). Un groupe de cinq personnes qui se passaient de tous leurs desserts pouvait acheter environ un litre par semaine, ce qui était suffisant pour passer une bonne soirée mais ne l'était pas pour constituer un problème d'hygiène public.

Lorsque Diane m'a apporté ces informations, elle les a accompagnées d'une bouteille de Rudkoski's Worst – littéralement : le Pire de Rudkoski. C'en était un dont le parfum était raté. Il avait remonté la voie hiérarchique en ne perdant que quelques centilitres.

C'était un affreux mélange de fraise et de carvi. Par une perversité relativement coutumière aux gens qui ne boivent pas souvent, Diane aimait ça. J'ai fait monter de l'eau glacée et, en moins d'une heure, elle était complètement pétée. Pour ma part, je me suis versé un verre que je n'ai pu finir.

Elle était déjà à moitié partie et soliloquait avec son foie lorsque, soudainement, elle a relevé la tête et a fixé sur moi un regard direct comme celui d'un enfant.

— Tu as un vrai problème, commandant William.

— Pas la moitié de celui que tu auras demain matin, lieutenant-docteur Diane.

— Oh ! pas vraiment ! (Sa main a tangué devant son visage.) Un peu de vitamines, un peu de glu...cose, un tout petit centimètre cube d'adréna...line si le reste ne marche pas. Toi... tu... as... un vrai... problème.

— Écoute, Diane, tu ne veux pas que je...

— Ce qu'il te faut... c'est un rendez-vous avec ce gentil caporal Valdez. (Valdez était le conseiller sexologue pour hommes.) Il saura te comprendre. C'est son boulot. Il te fera...

— Nous en avons déjà parlé, tu te rappelles ? Je veux rester comme je suis.

— Comme nous tous. (Elle s'est essuyé une larme qui contenait probablement un fort pourcentage d'alcool.) Tu crois peut-être qu'ils t'appellent la Vieille Casquette ? Non, ce n'est pas ça.

Elle a regardé le plancher, puis le mur.

— C'est la Vieille Jaquette, qu'ils disent.

Je m'étais attendu à des surnoms bien pires, mais pas aussi vite.

— Je m'en fiche. Un commandant a toujours droit à des surnoms.

— Je sais, mais... (Elle s'est levée subitement et a vacillé un petit peu.) Trop bu... M'allonger... (Elle m'a tourné le dos et s'est étirée si fort qu'une articulation a craqué. Puis elle a défait la fermeture de sa tunique, qui a glissé autour de ses jambes. Elle s'en est extirpée et s'est dirigée sur la pointe des pieds vers mon lit. Elle s'est assise dessus et a tapoté le matelas.) Viens, William. C'est notre seule occasion.

— Pour l'amour de Dieu ! Diane ! Ça ne serait pas loyal !

— Tout est loyal, a-t-elle dit en rigolant. D'ailleurs, j'suis méd'cin, j'peux être clinique ; ça n'm'embête pas du tout. Viens m'aider à enl'ver ça.

Au bout de cinq cents ans, ils faisaient encore des soutiens-gorge qui s'ouvraient dans le dos.

Une certaine sorte de gentleman l'aurait aidée à se déshabiller et aurait fait une sortie discrète. Une autre sorte aurait pris la porte en courant. N'étant ni l'un ni l'autre, je me suis approché pour la curée.

Heureusement peut-être, elle s'est endormie avant que nous n'ayons pu faire grand-chose. Je suis resté un certain temps à la contempler et à la caresser, jouissant de sa beauté et me faisant l'effet d'un goujat, puis je me suis débrouillé pour tout remettre en ordre et pour la rhabiller.

Je l'ai soulevée du lit – quel doux fardeau ! – et je me suis rendu compte que, si quelqu'un me voyait la ramener dans sa cabine, elle allait être en butte aux racontars pour le restant de la campagne. J'ai appelé Charlie pour lui dire que nous avions de la gnôle et que Diane l'avait mal encaissée. Je lui ai demandé de monter prendre un verre et de m'aider à traîner ce bon docteur chez elle.

Au moment où Charlie a frappé, elle était innocemment étalée sur une chaise et ronflait doucement.

Il lui a souri.

— Homme de l'Art, guéris-toi toi-même.

Je lui ai tendu la bouteille en l'avertissant. Il l'a reniflée et a fait la grimace.

— C'est quoi ? Du vernis ?

— Rien qu'un truc que les cuisiniers ont concocté. Avec un alambic sous vide.

Il a prudemment reposé la bouteille, comme si elle pouvait exploser à la moindre secousse.

— Je peux prédire un prochain manque de clients. Une épidémie de morts par empoisonnement. Elle a vraiment bu ce breuvage infect ?

— Eh bien, de l'aveu même des cuisiniers, c'est une fournée qui n'a pas marché ; leurs autres bouteilles sont, évidemment, buvables. Mais elle a bu ça, oui. Et elle a aimé.

— Bon... (Il a ri.) Bordel ! Tu la prends par les jambes et moi par les bras ?

— Non, écoute, nous prenons chacun un bras. Peut-être que nous pourrons quand même la faire avancer comme ça.

Elle a grogné un petit peu quand nous l'avons soulevée de la chaise, a ouvert un œil et a dit : « Salut, Charlie ! » Puis elle a refermé l'œil et s'est laissé traîner jusqu'à sa cabine. Personne en chemin ne nous a vus, mais sa camarade, Laasonen, attendait en lisant.

— Elle a vraiment bu ce truc, hein ? (Elle a considéré son amie

avec un mélange de tendresse et d'amusement.) Là, laissez-moi vous aider.

À nous trois, nous l'avons basculée sur son lit. Laasonen lui a écarté les cheveux des yeux.

— Elle disait que c'était une expérience.

— C'est plus de dévotion pour la science que je n'en ai, a dit Charlie. Et un estomac plus solide, aussi.

Il aurait mieux fait de ne pas parler si vite.

Penaude, Diane a admis qu'elle ne se souvenait de rien après le premier verre, et – je l'ai déduit de la conversation que nous avons eue – elle croyait que Charlie avait été présent dès le début. C'était mieux comme ça, bien sûr. Mais Diane ! ma merveilleuse hétérosexuelle latente, me permettras-tu de t'offrir une bouteille de scotch la prochaine fois que nous toucherons au port, dans sept cents ans ?

Nous sommes retournés dans les cuves pour le petit saut de Resh-10 à Kaf-35. Ce furent deux semaines à 25 G, suivies de quatre autres de routine à la gravité un.

J'ai annoncé ma politique de « porte ouverte », mais pratiquement personne n'en a jamais tiré parti. J'ai vu très peu de soldats, et les rares occasions qui se sont présentées étaient presque toujours négatives : contrôle des révisions d'entraînement, réprimandes, et de temps à autre conférences. Je comprenais rarement ce qu'ils me disaient, si ce n'était la réponse à une question directe.

L'anglais était la langue maternelle de la plupart d'entre eux, ou bien leur seconde langue, mais il s'était si radicalement modifié au cours des quatre cent cinquante dernières années que je ne pouvais le comprendre qu'avec de grandes difficultés, et même pas du tout s'il était parlé rapidement. Heureusement, on leur avait enseigné, au cours de leur entraînement de base, l'anglais des débuts du ^{XXI}^e siècle ; cette langue, ou dialecte, servait de *lingua franca* temporelle. Grâce à elle, un soldat du ^{XXV}^e siècle pouvait communiquer avec quelqu'un qui avait été contemporain de son aïeul à la dix-neuvième génération. S'il existait encore quelque chose comme des aïeux.

J'ai repensé à mon premier commandant, le capitaine Stott – que je haïssais tout aussi cordialement que le faisait le reste de la compagnie – et j'ai tenté de m'imaginer ce que j'aurais ressenti s'il avait été un déviant sexuel et si j'avais dû apprendre une autre langue pour lui faciliter les choses.

Nous avions donc quelques problèmes de discipline, bien sûr. Mais ce qui était merveilleux, c'est qu'il y ait même de la discipline. Et c'était grâce à Hilleboe ; aussi désagréable qu'elle m'ait été personnellement, je lui étais redevable de maintenir l'ordre dans la troupe.

La plupart des graffiti qu'on pouvait relever à bord du vaisseau concernaient d'improbables géométries sexuelles entre le second officier et son commandant.

De Kaf-35, nous avons sauté à Samek-78 ; de là à Ayin-129 et, finalement, à Sad-138. La plupart des sauts n'étaient que d'une centaine d'années-lumière, mais le dernier fut de 140 000 – il était censé être le plus long saut collapsar jamais effectué par un objet fait de main d'homme.

Le temps passé à dévaler le long du trou de ver d'un collapsar à l'autre était toujours le même, indépendamment de la distance parcourue. Du temps où j'étudiais la physique, ils pensaient que la durée du saut collapsar était exactement égale à zéro. Mais quelques siècles plus tard, une expérience compliquée de conduction d'ondes avait prouvé que le saut durait en réalité une petite fraction de nanoseconde. Cela ne semble rien, mais, de même qu'ils avaient dû rebâtir de fond en comble la physique lorsque avait été découvert le saut collapsar, de même il avait à nouveau fallu tout redéfaire lorsqu'on s'était rendu compte qu'aller de A à B prenait du temps. Les physiciens en discutaient encore.

Mais nous avions des problèmes plus pressants au moment où, aux trois quarts de la vitesse de la lumière, nous sortions, tel un éclair, du champ du collapsar Sad-138. Pour l'heure, il n'y avait pas moyen de savoir si les Taurans nous avaient ou non précédés. Nous avons donc lancé un bourdon pré-programmé qui devait décélérer à 300 G et jeter un coup d'œil préliminaire. Il nous avertirait s'il détectait d'autres vaisseaux dans le Système, ou une activité taurane manifeste sur l'une quelconque des planètes du collapsar.

Sitôt le bourdon lancé, nous nous sommes mis dans les cuves et l'ordinateur nous a pris en charge pour une manœuvre d'esquive qui allait durer trois semaines, le temps que le vaisseau ait ralenti. Pas de problème, si ce n'est que trois semaines c'était fichtrement long à rester gelés dans la cuve ; à la suite de ça, pendant quelques jours, tout le monde se traînait comme un vieil infirme.

Si le bourdon nous avait appris que les Taurans étaient déjà là, nous serions immédiatement descendus à 1 G et aurions déployé nos chasseurs et nos autres robots armés de bombes nova. Ou bien, nous aurions pu ne pas vivre plus longtemps : il arrivait parfois que les Taurans descendent un vaisseau quelques heures à peine après son entrée dans le Système. Mourir dans une cuve ne devait pas être une agréable façon de finir.

Ça nous a pris un mois pour revenir à quelques U.A. de Sad-138, où le bourdon avait trouvé une planète qui satisfaisait à nos exigences.

C'était une étrange planète, légèrement plus petite que la Terre mais plus dense. Ce n'était pas tout à fait le congélateur cryogénique

qu'ont coutume d'être la plupart des planètes-portails, et ce, d'une part, en raison de la chaleur de son noyau ; d'autre part, parce qu'elle n'était distante de Bêta de la Dorade, la plus brillante étoile du Nuage, que du tiers d'une année-lumière.

La plus étrange caractéristique de la planète était son manque de géographie. De l'espace, elle apparaissait comme une boule de billard légèrement abîmée. Notre physicien maison, le lieutenant Gim, expliquait son aspect relativement primitif en faisant remarquer que son orbite anormale, presque cométaire, signifiait probablement qu'elle avait passé la majeure partie de son existence comme planète solitaire dérivant seule à travers l'espace interstellaire. Il y avait de bonnes chances pour qu'elle n'ait jamais été touchée par un météore jusqu'à ce que son vagabondage l'ait amenée sur le territoire de Sad-138 et qu'elle ait été capturée – et ainsi contrainte de partager l'espace avec les autres épaves que le collapsar avait ramassées autour de lui.

Nous avons laissé le *Masaryk II* en orbite (il aurait parfaitement pu atterrir, mais cela aurait restreint sa visibilité et accru le temps nécessaire pour s'éloigner, si besoin était) et avons acheminé les matériaux de construction vers la surface au moyen des six chasseurs.

C'était une bonne chose de pouvoir sortir du vaisseau, même si la planète n'était pas à proprement parler hospitalière. En fait d'atmosphère soufflait un petit vent froid d'hélium et d'hydrogène, et la température restait trop basse, même à midi, pour qu'une autre substance pût exister à l'état gazeux.

Il était « midi » lorsque Bêta de la Dorade apparaissait au-dessus de nous comme une petite étincelle d'un éclat vif et difficilement soutenable. La température baissait lentement au cours de la nuit de vingt-cinq à dix-sept degrés Kelvin – ce qui posait des problèmes, car, juste avant l'aube, l'hydrogène commençait à se condenser et rendait tout si glissant qu'il était inutile de tenter de faire autre chose que s'asseoir et attendre. À l'aube, un pâle arc-en-ciel pastel vous soulageait un peu de la monotonie noire et blanche du paysage.

La surface du sol était traître, couverte de petits grains de gaz gelé qui se déplaçaient lentement, continuellement, dans la brise anémique. Il fallait marcher prudemment et en se dandinant pour rester sur ses pieds ; sur les quatre personnes qui devaient mourir pendant la construction de la base, trois avaient été victimes de simples chutes.

Ma décision de mettre en place les défenses antispaciales et celles du périmètre avant de construire les quartiers d'habitation n'a pas fait plaisir à mes troupes. C'était cependant suivre les règles et ils avaient droit à deux jours de repos à bord du vaisseau pour chaque « jour » passé sur la planète – ce qui n'était pas très généreux, je l'avoue,

puisque les jours du vaisseau comptaient vingt-quatre heures et que ceux de la planète en comptaient trente-huit et demi d'une aube à l'autre.

La base fut achevée en un peu moins de quatre semaines, et en vérité, c'était une construction assez imposante. Le périmètre, un cercle d'un kilomètre de diamètre, était sous la garde de vingt-cinq lasers bévawatt qui, en un millième de seconde, pouvaient automatiquement viser et faire feu. Ils réagissaient au mouvement de n'importe quel objet relativement grand entre le périmètre et l'horizon. Parfois, quand le vent soufflait droit et que le sol était mouillé d'hydrogène, les petits grains de glace s'aggloméraient et formaient une espèce de boule de neige peu compacte qui commençait à rouler. Elle n'allait jamais bien loin.

Comme première protection, avant que l'ennemi ne dépasse l'horizon, la base était au centre d'un gigantesque champ de mines. Une distorsion suffisante de leur champ gravitationnel local déclencherait ces mines enterrées : ce que ferait un Tauran isolé qui se serait approché à moins de vingt mètres, et de même un petit vaisseau spatial qui passerait à mille mètres au-dessus. Il y avait deux mille huit cents mines, pour la plupart des bombes nucléaires de 100 microtonnes. Cinquante d'entre elles étaient des mines tachyon d'une puissance dévastatrice. Elles étaient éparpillées au hasard dans un anneau qui s'étendait, à partir de la limite d'efficacité des lasers, sur cinq autres kilomètres.

À l'intérieur de la base, nous comptons sur des lasers individuels, des grenades microtonnes et des lance-roquettes à puissance tachyon et à répétition qui n'avaient encore jamais été essayés sur le terrain. Nous en avons un par section. En dernier ressort, le champ de stase avait été installé à côté des quartiers d'habitation. À l'intérieur de son dôme gris opaque, nous avons mis, en plus de l'attirail paléolithique qui aurait pu servir à repousser la Horde d'Or, un petit croiseur pour le cas où nous perdriions tous nos autres appareils en volant à la victoire. Douze personnes pourraient ainsi rentrer à Stargate.

Il ne valait mieux pas penser au fait que les autres survivants n'auraient plus qu'à attendre, pour être délivrés, l'arrivée des renforts ou... la mort.

Les quartiers d'habitation et d'administration étaient entièrement souterrains, pour assurer leur protection contre les armes de rase-mottes. Mais ça ne remontait le moral à personne car il y avait un tour de corvées pour les travaux extérieurs qui devaient cependant être effectués quels que soient le risque et la fatigue. Je n'avais pas voulu que les troupes montent en surface pour leur temps libre, à la fois à cause des dangers que cela impliquait et à cause du casse-tête administratif qui consistait à vérifier constamment les sorties et

rentrées de l'équipement et de savoir à tout instant où était qui.

J'ai dû finalement permettre à mes gens de sortir quelques heures par semaine. Il n'y avait pourtant rien à voir si ce n'est la morne plaine et le ciel (qui, de jour, était dominé par Bêta de la Dorade et, de nuit, par le gigantesque ovale blafard de la Galaxie), mais c'était toujours mieux que de fixer des murs et un plafond de rocher fondu.

Le sport favori des soldats était d'aller jusqu'au périmètre et de jeter des boules de neige devant les lasers, de voir jusqu'à quel point la boule pouvait être petite et déclencher encore l'arme. Il me semblait que la valeur divertissante de ce passe-temps équivalait à celle de regarder goutter un robinet, mais je n'y voyais pas vraiment d'inconvénient puisque les armes tiraient à l'extérieur et que nous avions de l'énergie plus qu'il ne nous était nécessaire.

Pendant cinq mois, les choses se sont assez bien déroulées. Nous rencontrions à peu près les mêmes problèmes administratifs que sur le *Masaryk II*, et cette vie de troglodyte passif nous mettait moins en danger que de dévaler de collapsar en collapsar – tout au moins tant que l'ennemi ne se manifestait pas.

J'ai fait semblant de ne rien voir quand Rudkoski a réinstallé son alambic. Tout ce qui pouvait briser la monotonie du travail et de la routine était le bienvenu, et les jetons ne faisaient pas que fournir de la gnôle aux soldats, ils leur permettaient aussi de jouer. Je ne suis intervenu que de deux façons : personne ne pouvait monter à l'extérieur s'il n'était pas totalement à jeun et personne n'avait le droit de faire commerce de ses charmes. Peut-être était-ce le puritain qui parlait en moi, mais, encore une fois, je ne faisais qu'appliquer le règlement. L'opinion des spécialistes était divisée. Le lieutenant Wilber, l'officier psychiatre, était d'accord avec moi ; les conseillers sexuels, Kajdi et Valdez, ne l'étaient pas. Mais eux-mêmes devaient probablement en faire commerce, étant les « professionnels » de la maison.

Cinq mois de routine ennuyeuse et confortable, puis vint le soldat Graubard.

Pour des raisons évidentes, les armes étaient prohibées dans les quartiers d'habitation. Étant donné l'entraînement des hommes – et des femmes –, même une simple bagarre à mains nues pouvait être un duel à mort. Tout le monde était sur les nerfs. Une centaine de gens normaux se seraient probablement sauté à la gorge au bout d'une semaine passée dans nos grottes, mais ces soldats avaient été choisis un par un pour leur capacité à supporter des espaces confinés.

Il y avait cependant des bagarres. Graubard avait failli tuer son ex-amant Schon lorsque cette honorable personne lui avait fait une grimace à la queue du resto. Il avait récolté une semaine de cachot (Schon aussi, pour l'avoir provoqué), suivie d'une consultation

psychiatrique et de corvées en punition. Ensuite, je l'avais transféré dans la quatrième section, où il n'aurait pas tous les jours Schon sous les yeux.

La première fois qu'ils se sont rencontrés dans les couloirs, Graubard a accueilli Schon d'un violent coup de pied dans la gorge. Diane a dû lui refaire une nouvelle trachée artère. Graubard a reçu une tournée plus sévère de cachot, une consultation et de nouvelles corvées – merde ! je ne pouvais pas le transférer dans une autre compagnie ! – et, ensuite, il s'est bien tenu pendant deux semaines. J'ai manipulé leurs horaires de travail et de bouffe pour qu'ils ne soient jamais plus ensemble tous les deux dans la même pièce. Mais, de nouveau, ils se sont rencontrés au détour d'un couloir, et, cette fois-là, ça s'est terminé d'une façon plus égale : Schon avait deux côtes cassées, mais Graubard avait un testicule rompu et quatre dents en moins.

Si ça continuait, j'allais avoir une bouche de moins à nourrir.

Selon le Code universel de justice militaire, j'aurais pu faire exécuter Graubard, puisque, techniquement, nous étions en situation de combat. Peut-être aurais-je dû le faire sur-le-champ, mais Charlie a suggéré une solution plus humanitaire, et je l'ai acceptée.

Nous n'avions pas assez de place pour garder Graubard au cachot à perpétuité, ce qui semblait être la seule solution humaine et cependant pratique, mais il y avait de la place à bord du *Masaryk II*, qui était suspendu au-dessus de nous en orbite stationnaire. J'ai appelé Antopol, et elle a accepté de s'en occuper. Je lui ai donné l'autorisation d'« espacer » le type s'il lui causait des ennuis.

J'ai réuni l'assemblée générale pour expliquer les choses, de manière que la leçon de Graubard ne soit pas perdue. Je venais juste de commencer à parler, debout sur l'estrade de pierre avec la compagnie assise en face de moi et les officiers encadrant Graubard derrière, quand cette espèce de cinglé a résolu de me tuer.

Comme tout le monde, Graubard avait cinq heures par semaine d'entraînement à faire à l'intérieur du champ de stase. Sous une étroite surveillance, les soldats pratiquaient là toutes sortes d'armes blanches : épées, lances et Dieu sait quoi contre des Taurans de paille. D'une manière ou d'une autre, Graubard avait réussi à détourner et à sortir une arme, un chakra indien. C'est un cercle de métal au rebord extérieur effilé comme un rasoir, une arme délicate à manier mais qui, une fois qu'on sait s'en servir, se révèle beaucoup plus efficace qu'un couteau de jet ordinaire. Graubard était un expert.

En une fraction de seconde, il avait réduit à l'impuissance ceux qui l'encadraient – du coude, il avait frappé Charlie à la tempe cependant qu'il brisait la rotule de Hilleboe d'un coup de pied. Il a sorti le chakra de sous sa tunique et l'a fait tourner vers moi d'un

mouvement souple. L'arme était déjà à mi-distance de ma gorge lorsque j'ai réagi.

Instinctivement, j'ai lancé la main pour la dévier, et j'ai failli perdre quatre doigts. Le tranchant de l'arme m'a ouvert le haut de la paume mais j'avais réussi à protéger ma gorge. Alors, Graubard s'est rué sur moi, les lèvres retroussées et l'expression de son visage était telle que j'espère bien ne plus jamais rien voir de semblable.

Peut-être ne s'était-il pas rendu compte que la *Vieille Jaquette* n'avait en réalité que cinq ans de plus que lui ; que la *Vieille Jaquette* avait des réflexes formés au combat et au cours de trois semaines d'entraînement kinesthésique en feedback négatif. De toute façon, ce fut si facile que j'en étais presque désolé pour lui.

Son orteil droit était tourné vers l'intérieur ; je savais qu'il allait encore faire un pas et faire un bond de savate. D'un court *ballestra*, j'ai ajusté la distance entre nous et, juste au moment où ses pieds quittaient le sol, je lui ai allongé un violent coup de pied au plexus solaire. Il a perdu conscience avant même de retomber à terre.

Si vous aviez un homme à tuer, avait dit Kynock, je ne suis pas si sûr que vous en seriez capable. Il y avait plus de cent vingt personnes dans la petite pièce et nul autre bruit que celui de l'écoulement régulier de mon sang sur le sol. Alors même que vous connaissez mille façons différentes de le faire. Si je l'avais frappé légèrement plus haut et sous un angle légèrement différent, il serait mort instantanément. Mais Kynock avait eu raison : je n'avais pas la motivation nécessaire.

Si je l'avais simplement tué en légitime défense, mes ennuis auraient cessé au lieu d'être subitement multipliés.

Un commandant peut se contenter d'enfermer et d'oublier un simple fauteur de troubles psychotique. Mais pas un assassin qui a échoué. Et je n'avais pas besoin de faire un sondage pour savoir que l'exécuter n'améliorerait pas mes rapports avec les hommes, y compris les officiers.

Je me suis rendu compte que Diane était à genoux à côté de moi, essayant de me faire ouvrir la main.

— Occupe-toi de Hilleboe et de Moore, ai-je marmonné. (Et à la compagne :) Rompez !

— Ne fais pas le con ! a dit Charlie.

Il tenait un linge mouillé sur le bleu qu'il avait sur le côté de la tête.

— Tu ne penses pas qu'il faudrait que je l'exécute ?

— Arrête de bouger !

Diane tentait de faire coïncider les deux lèvres de ma blessure afin de pouvoir la refermer en la peignant. À partir du poignet, je sentais ma main comme un morceau de glace.

— Pas de ta propre main, en tout cas. Il faut que tu en charges quelqu'un. Au hasard.

— Charlie a raison, a dit Diane. Que tout le monde tire un papier dans un bol.

J'étais heureux que Hilleboe fût endormie sur l'autre couchette. Je n'avais pas besoin de son opinion.

— Et si la personne ainsi désignée refuse ?

— Tu la punis et tu en trouves une autre, a dit Charlie. Tu n'as donc rien appris dans la boîte ? Tu ne peux pas porter atteinte à ton autorité en faisant publiquement un travail... pour lequel, de toute évidence, quelqu'un d'autre devrait être désigné.

— Pour tout autre travail, certes. Mais pour... personne dans la compagnie n'a jamais tué. J'aurais l'air de chercher quelqu'un pour faire mon sale boulot.

— Si c'est si compliqué, a dit Diane, pourquoi ne pas s'adresser aux troupes et leur dire à quel point le problème est complexe ? Alors, ils tireraient eux-mêmes à la courte paille. Ce ne sont pas des enfants !

Il y avait une armée dans laquelle ce genre de choses avait été fait, me disait ma quasi-mémoire. Le POUM, une milice marxiste du temps de la guerre civile espagnole, dans le début du XX^e siècle. Vous n'obéissiez à un ordre qu'après l'avoir vu expliqué en détail ; vous pouviez refuser d'obéir si ça vous paraissait ne présenter aucun sens. Officiers et soldats se soûlaient ensemble, ne saluaient jamais ni ne s'appelaient par leur grade. Ils avaient perdu la guerre. Mais l'autre côté, lui, ne s'était pas amusé.

— Fini ! (Diane a reposé ma main flasque sur mes genoux.) N'essaie pas de t'en servir pendant une demi-heure. Quand ça

commencera à faire mal, tu pourras t'en servir.

J'ai regardé la blessure de près.

— Les lignes ne sont pas les unes en face des autres. Mais je ne me plains pas.

— Il n'y a pas de quoi ! En toute logique, tu ne devrais plus avoir qu'un moignon. Et de ce côté-ci de Stargate, il n'y a pas d'équipement de régénération.

— Le moignon a failli être au ras de ton cou, a dit Charlie. Je ne vois pas pourquoi tu as eu des scrupules. Tu aurais dû tuer ce salaud tout de suite.

— Ça, je le sais, bordel de Dieu ! (Charlie et Diane ont tous deux sursauté à cette explosion.) Excusez-moi. Merde ! écoutez, laissez-moi mes soucis ! Pourquoi ne pas parler d'autre chose pour un temps ?

Diane s'est levée pour aller vérifier le contenu de sa trousse.

— J'ai un autre malade à aller voir. Essayez de ne pas vous exciter l'un l'autre.

— Graubard ? a demandé Charlie.

— C'est ça. Pour être sûre qu'il pourra monter tout seul à l'échafaud.

— Si Hilleboe se...

— Elle en a encore pour une bonne demi-heure. Je vais faire descendre Jarvil, juste en cas.

Elle est vite sortie.

— L'échafaud... (Je n'avais pas encore pensé à ça.) Comment diable va-t-on s'y prendre pour l'exécuter ? Nous ne pouvons pas le faire à l'intérieur : l'effet sur le moral serait déplorable. Un peloton d'exécution serait beaucoup trop macabre.

— Jette-le par le sas. Tu ne lui dois pas de cérémonial.

— Tu as probablement raison. (Mais ce n'était pas à lui que je pensais. Je me suis demandé si Charlie avait jamais vu le corps d'une personne morte comme ça.) Peut-être devrions-nous le balancer dans le recycleur. Tôt ou tard, il faudra bien qu'il y passe.

Charlie a ri.

— Ça y est ! Tu tiens le bon truc.

— Mais il faudra le découper un petit peu. La porte n'est pas très large.

Charlie a fait quelques suggestions supplémentaires à ce sujet. Jarvil est entré et a fait plus ou moins semblant de nous ignorer.

Soudain la porte de l'infirmerie s'est ouverte à grand bruit. Un chariot avec un malade allongé dessus a fait irruption, avec Diane courant à côté tout en appuyant des deux mains sur la poitrine de l'homme pendant qu'un soldat poussait le chariot. Deux autres soldats suivaient, mais se sont arrêtés à la porte.

— Restez près du mur, a-t-elle ordonné.

C'était Graubard.

— Il a tenté de se tuer, a dit Diane. (Mais cela paraissait évident.)
Arrêt du cœur.

Il avait fait un nœud coulant avec sa ceinture : elle était encore autour de son cou, pendant lâchement.

Il y avait deux grandes électrodes avec des poignées en caoutchouc pendues au mur. Diane les a prises avec une main tandis que de l'autre elle dégagait la poitrine de l'homme en déchirant sa tunique.

— Enlevez vos mains du chariot !

Elle a séparé les électrodes, a enfoncé un bouton et les a appliquées sur la poitrine. Elles ont fait un bourdonnement bas pendant que le corps tremblait et sursautait. Une odeur de chairs brûlées a envahi la pièce. Diane secouait la tête.

— Prépare tout, on va l'ouvrir, a-t-elle dit à Jarvil. Dis à Doris de descendre.

Le corps gargouillait, mais c'était un son mécanique, comme celui d'une installation de plomberie défectueuse.

Elle a coupé le courant et a laissé tomber les électrodes, puis elle s'est enlevé une bague d'un doigt et a traversé la pièce pour se plonger les bras dans le stérilisateur. Jarvil a commencé à masser la poitrine de l'homme avec un liquide qui puait horriblement.

Il y avait une petite marque rouge entre les deux brûlures des électrodes. Il m'a fallu un moment pour reconnaître ce que c'était. Jarvil l'a essuyée. Je me suis approché et j'ai vérifié le cou de Graubard.

— Écarte-toi, William, tu n'es pas stérile.

Diane a touché les clavicules, a pris une mesure en dessous et a incisé droit jusqu'au bas du sternum. Du sang a jailli et Jarvil lui a tendu un instrument qui ressemblait à des cisailles chromées. J'ai détourné le regard, mais je n'ai pas pu ne pas entendre l'outil faire craquer les côtes. Elle a demandé des rétracteurs et des éponges, et ainsi de suite pendant que je regagnais ma place. Du coin de l'œil, je l'ai vue continuer son travail à l'intérieur du thorax, massant directement le cœur.

Charlie semblait éprouver la même chose que moi. Il a dit d'une voix faible :

— Hé ! te casse pas la tête, Diane.

Mais elle n'a pas répondu. Jarvil avait apporté le cœur artificiel et tenait deux tuyaux. Diane a pris un scalpel, et j'ai de nouveau détourné la tête.

Une demi-heure plus tard, il faisait toujours figure de cadavre. Ils ont éteint la machine et ont jeté un drap sur le corps. Diane s'est lavé les bras et a dit :

— Je vais me changer. Je reviens dans une minute.

Je me suis levé et j'ai été jusqu'à sa cabine, à côté. Il fallait que je sache. J'ai levé la main pour frapper, mais elle m'a brutalement fait mal comme si une ligne de feu la traversait. J'ai gratté avec la main gauche et Diane a ouvert immédiatement.

— Qu'est-ce ?... Ah ! tu veux quelque chose pour ta main ! (Elle était à moitié nue et n'avait pas l'air d'y prendre garde.) Demande à Jarvil.

— Non, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Diane, que s'est-il passé ?

— Eh bien, c'est ma faute, je pense. Je l'ai laissé seul pendant une minute.

— Et il a essayé de se pendre ?

— C'est cela. (Elle s'est assise sur le lit et m'a offert une chaise.) Je suis allée aux chiottes, et il était mort quand je suis revenue. J'avais déjà renvoyé Jarvil parce que je ne voulais pas que Hilleboe reste trop longtemps sans surveillance.

— Mais, Diane... il n'a pas de marques sur le cou. Aucun bleu, rien.

Elle a haussé les épaules.

— Il n'est pas mort par pendaison mais d'une crise cardiaque.

— Quelqu'un lui a fait une piqûre. Juste sur le cœur.

Elle m'a lancé un drôle de regard.

— C'est moi, William. De l'adrénaline. C'est un procédé courant.

Cette petite tache de sang se produit si on se dégage de la seringue pendant qu'on vous fait une piqûre. Autrement, le médicament passe directement par les pores et ne laisse pas de marque.

— Il était mort quand tu lui as fait la piqûre ?

— C'est ma conviction professionnelle. (Sur son visage, aucune expression ne venait trahir ses sentiments.) Ni battements de cœur, ni pouls, ni respiration. Très peu d'autres états cliniques montrent de tels symptômes.

— Oui, je vois.

— Est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce qui ne va pas, William ?

Ou bien j'avais une chance incroyable, ou bien Diane était une très bonne actrice.

— Rien. Ouais, il faudrait que je fasse quelque chose pour cette main. (J'ai ouvert la porte.) Tu m'as épargné un tas d'ennuis.

Elle m'a fixé droit dans les yeux.

— Je t'ai dit la vérité.

En réalité, j'avais échangé une sorte d'ennuis contre une autre. En dépit du fait que le décès de Graubard avait eu plusieurs témoins désintéressés, la rumeur persistait à dire que je l'avais discrètement fait éliminer par le Dr Alsever – puisque j'avais loupé moi-même ce

travail et que je ne voulais pas affronter les problèmes d'un procès en Cour martiale.

Le fait était que, selon le Code universel de « justice » militaire, Graubard n'avait mérité aucune forme de procès. Tout ce que j'avais à faire, c'était de dire : « Vous, vous et vous, vous emmenez cet homme et vous l'exécutez, s'il vous plaît. » Et malheur au soldat qui refuserait d'obtempérer.

En un sens, mon rapport avec les troupes s'est amélioré. Extérieurement, au moins, ils montraient plus de déférence à mon égard. Mais je soupçonnais que c'était en partie cette sorte de respect minable que peut vous inspirer une brute qui a prouvé qu'elle pouvait être dangereuse et violente.

Ainsi mon nouveau surnom était *le Tueur* juste au moment où je commençais à m'habituer à *Vieille Jaquette*.

La base s'était vite réinstallée dans sa routine d'entraînement et d'attente. J'étais presque impatient de voir venir les Taurans, rien que pour faire oublier Graubard d'une façon ou d'une autre.

Pour plusieurs raisons évidentes, les troupes s'étaient mieux adaptées à la situation que je ne l'avais fait. Ils avaient des tâches précises à accomplir et beaucoup de temps libre pour ces futilités avec lesquelles les soldats ont coutume de remédier à l'ennui. Mes tâches à moi étaient nettement plus variées mais offraient peu de satisfaction puisque tous les problèmes qui filtraient jusqu'à moi étaient du style « ça ne relève plus de ma compétence », ceux qui pouvaient être résolus de manière simple et non ambiguë l'étaient à des échelons inférieurs.

Je n'avais jamais été très friand de jeux ni de sports, mais de plus en plus, je me suis vu me tourner vers eux pour y trouver une sorte d'exutoire. Dans cet univers tendu qui me rendait claustrophobe, j'étais, pour la première fois de ma vie, dans l'impossibilité de m'échapper par la lecture ou l'étude. J'ai donc fait de l'escrime, au sabre et au bâton, avec les autres officiers et pratiqué jusqu'à l'épuisement les appareils de gymnastique ; j'avais même, en permanence, une corde à sauter dans mon bureau. Presque tous les autres officiers jouaient aux échecs, mais d'habitude ils me battaient – quand je gagnais, j'avais l'impression qu'on me ménageait. Il m'était difficile de faire des mots croisés ou d'autres jeux semblables parce que ma langue était un dialecte archaïque qu'ils avaient du mal à manipuler. Et je manquais de temps et de talent pour maîtriser l'anglais « moderne ».

Pendant un moment, j'ai laissé Diane me bourrer de drogues psychotropiques, mais leurs effets cumulés étaient effrayants – je m'accrochais d'une façon qui, au début, était trop subtile pour me gêner – alors, j'ai cessé net. Ensuite, j'ai tenté une psychanalyse

systématique avec le lieutenant Wilber. Elle fut impossible. Bien qu'il ait tout su de mes problèmes d'une façon académique, nous ne parlions pas le même langage culturel ; les conseils qu'il me donnait au sujet de l'amour et de la sexualité, je les recevais comme un serf du XVI^e siècle à qui on aurait expliqué comment s'entendre avec son seigneur et son curé.

Et, après tout, c'était là mon problème à sa racine. J'étais sûr que j'aurais pu supporter les tensions et les frustrations du commandement, le fait d'être enfermé avec ces gens qui, par moments, m'apparaissaient à peine moins étrangers que les ennemis, et même la presque certitude que tout cela ne pouvait que me conduire à une mort pénible pour une cause sans valeur – j'aurais pu supporter tout ça si seulement Marygay avait été avec moi. Et ce sentiment devenait plus intense au fur et à mesure que se traînaient les mois.

Sur ce point, il s'est montré extrêmement dur avec moi et m'a accusé de céder au romantisme. Il savait ce qu'était l'amour, disait-il ; il avait été amoureux lui-même. Et la polarité sexuelle du couple n'y changeait rien – d'accord, je pouvais accepter ça ; cette idée avait été, pour la génération de mes parents, un lieu commun (auquel ma propre génération avait cependant marqué une résistance prévisible). Mais, l'amour, disait-il, l'amour est une fleur fragile ; l'amour est un cristal délicat ; l'amour est une réaction instable d'une demi-vie d'environ huit mois. Des conneries, ai-je dit, et je l'ai accusé de porter des œillères culturelles ; pendant trente siècles, les sociétés d'avant-guerre avaient enseigné que l'amour était la seule chose qui durait jusqu'à la tombe et même au-delà ; *et s'il était né au lieu d'avoir été couvé, il aurait su cela sans qu'on ait à le lui expliquer !* Sur ce, il a pris une expression tolérante et amusée et m'a répété que je n'étais victime que d'une frustration sexuelle auto-imposée et d'une désillusion romantique.

Rétrospectivement, je pense que nous avons bien passé le temps à discuter ainsi. Mais me guérir, il n'a pu.

J'avais un nouvel ami qui était tout le temps sur mes genoux. C'était le chat, qui avait le don de fuir les gens qui aimaient les chats pour se coller à ceux qui souffraient de sinusite ou détestaient les petites bêtes sournoises. Malgré tout, nous avions quelque chose en commun puisqu'à ma connaissance, il était le seul autre mammifère hétérosexuel mâle à des lieues à la ronde. Il était castré, bien sûr, mais, vu les circonstances, ça ne changeait pas grand-chose.

Quatre cents jours exactement s'étaient écoulés depuis le jour où nous avions commencé la construction de la base. J'étais assis à mon bureau, en train de ne pas vérifier le nouvel emploi du temps que Hilleboe m'avait soumis. Le chat était sur mes genoux et ronronnait bruyamment, quoique je me refusasse à le caresser. Charlie était étalé dans un fauteuil, lisant quelque chose sur l'écran. Le téléphone a bourdonné : c'était le commandant de bord.

— Ils sont là !

— Comment ?

— J'ai dit : ils sont là ! Un vaisseau tauran vient juste d'effectuer sa sortie du champ collapsar. Vitesse : 0,80 c. Décélération : environ 30 G.

Charlie s'est penché par-dessus mon bureau.

— Comment ?

J'ai viré le chat.

— Dans combien de temps est-ce que vous pourrez le poursuivre ? ai-je demandé.

— Dès que vous aurez raccroché le téléphone.

J'ai coupé la communication et je suis allé à l'ordinateur logistique, qui était le jumeau de celui du *Masaryk II* et avait avec ce dernier une liaison de données directe. Pendant que j'essayais de tirer des chiffres de l'engin, Charlie manipulait les boutons de réglage de l'écran.

L'écran était, en fait, un hologramme d'environ un mètre carré sur cinquante centimètres d'épaisseur, et il était programmé pour montrer les positions de Sad-138, de notre planète et de quelques autres morceaux de rocher du Système. Des points verts et rouges me signaleraient la position de nos vaisseaux et de ceux des Taurans.

L'ordinateur a dit que le temps minimum que mettraient les Taurans pour décélérer et revenir au niveau de notre planète serait un petit peu supérieur à onze jours. Bien sûr, il faudrait qu'ils accélèrent et décélèrent sur toute la distance, et nous pourrions les avoir comme des mouches sur un mur. C'est pourquoi, comme nous le faisons nous-mêmes, avec la manœuvre de dérobation, ils variaient leur direction de vol et leur degré d'accélération d'une manière totalement due au

hasard. Se fondant sur plusieurs centaines de comportements ennemis auparavant enregistrés, l'ordinateur était apte à nous fournir la table de probabilité suivante :

<i>Jours avant contact</i>	<i>Probabilité</i>
11	000001
15	001514
20	032164
25	103287
30	676324
35	820584
40	982685
45	993576
50	999369
MÉDIAN	
28,9554	500000

À moins, bien sûr, qu'Antopol et sa bande de joyeux pirates ne réussissent à les descendre. Les chances que ça se produise étaient, je l'avais appris dans la boîte, légèrement inférieures à cinquante pour cent.

Mais que cela prenne 28,9554 jours ou deux semaines, nous autres à la surface de la planète n'aurions qu'à nous tourner les pouces et à regarder. Si Antopol était victorieuse, nous n'aurions pas alors à nous battre jusqu'à l'arrivée des troupes de garnison régulières venues pour nous remplacer et notre transfert sur le prochain collapsar.

— Nous ne sommes pas encore partis.

Charlie avait baissé l'écran à l'échelle minimum ; la planète était une boule blanche de la taille d'un gros melon, et le *Masaryk II* un point vert hors de l'écran à environ huit melons sur la droite ; il était impossible de les avoir tous les deux en même temps.

Nous regardions de ce côté-là lorsqu'un petit point vert s'est détaché du point signifiant le vaisseau. Un numéro 2 spectral flottait à côté de lui, et en bas de l'écran, sur la gauche, une légende est apparue : 2 – Bourdon de poursuite. Les autres numéros de la légende permettaient de reconnaître le *Masaryk II*, un chasseur de défense planétaire et quatorze bourdons de défense planétaire. Ces seize vaisseaux n'étaient cependant pas encore suffisamment éloignés les

uns des autres pour apparaître comme des points séparés.

Le chat se frottait contre ma cheville ; je l'ai pris et l'ai caressé.

— Dis à Hilleboe de réunir l'assemblée générale. Il ne sera pas plus mauvais que tout le monde apprenne ça d'un seul coup.

Les hommes et les femmes n'ont pas pris ça très bien, et je ne pouvais les en blâmer. Nous nous attendions tous à ce que les Taurans attaquent beaucoup plus tôt ; et, comme ils persistaient à ne pas venir, il était devenu évident pour tout le monde que le Commandement de la force d'intervention s'était trompé et qu'ils ne se montreraient jamais.

Je voulais que la compagnie commence sérieusement le maniement d'armes ; ils n'avaient pas touché une seule arme à haute énergie en presque deux ans de temps. Alors, j'ai activé les doigts-lasers des tenues et j'ai distribué les lance-grenades et les lance-roquettes. Nous ne pouvions nous exercer à l'intérieur de la base de crainte d'endommager les senseurs externes et les lasers de l'anneau défensif. Nous avons donc désactivé la moitié du cercle de lasers bévawatt et nous sommes sortis à un kilomètre au-delà du périmètre, une seule section à la fois qu'accompagnait soit Charlie, soit moi. Rusk restait les yeux fixés sur les écrans d'alarme. Si quelque chose approchait, elle devait faire partir une fusée éclairante pour avertir la section, qui aurait à revenir à l'intérieur du périmètre avant que l'ennemi n'apparaisse à l'horizon et que les lasers ne se mettent en marche automatiquement. Sinon, en même temps qu'ils élimineraient les Taurans, les lasers grilleraient la section en moins de 0,02 seconde.

Nous ne pouvions rien détourner de la base pour nous en servir comme cible, mais ça s'est bien passé. La première roquette tachyon que nous ayons tirée a taillé un trou de vingt mètres de long sur dix de large et cinq de profondeur ; la rocaille nous a fourni une multitude de cibles allant jusqu'à la taille d'un homme.

Les soldats étaient bons, bien meilleurs qu'ils n'étaient avec les armes primitives dans le champ de stase. Le meilleur exercice au laser s'est révélé être assez semblable au tir au pigeon : je les avais fait se mettre par couples ; celui qui était derrière lançait des cailloux à tout moment, celui qui était devant avait à jauger la trajectoire du caillou et à le toucher avant qu'il ne touche le sol. Leur coordination œil-main était impressionnante (peut-être le Conseil Eugénique avait-il fait là quelque chose de bien). Tirer sur des cailloux gros comme une pièce de monnaie, la plupart d'entre eux y arrivaient plus de neuf fois sur dix. Le vieux non-biomachiné que j'étais pouvait peut-être réussir sept fois sur dix, et j'avais beaucoup plus d'entraînement qu'eux.

Ils avaient également des dons pour évaluer les trajectoires avec le lance-grenades, qui était devenu une arme nettement plus polyvalente qu'elle n'avait été dans le passé. Au lieu de tirer des

bombes d'une microtonne avec des charges ordinaires, elle offrait le choix entre quatre charges différentes convenant à des bombes de une, deux, trois ou quatre microtonnes. Et pour le combat quasi au corps à corps, pour lequel il était dangereux d'utiliser les lasers, on pouvait retirer le canon et charger avec un magasin de cartouches de type fusil. Chaque coup de feu envoyait un nuage rayonnant d'un millier de fléchettes minuscules qui étaient instantanément mortelles sur cinq mètres et se transformaient en vapeur sans danger à six.

Le lance-roquettes à tachyon, lui, n'exigeait aucune habileté du tout. Tout ce qu'il y avait à faire, c'était d'être attentif à ce qu'il n'y ait personne derrière vous quand vous tiriez ; le sillage de la roquette était dangereux sur plusieurs mètres en arrière du tube de lancement. Sinon, il n'y avait qu'à ajuster la cible dans la ligne de mire et appuyer sur le bouton. Il n'y avait pas à se soucier de la trajectoire : la roquette allait, pour ainsi dire, en ligne droite et atteignait la vitesse d'échappement en moins d'une seconde.

Ça a remonté le moral des troupes de sortir et de retourner le paysage avec leurs nouveaux jouets. Mais le paysage, lui, ne répondait pas. Si impressionnante qu'ait été la puissance effective de ces armes, leur efficacité dépendrait de la réponse taurane. Une phalange grecque devait avoir été très impressionnante, mais qu'aurait-elle pu contre un seul homme armé d'un lance-flammes ?

Et, comme lors de chaque rencontre, à cause de la dilatation temporelle, il n'y avait pas moyen de savoir de quelle sorte d'armement ils disposeraient. Ils pourraient tout aussi bien n'avoir jamais entendu parler du champ de stase que prononcer un mot magique et nous faire disparaître.

J'étais sorti avec la quatrième division pour brûler des cailloux quand Charlie m'a appelé et m'a demandé de revenir d'urgence. J'ai laissé la section à Heimoff.

— Un autre ?

L'échelle de l'écran holographique était telle que notre planète avait la grosseur d'un petit pois à environ cinq centimètres du x qui marquait la position de Sad-138. Il y avait quarante et un points rouges et verts disséminés ; la légende permettait d'identifier le numéro 41 comme étant le *croiseur tauran*.

— Tu as appelé Antopol ?

— Ouais. (Il a anticipé la question suivante.) Il faudra plus d'un jour pour que l'appel fasse l'aller et le retour.

— Ce n'est jamais arrivé auparavant.

Mais, bien sûr, Charlie le savait.

— Peut-être ce collapsar est-il particulièrement important pour eux ?

— On le dirait. (Il était donc presque certain que nous allions

nous battre sur le terrain. Même si Antopol réussissait à avoir le premier vaisseau, elle n'aurait pas cinquante pour cent de chances contre le second. Et moins encore contre les bourdons et les chasseurs.) Je ne voudrais pas être à la place d'Antopol.

— Pour elle, ce sera un peu plus tôt, c'est tout.

— Pas sûr. Nous sommes en assez bonne forme.

— Garde ça pour la troupe, William.

Il a grandi l'échelle de l'écran jusqu'à ce qu'il ne montre que deux objets : Sad-138 et le nouveau point qui progressait lentement.

Nous avons passé les deux semaines suivantes à regarder s'éteindre des points. Et si tu savais quand regarder et dans quelle région du ciel, tu pouvais sortir et assister à l'événement réel : un petit point de lumière blanche éclatante qui s'évanouissait en une seconde.

Au cours de cette seconde, une bombe nova avait dégagé plus d'un million de fois la puissance d'un laser bévawatt. Ça provoquait une étoile miniature d'un demi-kilomètre de diamètre aussi brûlante que le cœur du soleil. Tout ce qu'elle atteignait était consumé. Les radiations émises par une bombe qui manquait de peu un vaisseau suffisaient cependant à rendre irréparables ses circuits électroniques – deux chasseurs, un des nôtres et un des leurs, avaient de toute évidence subi ce sort et dérivait silencieusement hors du Système à une vélocité constante, privés d'énergie.

Dans les premiers temps de la guerre, nous avons utilisé des bombes de plus grande puissance, mais la matière dégénérée dont on se servait pour les alimenter était instable en grandes quantités. Les bombes avaient tendance à exploser alors qu'elles étaient encore à l'intérieur des navires. Bien évidemment, les Taurans avaient connu le même problème – ou bien, depuis le début, ils ne faisaient que copier sur nous – puisqu'ils avaient aussi réduit leur armement à des bombes nova qui utilisaient moins de cent kilos de matière dégénérée. Et elles étaient aussi conçues de la même manière que les nôtres : la tête du projectile se séparait, au moment où il approchait de la cible, en douze morceaux : l'un d'eux seulement contenait une bombe nova.

Ils auraient probablement quelques bombes de reste après en avoir fini avec le *Masaryk II* et sa suite de chasseurs et de bourdons. Nous perdions donc sans doute notre temps et notre énergie en faisant du maniement d'armes.

Il s'est glissé dans mon esprit que je pourrais rassembler onze personnes et embarquer sur le chasseur qui était caché à l'abri dans le champ de stase. Il était pré-programmé pour rentrer à Stargate.

J'ai même été jusqu'à l'extrême en faisant mentalement une liste des onze personnes, en essayant d'en trouver onze qui signifiaient plus pour moi que les autres. Il est apparu que j'en aurais six à prendre au hasard.

J'ai cependant repoussé cette idée. Nous avions quand même une chance, et peut-être bien plus qu'une chance, même contre un croiseur superéquipé. Il ne lui serait pas facile de lâcher une bombe nova assez près pour nous inclure dans son rayon mortel.

D'ailleurs, ils m'espaceraient pour désertion. Alors, pourquoi se casser la tête ?

Mon moral a été en hausse lorsqu'un des bourdons d'Antopol a éliminé le premier croiseur tauran. Sans compter les vaisseaux laissés en arrière pour défendre la planète, elle avait encore dix-huit bourdons et deux chasseurs. Ils sont repartis pour intercepter le second croiseur, qui était encore à quelques heures-lumière de là. Quinze bourdons ennemis les harcelaient encore.

Un bourdon a descendu le *Masaryk II*. Les engins à son service ont continué l'assaut, mais c'était la déroute. Un chasseur et trois bourdons fuyaient la bataille au maximum de leur accélération, décrivant une boucle au-delà du plan de l'écliptique, et n'étaient pas poursuivis. Nous les regardions avec un intérêt morbide pendant que le croiseur ennemi revenait lentement pour engager le combat avec nous. Le chasseur filait droit sur Sad-138 ; il fuyait. Personne ne les en blâmait. Nous leur avons même envoyé un message d'au revoir et de bonne chance ; ils n'ont pas répondu, naturellement, bouclés qu'ils étaient dans les cuves. Le message serait enregistré.

Il a fallu cinq jours à l'ennemi pour revenir auprès de la planète et s'installer confortablement sur une orbite stationnaire, de l'autre côté. Nous nous préparions pour la première phase de l'assaut qui serait aérien et totalement automatisé : leurs bourdons contre nos lasers. J'ai mis une troupe de cinquante hommes et femmes à l'intérieur du champ de stase, pour le cas où un bourdon percerait. Geste parfaitement inutile, en fait ; l'ennemi n'aurait qu'à se tenir à côté et attendre qu'ils coupent le champ. Il les grillerait à la seconde même où le champ s'évanouirait.

Charlie avait une idée bizarre ; j'ai failli tomber dedans.

— Nous pourrions piéger la place.

— Que veux-tu dire ? C'est déjà piégé, sur vingt-cinq bornes.

— Non, pas les mines et tout ça. Je veux dire la base elle-même, ici, sous terre.

— Continue.

— Il y a deux bombes nova à bord de ce chasseur. (Il a montré la direction du champ de stase qui se trouvait au-dessus de nous à quelques centaines de mètres du rocher.) Nous pouvons les faire descendre ici, les piéger, puis cacher tout le monde dans le champ de stase et attendre.

En un sens, c'était tentant. Cela me libérerait de la responsabilité de prendre des décisions, tout étant laissé au hasard :

— Je ne pense pas que ça marcherait, Charlie.

Il a paru blessé.

— Mais si, ça pourrait marcher.

— Non, écoute. Pour que ça marche, il faudrait que tous les Taurans soient à l'intérieur du rayon de mort lorsque la bombe explosera. Mais ils ne vont pas tous arriver à la charge une fois qu'ils auront percé nos défenses. Encore moins si l'endroit paraît désert. Ils vont se douter de quelque chose, envoyer un détachement en éclaireur. Et lorsque ce détachement aura déclenché les bombes...

— Nous serons revenus à notre point de départ, ouais. La base en moins. Excuse-moi.

J'ai haussé les épaules.

— C'était une idée, Charlie. Continue à réfléchir.

J'ai reporté mon attention sur l'écran : l'inégale guerre spatiale s'y poursuivait. Avec assez de bon sens, l'ennemi voulait d'abord se débarrasser du chasseur qui restait avant de commencer à s'occuper de nous. Tout ce que nous pouvions faire, c'est regarder les points rouges courir autour de la planète et tenter de toucher le point vert. Le pilote a réussi à mettre hors de combat tous les bourdons ennemis. Mais les Taurans n'avaient pas encore envoyé de chasseur contre lui.

J'avais donné au pilote le contrôle sur cinq de nos lasers du cercle défensif. Un laser bévawatt dégage un milliard de kilowatts par seconde à une distance de cent mètres. Mais, à mille bornes, le rayon ne dépassait pas les dix kilowatts. Il pourrait faire quelques dégâts s'il touchait un senseur optique. Tout au moins brouiller les choses.

— Nous pourrions nous servir d'un autre chasseur. Ou des six.

— D'abord les bourdons, ai-je dit.

Nous avions, bien sûr, un chasseur, et un pilote de l'aéronavale détaché auprès de nous. Mais ça pourrait se révéler être notre dernière chance si nous étions acculés dans le champ de stase.

— Il est loin, l'autre type ? a demandé Charlie, en voulant parler du pilote qui avait battu en retraite.

J'ai diminué l'image, et le point vert est apparu à droite de l'écran.

— À environ six heures-lumière. (Il lui restait deux bourdons, trop proches de lui pour apparaître comme des points séparés sur l'écran : il en avait utilisé un pour couvrir sa fuite.) Il n'accélère plus, mais il fait du 0,9 c.

— Il ne pourrait pas nous aider beaucoup, même s'il le voulait.

— Ça lui prendrait presque un mois pour ralentir.

À cet instant, la lumière qui signifiait notre dernier chasseur de défense s'est éteinte.

— Merde !

— Maintenant, ça va être la rigolade. Dois-je dire à nos troupes

de se préparer, d'être parées à monter en surface ?

— Non... qu'ils se mettent en tenue, au cas où nous perdriions notre air. Mais je pense qu'il va se passer un petit moment avant qu'ils ne nous attaquent sur le terrain.

J'ai réagrandi l'image. Quatre points rouges se glissaient déjà vers nous.

Je me suis mis en tenue et je suis revenu à l'Administration pour regarder les feux d'artifices sur les moniteurs.

Les lasers ont fait des merveilles. Les quatre bourdons sont arrivés sur nous simultanément : ils ont été ajustés et détruits. Toutes les bombes nova sauf une se sont déclenchées au-dessous de notre horizon (l'horizon visuel était situé à dix kilomètres, mais les lasers avaient été surélevés et pouvaient atteindre des cibles situées à deux fois cette distance). La seule qui s'est déclenchée au-dessus a fait fondre une étendue de terrain semi-circulaire qui a brillé pendant plusieurs minutes d'un éclat blanc incandescent. Une heure plus tard, l'éclat était encore orange terne et la température du sol extérieur était montée à cinquante degrés absolus, faisant fondre presque toute la neige et mettant à découvert la surface irrégulière du sol gris sombre.

L'attaque suivante fut également repoussée en une fraction de seconde, mais, cette fois, il y avait huit bourdons, et quatre d'entre eux se sont approchés à moins de dix kilomètres. Les radiations des cratères incandescents faisaient monter la température jusqu'à presque cent cinquante degrés. C'était au-delà du point d'ébullition de l'eau. J'ai commencé à m'inquiéter. Les tenues de combat pouvaient résister à des températures de plus de cinq cents degrés, mais les lasers automatiques, eux, dépendaient de supraconducteurs à basses températures pour leur vitesse de réponse.

J'ai demandé à l'ordinateur quelle était la température limite que pouvaient supporter les lasers, et il m'a imprimé : « TR 398-734-009-265 : Quelques Aspects Concernant l'Adaptabilité des Structures Cryogéniques Utilisées dans un Milieu de Hautes Températures », qui contenait d'excellents conseils sur la méthode à suivre pour isoler les armes si on avait accès à un magasin de pièces d'armurerie parfaitement achalandé. Il précisait bien que le temps de réponse du viseur automatique était moins rapide à mesure qu'augmentait la température, et qu'au-dessus d'une « température critique » les armes seraient incapables de viser. Mais rien ne permettait de prédire le comportement d'une arme individuelle ; on pouvait seulement noter que la plus haute température critique enregistrée était 420°C et la plus basse 215°C.

Charlie était tourné vers l'écran. La radio de la tenue rendait sa voix plate.

— Seize, cette fois-ci.

— Ça te surprend ?

Une des rares choses que l'on connaissait de la psychologie taurane, c'était cette obsession des nombres et particulièrement des nombres premiers et des puissances de deux.

— Espérons seulement qu'il ne leur en reste pas trente-deux.

J'ai questionné l'ordinateur à ce sujet ; tout ce qu'il a pu me répondre, c'est que le croiseur avait déjà lancé quarante-quatre bourdons et que certains croiseurs en avaient contenu jusqu'à cent vingt-huit.

Nous disposions de plus d'une demi-heure avant que les bourdons ne soient sur nous. Je pouvais faire évacuer tout le monde dans le champ de stase, et nous aurions été provisoirement sauvés si une des bombes nova nous avait atteints. Sauvés mais piégés. Tu ne peux pas vivre indéfiniment dans une tenue de combat, même si elle recycle tout avec une efficacité sans faille. Une semaine suffit pour te mettre dans un état pitoyable. Au bout de deux, tu ne penses qu'à te suicider. Personne, sur le terrain, n'avait tenu trois semaines.

D'ailleurs, utilisé en tant que position défensive, le champ de stase pouvait être un piège mortel. Puisque le dôme était opaque, l'ennemi pouvait faire ce qu'il voulait. Pour savoir ce qu'il manigançait, tu n'avais pas le choix : il fallait passer la tête dehors. S'ils n'étaient pas pressés, ils n'avaient pas à se donner la peine de pénétrer dans le champ avec des armes primitives. Ils pouvaient tenir le dôme sous le feu de leurs lasers attendre que vous le coupiez, tout en vous harcelant avec des lances, des flèches, ou simplement des cailloux – vous pouviez les leur renvoyer, mais ç'eût été assez futile.

Bien sûr, si un homme restait à l'intérieur de la base, les autres pourraient aller dans le champ de stase attendre pendant une demi-heure. S'il ne venait pas les chercher, ils sauraient qu'il faisait trop chaud à l'extérieur. J'ai mentonné la combinaison qui me donnerait la fréquence correcte pour les échelons 5 et supérieurs.

— Ici le commandant Mandella.

Ça faisait toujours l'effet d'une mauvaise plaisanterie. Je leur ai résumé la situation et leur ai demandé de dire à leur section que chacun dans la compagnie était libre de se rendre dans le champ de stase. J'allais rester et je viendrais les chercher si tout se passait bien. Ce n'était pas par noblesse, loin de là ; je préférais courir le risque d'être volatilisé en une nanoseconde plutôt que de tenter celui d'une mort lente et quasi certaine sous le dôme gris.

J'ai mentonné la fréquence de Charlie :

— Toi aussi, tu peux y aller. Je m'occuperai de tout ici.

— Non, merci, a-t-il dit lentement. Je préfère... Hé ! regarde !

Le croiseur avait lancé un autre point rouge quelques minutes

après les autres. La légende de l'écran précisait qu'il s'agissait d'un autre bourdon.

— C'est étrange.

— Les salopards superstitieux ! ai-je dit sans émotion.

Il n'y eut, en définitive, que onze personnes pour choisir de rejoindre les cinquante qui avaient reçu l'ordre de se rendre sous le dôme. Ça n'aurait pas dû me surprendre, et pourtant c'était le cas.

Comme les bourdons approchaient, Charlie et moi sommes restés le regard fixé sur les moniteurs en prenant bien soin de ne pas regarder l'écran holographique ; c'était entre nous un accord tacite qu'il vaudrait mieux ne pas savoir quand il ne resterait plus qu'une minute, trente secondes... Et puis, comme les autres fois, ce fut terminé avant même que nous ayons compris que cela avait commencé. Les écrans ont jeté un éclair blanc, le hurlement de l'électricité statique dans les circuits, et nous étions encore vivants.

Mais, cette fois, il y avait quinze nouveaux trous sur l'horizon – ou plus près ! – et la température s'est élevée si rapidement que le dernier chiffre du nombre qui s'inscrivait sur le terminal fut un gribouillis informe. Ce nombre frisa les 470, puis commença à régresser.

Nous n'avions pas encore pu voir un seul bourdon : les lasers ne nous laissaient qu'une minuscule fraction de seconde pour le faire. Mais alors, le dix-septième a jailli de par-delà l'horizon, a zigzagué comme un fou, pour venir s'arrêter juste au-dessus de nous. Il est resté suspendu un instant, puis il a commencé à descendre. La moitié des lasers l'avait détecté, et ils tiraient sans relâche. Mais aucun d'entre eux ne pouvait viser : ils étaient bloqués dans leur dernière position de tir.

Le bourdon miroitait au fur et à mesure qu'il descendait ; le poli de sa coque lisse reflétait la blanche incandescence des cratères et l'étrange clignotement du tir continu et impuissant des lasers. J'ai entendu Charlie prendre une profonde inspiration, et le robot est tombé si près que l'on pouvait distinguer les caractères arachnéens du matricule tauran gravés dans la coque et un hublot situé près du nez de l'engin – puis son moteur s'est emballé, pour brutalement s'arrêter.

— Nom de Dieu ! a dit Charlie calmement.

— Peut-être un éclaireur ?

— Je pense. Nous ne pouvons pas le toucher, et ils le savent.

— À moins que les lasers ne reprennent. (Cela semblait peu probable.) Nous devrions mettre tout le monde sous le dôme. Et nous aussi.

Il a dit un mot dont la voyelle avait changé au cours des siècles mais dont le sens était resté clair.

— Ce n'est pas pressé. Voyons ce qu'ils font.

Nous avons attendu quelques heures. La température extérieure s'est stabilisée à 419°C – juste en dessous de la température de fusion du zinc, je me le rappelais sans raison – et j'ai essayé le contrôle manuel des lasers, mais ils étaient toujours bloqués.

— Les voilà ! a dit Charlie. Huit à nouveau.

Je suis allé vers l'écran.

— Je pense que nous...

— Attends ! Ce ne sont pas des bourdons.

La légende les notait tous les huit comme des *Transports de troupes*.

— Je crois qu'ils veulent prendre la base, a-t-il dit. Intacte.

Oui, et peut-être essayer nos nouvelles armes et techniques.

— Ils ne courent pas trop de risques à le faire. Ils pourront toujours se retirer et nous laisser une bombe nova sur les genoux.

J'ai appelé Brill et je l'ai envoyée chercher tous ceux qui étaient sous le dôme ; qu'elle les dispose, avec ce qui restait de sa section, en formation circulaire défensive sur les quadrants nord-est et nord-ouest. J'ai disposé le reste de la compagnie sur l'autre demi-cercle.

— Je me demande, a dit Charlie. Nous ne devrions peut-être pas mettre tout le monde en surface d'un seul coup. Pas avant de savoir combien il y a de Taurans.

C'était juste. Garder une réserve, laisser l'ennemi sous-estimer nos forces.

— C'est une idée... Ils peuvent n'être que soixante-quatre répartis sur huit vaisseaux.

Ou cent vingt-huit, ou deux cent cinquante-six. J'aurais souhaité que nos satellites espions aient eu plus de finesse de différenciation. Mais on ne peut pas indéfiniment bourrer une machine pas plus grosse qu'un grain de raisin.

J'ai résolu de laisser les soixante-dix soldats de Brill constituer notre première ligne de défense et de les disposer en cercle dans les tranchées que nous avions creusées à l'extérieur du périmètre de la base. Tous les autres resteraient en dessous jusqu'à ce qu'on ait besoin d'eux.

S'il apparaissait que les Taurans, en raison de leur nombre ou de leur avance technologique, ne pouvaient être arrêtés, j'ordonnerais que tout le monde gagne le champ de stase. Un souterrain reliait les quartiers d'habitation au dôme, ainsi pourraient-ils y aller directement en toute sécurité. Ceux des tranchées, par contre, devraient se replier sous le feu, s'il en restait de vivants quand j'en donnerais l'ordre.

J'ai demandé à Charlie de surveiller les lasers. Puis j'ai appelé Hilleboe pour qu'elle le seconde. S'ils se décoïnaient, je ferais revenir Brill et les siens. J'ai rebranché le système de visée automatique et me suis installé pour regarder le spectacle. Mais, même bloqués, les lasers

pouvaient être utiles. Charlie a réglé les moniteurs pour qu'ils montrent les trajectoires des rayons ; lui et Hilleboe pourraient faire feu manuellement si quelque chose bougeait dans la ligne de mire des armes.

Nous disposions d'environ vingt minutes. Brill suivait le périmètre avec ses hommes et ses femmes. Elle les faisait descendre dans les tranchées, escouade par escouade, entrecroisant les lignes de tir. Je l'ai interrompue et lui ai demandé de mettre en place l'artillerie lourde pour canaliser l'avance ennemie dans la trajectoire des lasers.

Il n'y avait plus rien d'autre à faire qu'à attendre. J'ai demandé à Charlie d'évaluer l'avance ennemie et d'essayer de nous donner un compte à rebours correct. Ensuite, je me suis assis à mon bureau, j'ai sorti un bloc et j'ai fait un plan des positions prises par Brill. Puis j'ai regardé si je pouvais les améliorer.

Le chat a sauté sur mes genoux, miaulant pitoyablement. Évidemment, il n'avait pu faire la différence entre moi et les autres personnes en tenue, mais il n'y avait que moi qui m'asseyais à ce bureau. J'ai levé la main pour le caresser, et il s'est enfui.

Le premier trait que j'ai dessiné a traversé quatre épaisseurs de papier. Il y avait quelque temps que je n'avais pas fait un travail précis en tenue. Je me suis souvenu comment, pendant l'entraînement, ils nous faisaient pratiquer le contrôle des circuits d'amplification de force en nous faisant nous repasser des œufs de l'un à l'autre. Quel gâchis ! Je me suis demandé s'ils avaient encore des œufs sur Terre.

Mon plan était fini, je n'y voyais rien à ajouter. Toutes ces pages de théorie entassées dans ma cervelle ; tous ces conseils tactiques concernant l'enveloppement et l'encercllement : tous envisageaient l'autre situation. Si c'était vous qui étiez encerclé, vous n'aviez pas trente-six solutions. Il n'y avait qu'à attendre l'ennemi de pied ferme et se battre. Répondre avec rapidité aux concentrations de forces adverses tout en restant assez souple pour éviter qu'une portion de votre périmètre ne se trouve dégarnie à la suite d'une manœuvre de diversion. *Assurez le plein emploi de vos appuis aériens et spatiaux*, toujours dans la série des bons conseils. Haut les cœurs et tête baissée, prions pour que la cavalerie arrive. On tient notre position et on ne pense ni à Diên-Biên-Phu, ni à Alamo, ni à la bataille de Hastings.

— Ils viennent d'envoyer huit transports de plus, a dit Charlie. Les huit premiers seront là dans cinq minutes.

Ça allait donc être un assaut en deux vagues. Deux minimum. Qu'aurais-je fait à la place du commandant tauran ? Ce n'était pas trop dur à reconstituer : les manœuvres tactiques des Taurans manquaient d'originalité et tendaient à copier celles des Humains.

La première vague pouvait n'être qu'une manœuvre suicide, un assaut kamikaze destiné à ramollir notre défense et à l'estimer. Puis

viendrait la seconde, qui, méthodiquement, finirait le travail. Ou vice versa : le premier groupe aurait vingt minutes pour se mettre à couvert dans des tranchées, puis le second les dépasserait, percuterait notre front en un seul point, ouvrirait une brèche dans le périmètre et envahirait la base.

Ou peut-être envoyaient-ils deux vagues pour la seule et unique raison que deux était un chiffre magique. Ne pouvaient-ils lancer que huit transports de troupes à la fois ? Ç'aurait été de mauvais augure : les transports étaient donc grands ; en de diverses situations, ils s'étaient parfois servis de transports pour quatre personnes, parfois pour cent vingt-huit.

— Trois minutes.

J'ai fixé le groupement de monitors qui montraient les divers secteurs du champ de mines. Si nous avions de la chance, ils atterriraient là, par précaution. Ou peut-être ils le survoleraient d'assez bas pour faire exploser les mines.

Je me sentais vaguement coupable. J'étais en sécurité dans mon trou, à crayonner, prêt à lancer des ordres. Et les soixante-dix agneaux du sacrifice, que pensaient-ils de l'absence de leur commandant ?

Puis je me suis rappelé ce que j'avais ressenti, lorsque le capitaine Stott, pour notre première mission, avait choisi de rester en sécurité en orbite, pendant que nous nous battions sur le terrain. La bouffée de haine rétrospective fut si violente que je dus lutter contre la nausée qui montait en moi.

— Hilleboe, est-ce que vous pouvez vous occuper seule des lasers ?

— Pourquoi ne le pourrais-je pas, mon commandant ?

J'ai lâché mon stylo et je me suis levé.

— Charlie, tu prends la coordination de la section ; tu peux le faire aussi bien que moi. Je monte en surface.

— Je ne vous conseille pas cela, mon commandant.

— Nom de Dieu ! Charlie ! ne fais pas le con !

— Ce n'est pas un ordre que je te donne, mais les... Tu ne tiendras pas dix secondes, là-haut, a dit Charlie.

— J'aurai les mêmes chances que les autres.

— N'entends-tu pas ce que je suis en train de te dire ? Ils vont te tuer !

— Qui ? Les soldats ? Complètement idiot ! Je sais bien qu'ils ne m'aiment guère, mais de là...

— Tu n'as pas entendu ce qu'ils disent sur les fréquences d'escouade ? (Non, ils ne parlaient pas le même anglais que moi quand ils étaient entre eux.) Ils pensent que tu les as placés en première ligne pour les punir de leur lâcheté, après que tu les as laissés libres de monter sous le dôme.

— C'est bien ce que vous avez fait, mon commandant ? a ajouté Hilleboe.

— Pour les punir ? Non, bien sûr ! (Pas consciemment.) Ils étaient là-haut quand j'avais besoin... Est-ce que le lieutenant Brill leur a dit quelque chose ?

— Pas que je sache, a dit Charlie. Peut-être qu'elle était trop occupée pour se brancher.

Ou elle était d'accord avec eux.

— Je ferais mieux...

— Sont là ! a crié Hilleboe.

Un premier vaisseau de l'ennemi était visible dans l'un des moniteurs du champ de mines ; les autres apparaissaient dans celui d'à côté. Ils venaient de n'importe quelle direction et n'étaient pas régulièrement répartis autour de la base. Cinq dans le quadrant nord-est et un seul dans le sud-ouest. J'ai transmis ces informations à Brill.

Mais nos prévisions concernant leur logique se sont révélées assez exactes ; ils sont tous descendus à hauteur du champ de mines. L'un d'eux s'est approché assez près pour déclencher une mine tachyon. L'explosion a soulevé l'arrière de l'engin bizarrement lisse, une chiquenaude qui l'a fait piquer du nez. Une portière s'est ouverte sur le côté et douze Taurans sont sortis. Il en restait probablement quatre à l'intérieur. Si tous les autres vaisseaux n'en contenaient que seize, ils n'allaient être qu'à peine plus nombreux que nous.

Enfin... la première vague.

Les sept autres ont atterri sans incident, et de chacun il est effectivement sorti seize Taurans. Brill a réarrangé quelques escouades en fonction de la concentration de l'attaque ennemie. Ensuite, elle a attendu.

Ils traversèrent rapidement le champ de mines, courant à l'unisson comme une bande de robots bancals, sans même rompre leur rythme lorsque l'un d'eux était soufflé par une mine. Ce qui arriva onze fois.

Quand ils apparurent à l'horizon, le motif de leur répartition, apparemment due au hasard, devint évident. Ils avaient déterminé auparavant quelle approche leur donnerait la meilleure couverture naturelle, au travers de la roche retournée par les bourdons. Ils pouvaient arriver à quelques kilomètres de la base sans être dans notre ligne de mire. Leur tenue avait des circuits d'augmentation identiques aux nôtres : ils pouvaient donc couvrir un kilomètre en moins d'une minute.

Brill a fait immédiatement ouvrir le feu, probablement plus pour hausser le moral que dans l'espoir de vraiment toucher l'ennemi. Ils en ont probablement descendu quelques-uns, quoique ce ne fût pas évident. En tout cas, les roquettes abattaient un boulot impressionnant

de transformation de blocs de rocher en gravier.

Les Taurans ont répondu avec des armes qui ressemblaient aux roquettes tachyon, peut-être exactement les mêmes. Elles ont cependant rarement touché un but. Nous étions au niveau du sol ou en dessous, et, si une roquette ne rencontrait rien, elle continuerait son chemin dans l'éternité. Amen. Ils ont toutefois dégommé un de nos lasers bévawatt, et la secousse que nous avons reçue avait encore une telle force que j'ai regretté que nous n'ayons pas creusé le terrier à plus de vingt mètres.

Les bévawatts n'ont rien donné. Les Taurans devaient avoir correctement repéré nos lignes de mire et s'en tenaient écartés. Ce fut une chance d'ailleurs, car Charlie a cessé d'avoir son attention fixée sur les moniteurs des lasers pendant un moment.

— Nom de Dieu !

— Quoi, Charlie ?

Je ne pouvais détacher mes yeux des moniteurs.

— Le vaisseau, le croiseur... il n'est plus là.

J'ai regardé l'écran holo. Il avait raison. Il ne restait de lumières rouges que pour les transports de troupes.

— Où est-ce qu'il est parti ? ai-je demandé, comme un idiot.

— Attends, je repasse la séquence.

Il a programmé l'écran à revenir quelques minutes en arrière et a sélectionné l'échelle où l'on voyait à la fois le collapsar et la planète. Le croiseur est apparu, et avec lui trois points verts. Notre « lâche » attaquait le croiseur avec deux bourdons seulement.

Mais les lois de la physique l'ont un tout petit peu aidé.

Au lieu d'entrer en insertion collapsar, il avait glissé autour du collapsar en orbite boomerang et était revenu aux neuf dixièmes de la vitesse de la lumière ; les bourdons fondaient à 0,99 c sur le croiseur ennemi. Notre planète était à environ mille secondes-lumière du collapsar, le vaisseau tauran n'avait donc que dix secondes pour détecter et arrêter les deux bourdons. Et à cette vitesse, que ce soit une bombe nova qui vous touche ou une boulette...

Le premier bourdon a désintégré le croiseur, et l'autre, 0,01 seconde derrière, est venu s'écraser sur la planète. Le chasseur est passé à quelques centaines de kilomètres de la planète et s'est précipité dans l'espace, décélérant à la gravité maximum de 25 G. Il serait de retour dans quelques mois.

Mais les Taurans ne l'attendraient pas. Ils étaient suffisamment près de nos lignes pour que des deux côtés on commence à utiliser les lasers. Ils étaient aussi à portée de grenade. Un rocher de bonne taille les protégeait du laser, mais les grenades et les roquettes en ont fait un carnage.

Au début, les troupes de Brill avaient nettement l'avantage. Dans

les tranchées, presque rien ne pouvait les atteindre, si ce n'est un tir chanceux ou une grenade particulièrement bien ajustée. (Les Taurans les lançaient à la main sur une portée de quelques centaines de mètres.) Brill avait perdu quatre soldats, mais le groupe des Taurans semblait avoir diminué de moitié.

Par la suite, le paysage fut à ce point retourné et bouleversé que le gros des forces tauranes a pu, lui aussi, se mettre à couvert dans les dénivellations du sol. Le combat s'est ralenti : ce n'étaient plus que des duels au laser individuel, ponctués de temps à autre par l'artillerie lourde. Il n'aurait pas été malin de gâcher une roquette tachyon contre un Tauran isolé alors qu'une autre armée de taille inconnue n'était plus qu'à quelques minutes.

Dans ce que j'avais vu sur l'écran holographique, quelque chose m'avait troublé. Maintenant qu'il y avait une accalmie dans la bataille, je me rendais compte de ce que c'était.

Quand le deuxième bourdon s'était écrasé à une vitesse approchant celle de la lumière, quels dégâts avait-il bien pu causer ? Je suis retourné à l'ordinateur et lui ai posé la question ; j'ai su la quantité d'énergie libérée lors de la collision, et j'ai comparé ce résultat avec des données géologiques qui m'ont été fournies par la mémoire de l'ordinateur.

C'était vingt fois l'énergie dégagée lors du plus violent tremblement de terre jamais enregistré. Et la planète ne faisait pas les trois quarts de la Terre.

Fréquence générale.

— Tout le monde à la surface. Tout de suite !

J'ai posé la paume sur le bouton qui déclencherait le cycle d'ouverture du sas donnant accès au tunnel qui reliait l'Administration à la surface.

— Nom de Dieu, Will...

— Tremblement de terre ! (Dans combien de temps ?) Foutre le camp !

Hilleboe et Charlie étaient juste derrière moi. Le chat était assis sur mon bureau et se léchait avec insouciance. J'ai eu l'impulsion irrationnelle de le prendre et de le mettre dans ma tenue (on l'avait ainsi transporté du vaisseau jusqu'à la base) mais je savais qu'il ne le supporterait pas plus de cinq minutes. Ensuite, j'ai eu l'impulsion plus raisonnable de simplement le vaporiser avec mon doigt-laser, mais la porte était déjà fermée à ce moment-là, et nous grimpons à l'échelle. Jusqu'en haut, et ça a continué après, j'ai été hanté par l'image de l'animal condamné, pris au piège sous des tonnes de biocaille, mourant lentement tandis que l'air s'épuisait.

— On sera plus en sécurité dans les tranchées ? a demandé Charlie.

— Je ne sais pas, ai-je répondu. Je n'ai jamais été pris dans un tremblement de terre.

Peut-être les murs de la tranchée allaient-ils se refermer et nous écraser.

J'ai été surpris par l'obscurité qui régnait à la surface. Bêta de la Dorade était presque couchée. Les moniteurs avaient rectifié l'intensité lumineuse.

Un laser ennemi balayait le sol dégarni à notre gauche, projetant une pluie d'étincelles lorsque son rayon rencontrait un piédestal de bévawatt. Nous n'avions pas encore été repérés. Nous étions tous d'accord pour dire que nous serions plus en sécurité dans les tranchées. Nous avons donc formé trois colonnes pour gagner la plus proche.

Il y avait quatre hommes et femmes dans la tranchée, dont un grièvement blessé ou mort. Nous avons rampé à l'abri du remblai et j'ai augmenté mon convertisseur d'images à log. 2, pour passer en revue nos compagnons de tranchée. Nous avions de la chance : l'un d'eux était grenadier et ils avaient en plus un lance-roquettes. J'avais du mal à déchiffrer les noms sur leur casque. Nous étions dans le fossé de Brill, mais elle n'avait pas encore remarqué notre présence. Elle se trouvait à l'extrémité opposée, regardant avec précaution par-dessus le remblai, dirigeant le mouvement tournant de deux escouades.

Quand ils furent en position sûre, elle s'est brusquement rabaisée.

— Est-ce vous, mon commandant ?

— C'est ça, ai-je dit avec circonspection.

Je me demandais si dans cette tranchée il y en avait de ceux qui voulaient ma peau.

— Et cette histoire de tremblement de terre ?

Elle était au courant pour la destruction du croiseur, mais pas pour l'autre bourdon. Je lui ai expliqué en aussi peu de mots que possible.

— Personne n'est sorti par le sas, a-t-elle dit. Pas encore. Je suppose qu'ils ont tous été dans le champ de stase.

— Ouais, ils étaient aussi près de l'un que de l'autre.

Peut-être certains d'entre eux étaient-ils encore en bas, n'ayant pas pris mon avertissement au sérieux. J'ai mentonné la fréquence générale pour vérifier ; elle était livrée à tous les démons de l'enfer.

Le sol s'est effondré, puis a rebondi, nous éjectant avec une telle violence que nous avons volé hors du fossé. Nous sommes montés assez haut pour voir le paysage d'ovales jaunes et orange vif que les bombes nova avaient dessiné en percutant le sol. J'ai atterri sur mes deux pieds, mais le sol remuait et glissait tant qu'il était impossible de rester debout.

Avec un grincement de contrebasse tel qu'il se propageait à travers la tenue, le terrain dégagé au-dessus de la base s'est effondré et a disparu dans les profondeurs du sol. Une partie du champ de stase a été exposée par en dessous lorsque la terre s'est affaissée ; il s'est installé à son nouveau niveau avec une grâce hautaine.

Bon ! Moins un chat. J'espérais que tout le monde avait eu le temps et le bon sens d'aller sous le dôme.

Une silhouette est sortie en chancelant d'un fossé à côté de moi, et je me suis rendu compte avec un sursaut qu'elle n'était pas humaine. J'ai tiré à bout portant, ça a perforé son casque : il a fait deux pas et s'est écroulé à la renverse. Un autre casque a pointé au-dessus du remblai de la tranchée, j'en ai fait fondre le sommet avant que le Tauran n'ait pu lever son arme.

Je n'arrivais pas à m'orienter. Une seule chose ne s'était pas modifiée : le champ de stase ; mais il était identique sous tous les angles. Les lasers bévawatt étaient tous ensevelis, à l'exception d'un qui s'était remis en marche et qui, tel un phare, projetait un rayon éclatant qui illuminait un nuage tourbillonnant de rochers vaporisés.

De toute évidence, j'étais en terrain ennemi. J'ai commencé à couvrir l'étendue mouvante qui me séparait du dôme.

Je n'arrivai pas à contacter un seul chef de section. Tous, sauf Brill, devaient se trouver sous le dôme. J'ai réussi à avoir Hilleboe et Charlie. J'ai dit à Hilleboe de se rendre à l'intérieur du champ de stase et de faire sortir tout le monde. Si la prochaine vague comptait aussi cent vingt-huit soldats, nous allions avoir besoin de tout le monde.

Les secousses sont devenues plus faibles et plus rares et j'ai gagné une tranchée « amie » – la tranchée des cuisiniers, de fait, puisqu'il n'y avait plus que Orban et Rudkoski.

— Il me semble qu'il faudra tout recommencer à zéro, soldat.

— Ça ne fait rien, mon commandant. Mon foie avait besoin de repos.

J'ai reçu un *bip* de Hilleboe et j'ai mentonné sa fréquence.

— Mon commandant... il n'y avait que dix personnes.

— Est-ce que les autres viennent derrière ?

Ils avaient eu tout le temps, me semblait-il.

— Je ne sais pas, mon commandant.

— Tant pis. Faites-moi l'appel. De combien de personnes disposons-nous au total ?

J'ai essayé les fréquences des chefs de section, mais elles étaient toujours silencieuses.

Pendant quelques minutes, nous avons tous les trois attendu le tir d'un laser ennemi qui n'est pas venu. Ils attendaient probablement les renforts.

Hilleboe a rappelé.

— Je n'ai pu en avoir que cinquante-trois, mon commandant. Il y en a peut-être qui sont inconscients.

— Très bien. Qu'ils tiennent bon jusqu'à...

La deuxième vague est apparue ; les transports dépassèrent en rugissant l'horizon, leurs tuyères de décélération pointées vers nous.

— Balancez quelques roquettes à ces salopards ! a hurlé Hilleboe à l'oreille de chacun.

Mais tout le monde s'est bien gardé de s'approcher d'un de ces lance-roquettes qui dansaient de tous les côtés. Pas de lance-grenades non plus, et ils étaient trop loin pour que nos lasers aient pu leur faire grand mal.

Ces transports étaient quatre ou cinq fois plus gros que ceux de la première vague. L'un d'eux a échoué à environ un kilomètre devant nous, s'arrêtant à peine assez longtemps pour vomir ses troupes. Il contenait plus de cinquante soldats, soixante-quatre, sans doute ; ce qui, multiplié par huit, faisait cinq cent douze. Rien ne les retiendrait.

— Tout le monde fait bien attention, ici le commandant Mandella. (J'ai fait mon possible pour parler régulièrement et calmement.) Nous allons nous replier sous le dôme, rapidement mais en ordre. Je sais que nous sommes dispersés à tous les diables. Si vous appartenez à la deuxième ou à la quatrième section, vous restez encore une minute en position et vous faites un tir de couverture pendant que la première section, la troisième et le corps auxiliaire reviennent en arrière.

« Première, troisième et corps auxiliaire, couvrez la moitié de la distance qui vous sépare du dôme, puis mettez-vous à couvert et protégez la 2 et la 4 quand elles reculeront. Ils iront jusqu'au bord du dôme et vous couvriront quand vous ferez le reste du chemin.

Il ne fallait pas que j'emploie le mot « retraite » : il ne faisait pas partie de la terminologie en usage. Il fallait dire : action rétrograde.

C'était beaucoup plus rétrograde qu'action. Huit ou neuf personnes tiraient, tous les autres étaient en pleine déroute. Rudkoski et Orban avaient disparu. Par deux fois, j'ai tiré, en visant soigneusement : ça n'a rien donné. Alors, j'ai couru à l'autre bout de la tranchée, m'en suis extrait et ai foncé vers le dôme.

Les Taurans ont commencé un tir de roquettes, mais la plupart étaient trop hautes. J'ai cependant vu deux d'entre nous sauter avant que je n'aie atteint le point à mi-distance ; j'ai trouvé un assez gros rocher et je me suis caché derrière. J'ai jeté un regard prudent et n'ai pas vu plus de deux ou trois Taurans qui fussent assez près pour constituer d'éventuelles cibles pour mon laser. Aussi ai-je décidé de mettre tout mon courage à ne pas inutilement éveiller l'attention sur moi. J'ai couru jusqu'au bord du dôme et je me suis arrêté pour répondre. Après quelques coups de feu, je me suis rendu compte que

je m'offrais pour cible ; aussi loin que mon regard a porté, je n'ai pu voir qu'une seule autre personne qui courait encore vers le champ de stase.

Une roquette est passée près de moi, si près que j'aurais presque pu la toucher. J'ai fléchi les genoux et j'ai plongé. Mon entrée sous le dôme s'est faite dans une posture qui manquait un tant soit peu de dignité.

À l'intérieur, je vis la roquette qui m'avait manqué flotter paresseusement dans la pénombre et s'élever légèrement en traversant la paroi opposée du dôme. Elle se désintégrerait au moment même où elle sortirait du champ de stase, car toute l'énergie cinétique qu'elle avait perdue en freinant brutalement à 16,3 mètres par seconde reviendrait sous forme de chaleur.

Neuf personnes gisaient mortes, face contre terre, juste à l'intérieur du champ. Je m'y étais attendu, mais ce n'était pas le genre de chose qu'il était bon de dire aux troupes.

Leur tenue de combat était intacte – autrement, ils ne seraient même pas arrivés jusque-là – mais au cours des quelques minutes de bousculade qui avaient précédé, certains avaient abîmé la couche d'isolant spécial destinée à les protéger du champ de stase. Aussitôt qu'ils étaient entrés dans le champ, toute l'activité électrique de leur corps avait cessé : ils étaient morts instantanément. De plus, comme aucune molécule de leur corps ne pouvait se déplacer à une vitesse supérieure à 16,3 mètres par seconde, ils avaient été instantanément gelés, la température de leur corps s'étant stabilisée à 0,426 degrés absolus.

Je résolus de ne pas les retourner pour voir leur nom, pas encore. Nous devions mettre en place une formation défensive avant que les Taurans n'entrent dans le dôme... s'ils décidaient de se bagarrer plutôt que d'attendre.

Par un jeu compliqué de gestes, j'ai réussi à me faire comprendre et à rassembler tout le monde au centre du champ sous la queue du chasseur, là où les armes étaient rangées.

Il y en avait beaucoup, car nous avions prévu l'équipement pour trois fois plus de personnes. Après avoir distribué à chacun un bouclier et un glaive, j'ai écrit une question dans la neige : BONS ARCHERS ? LEVEZ LA MAIN. Cinq volontaires se sont présentés, et j'ai choisi trois personnes de plus pour que tous les arcs soient utilisés. J'ai distribué vingt flèches par arc. C'était la plus efficace des armes à longue portée dont nous disposions ; les flèches étaient presque invisibles dans leur vol ralenti, bien lestées et terminées par une pointe mortelle d'un cristal dur comme le diamant.

J'ai disposé les archers en cercle autour du chasseur (les dérives d'atterrissage les protégeraient des projectiles qui viendraient par derrière) et entre chaque couple d'archers j'ai fait se placer quatre autres personnes : deux lanciers, et deux autres, l'un armé d'un bâton à deux bouts, l'autre d'une hache d'armes et d'une douzaine de couteaux de jet. Ce dispositif permettrait, théoriquement, de faire face à l'ennemi à quelque portée qu'il soit, de leur entrée dans le champ jusqu'au combat au corps à corps.

En réalité, nous avions environ 42 chances contre 600 : ils pouvaient tout aussi bien arriver avec un caillou dans chaque main, sans bouclier ni arme spéciale, et nous en faire chier quand même.

En admettant qu'ils aient su ce qu'était un champ de stase. Mais leur technologie semblait à jour sur tous les autres plans.

Pendant plusieurs heures, il ne s'est rien passé. Nous nous ennuyions aussi ferme que peuvent le faire des gens qui attendent la mort. Personne avec qui parler, rien à voir si ce n'est l'immuable dôme gris, la neige grise, le vaisseau gris et quelques soldats pareillement gris. Rien à entendre, à goûter ou à sentir que soi-même.

Ceux d'entre nous qui s'intéressaient encore à la bataille surveillaient l'extérieur par le rebord inférieur du dôme, attendant l'arrivée des Taurans. Ça ne nous a pris qu'une seconde pour nous rendre compte de ce qui se passait quand l'attaque a commencé. Elle est venue d'en haut. Un nuage de fléchettes catapultées a traversé le dôme à une trentaine de mètres du sol, se dirigeant droit sur le centre de l'hémisphère.

Les boucliers étaient suffisamment grands pour qu'en s'accroupissant légèrement on pût avoir la quasi-totalité de son corps protégé. Ceux qui ont vu les fléchettes arriver n'ont eu aucun mal à se protéger. Ceux qui tournaient le dos ou qui dormaient debout n'ont survécu que par coup de chance ; il n'y avait pas eu moyen de leur crier un avertissement, et les projectiles n'ont mis que trois secondes pour aller de la périphérie du dôme jusqu'à son centre.

Nous avons eu de la chance : il n'y a eu que cinq victimes. L'une d'elles était un archer, Shubik. J'ai pris son arc et nous avons attendu. L'attaque sur le terrain allait sans doute se produire incessamment.

Mais rien n'est venu. Au bout d'une demi-heure, j'ai fait le tour du cercle en expliquant par gestes, que, quoi qu'il puisse advenir, la première chose à faire serait de toucher son voisin de droite, qui ferait de même, et ainsi de suite.

Ça m'a peut-être sauvé la vie. La seconde attaque de fléchettes, quelques heures plus tard, est venue de derrière moi. J'ai senti le coup de coude, ai transmis à droite et me suis retourné à temps pour voir descendre le nuage. J'ai levé mon bouclier à hauteur de la tête une infime fraction de seconde avant que les projectiles ne l'atteignent.

J'ai posé mon arc pour retirer trois fléchettes du bouclier, et l'offensive sur le terrain a commencé.

Ce fut un spectacle insolite et impressionnant. Ils étaient environ trois cents à faire simultanément leur premier pas à l'intérieur du champ, presque épaule contre épaule, sur tout le pourtour du dôme. Ils avançaient au pas, chacun tenant un bouclier rond à peine assez large pour protéger sa poitrine massive. Ils lançaient des fléchettes semblables à celles dont nous avons subi l'averse.

J'ai posé le bouclier devant moi – sa partie inférieure comportait de petites rallonges qui le faisaient tenir droit – et à la première flèche que j'ai tirée, j'ai compris que nous avions une chance. Elle en a touché un au centre du bouclier, qu'elle a transpercé pour pénétrer dans la tenue.

C'était un massacre inégal. Sans l'élément de surprise, les fléchettes n'étaient pas d'une grande efficacité – cependant, quand il en est passé une au-dessus de ma tête qui venait de derrière, un frisson m'a parcouru le dos.

Avec mes vingt flèches, j'ai touché vingt Taurans. Ils serraient les rangs chaque fois que l'un d'eux tombait ; il n'était même pas nécessaire de viser. Quand nous fûmes à court de flèches, nous avons essayé de leur retourner les fléchettes, mais leurs boucliers étaient assez bien adaptés à ce type de petits projectiles.

Nous en avons tué plus de la moitié, rien qu'avec les flèches et les lances, bien avant qu'ils ne soient à distance correcte pour le corps à corps. J'ai tiré mon épée et j'ai attendu. Ils nous surpassaient encore par le nombre, à un peu plus de trois contre un.

Quand ils furent à moins de dix mètres, nos lanceurs de chakra sont entrés en scène. Bien que le disque tourbillonnant fût assez facile à repérer et prît plus d'une demi-seconde pour aller du lanceur à la cible, la plupart des Taurans réagirent de la même manière inefficace : ils levèrent leur bouclier pour le parer. Les lourdes lames d'acier trempé, effilées comme des rasoirs, découpèrent les boucliers légers comme une scie électrique du carton.

Le premier corps à corps vit à l'œuvre les bâtons à deux bouts. C'étaient des barres de métal de deux mètres de long effilées aux deux extrémités en forme de lames dentelées à deux tranchants. Contre ces armes, la méthode employée par les Taurans ne manquait pas de sang-froid – ou de bravoure, si c'est ainsi que tu vois les choses. Ils se contentaient d'agripper la lame et de mourir. Pendant que le soldat humain tentait de dégager son arme de l'étreinte du mort, un sabreur tauran, armé d'un cimeterre de plus d'un mètre, s'avavançait et le tuait.

En plus des cimeterres, ils avaient, eux aussi, une arme de jet qui consistait en une corde élastique terminée par dix centimètres de quelque chose d'assez semblable à du fil de fer barbelé et munie d'un

lest pour la propulser. C'était une arme dangereuse pour tout le monde : si elle manquait sa cible, elle revenait en arrière, n'importe où. Mais elle atteignait relativement souvent son but, passant par-dessous les boucliers et enroulant son fil épineux autour des chevilles.

Je me suis mis dos à dos avec le soldat Erikson et, avec notre épée, nous avons réussi à rester vivants les quelques minutes qui ont suivi. Quand les Taurans furent réduits à quelques douzaines de survivants, ils ont simplement fait volte-face et sont ressortis, toujours au pas. Nous leur avons lancé quelques fléchettes et en avons touché trois, mais nous ne voulions pas les poursuivre. Ils auraient pu se retourner et recommencer à nous hacher.

Nous n'étions que vingt-huit à être encore debout. À peu près trois fois ce nombre de Taurans morts jonchaient le sol, mais nous n'en tirions aucune satisfaction.

Ils pouvaient remettre ça, avec trois cents soldats tout frais. Et cette fois serait la bonne.

Nous sommes allés de corps en corps récupérer nos flèches et nos lances, puis nous avons repris notre place autour du chasseur. Personne ne s'est donné la peine de reprendre les bâtons. J'ai fait le compte : Charlie et Diane étaient toujours vivants ainsi que deux officiers auxiliaires, Wilber et Szydlowska. (Hilleboe avait été une des victimes des bâtons.) Rudkoski était sauf, mais Orban avait reçu une fléchette.

Au bout d'une journée d'attente, il est apparu que l'ennemi avait résolu de nous avoir à l'usure plutôt que de renouveler son assaut sur le terrain. Les fléchettes nous arrosaient en permanence, non plus par essaims mais par jets de deux, trois ou dix. Et elles provenaient chaque fois d'angles différents. Nous ne pouvions rester constamment en alerte ; elles atteignaient quelqu'un toutes les trois ou quatre heures.

Nous dormions par roulement, deux à la fois, sur le générateur de champ de stase, juste en dessous de la masse du chasseur. Dans tout le dôme, c'était l'endroit le plus sûr.

De temps à autre, un Tauran passait la tête à l'intérieur du dôme, de toute évidence pour voir combien d'entre nous étaient encore vivants. Parfois, nous lui décochions une flèche, histoire de s'entraîner.

Au bout de quelques jours, nous avons cessé de recevoir des fléchettes. J'ai pensé qu'ils pouvaient simplement en être à court ; mais peut-être avaient-ils décidé de s'arrêter quand nous serions réduits à moins de vingt survivants.

C'était même la possibilité la plus probable. J'ai pris un bâton à deux bouts et je l'ai enfoncé d'un ou deux centimètres hors du champ. Quand je l'ai retiré, la pointe était fondue. Lorsque j'ai montré ça à Charlie, il s'est balancé d'avant en arrière (dans une tenue, c'était la

seule façon de traduire un signe de tête) ; ce genre de chose était déjà arrivé auparavant, une des premières fois que le champ de stase n'avait pas conduit à la victoire. Ils n'avaient qu'à tenir le dôme sous le feu des lasers et attendre que, pris de folie, nous coupions le générateur. Ils étaient probablement dans leurs vaisseaux en train de jouer à l'équivalent tauran de la belote.

J'ai tenté de réfléchir. Il était difficile de concentrer son esprit pendant un certain temps dans cet environnement hostile lorsqu'on était dépourvu de toute sensation et forcé de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule toutes les quelques secondes. Quelque chose que Charlie avait dit. Pas plus tard qu'hier. Pas moyen de retrouver ce que c'était. Tout ce que je pouvais me rappeler, c'est qu'à ce moment-là ça ne pouvait pas marcher. Puis, finalement, ça m'est revenu.

J'ai fait venir tout le monde et j'ai écrit dans la neige :

SORTEZ BOMBES NOVA DU VAISSEAU
APPORTEZ-LES AU BORD DU CHAMP
DÉPLACEZ LE CHAMP

Szydlowska savait où se trouvaient, dans le vaisseau, les outils nécessaires. Heureusement, nous avons laissé les portes ouvertes avant d'activer le champ de stase ; leur fermeture était électronique et aurait été coincée. Nous avons pris un jeu de clés dans la chambre des machines et avons grimpé dans le cockpit. Il savait comment déplacer le panneau d'accès, qui dissimulait un espace suffisant pour ramper à l'intérieur de la soute aux bombes. Je l'ai suivi dans un boyau d'environ un mètre de large.

Normalement, ai-je pensé, il aurait dû y faire noir comme dans un four. Mais le champ de stase baignait la soute aux bombes de la même semi-obscurité sans ombre qui régnait à l'extérieur. La soute était trop petite pour qu'on y puisse tenir à deux, aussi suis-je resté à l'extrémité du boyau, et j'ai regardé.

La soute avait une fermeture à « outrepas manuel » : elle était donc facile à ouvrir. Szydlowska n'a eu qu'à tourner une manette, et nous étions à pied d'œuvre. Ce fut une autre histoire de libérer les bombes nova de leur berceau. En définitive, il a dû redescendre à la chambre des machines, pour rapporter un cric. Il a dégagé une bombe, j'ai eu l'autre, et nous les avons fait rouler hors de la section.

L'adjudant Anghelov était déjà au travail dessus lorsque nous sommes redescendus. Pour armer la bombe, il suffisait de dévisser les fusibles du nez de l'engin et de bricoler quelque chose du côté de leur logement de façon à détruire le mécanisme de retardement et la sécurité.

Nous les avons rapidement transportées aux limites du champ – nous étions à six par bombe – et les avons déposées l'une à côté de

l'autre. Puis nous avons fait signe aux quatre personnes qui attendaient près des brancards du générateur de champ. Ils l'ont soulevé et ont reculé d'une dizaine de pas. Les bombes ont disparu quand le rebord du champ leur a glissé dessus.

Il n'a fait aucun doute que les bombes se sont déclenchées. Pendant quelques secondes, il a dû faire aussi chaud à l'extérieur qu'au centre d'une étoile. Cela se voyait même au travers du champ de stase : le tiers du dôme environ a brillé quelques instants d'un éclat rosâtre, puis il est redevenu gris. Il y eut un léger effet d'accélération, comme celui que l'on ressent dans un ascenseur ; nous glissions au fond du cratère. Ce fond serait-il solide ou allions-nous nous enfoncer dans la roche fondue, piégés comme des mouches dans du miel ? Il valait mieux ne pas y penser. Si cela se produisait, peut-être pourrions-nous nous frayer un chemin grâce au laser bévawatt du chasseur.

De toute façon, seuls douze d'entre nous pourraient y monter.

COMBIEN DE TEMPS ? a tracé Charlie dans la neige, à mes pieds.

C'était une fichtrement bonne question. À peu près tout ce que je savais, c'était la quantité d'énergie libérée par les deux bombes nova. Je ne connaissais pas la taille de la boule de feu qu'elles engendraient, laquelle m'eût permis de préciser la température de déflagration et la taille du cratère. Je ne connaissais pas la capacité de résistance à la chaleur de la roche environnante, ni son point d'ébullition. J'ai écrit : UNE SEMAINE ? EST-CE IDIOT ? FAUT RÉFLÉCHIR.

L'ordinateur du vaisseau aurait pu me le dire en un millième de seconde, mais il était muet. J'ai commencé à griffonner des équations dans la neige, essayant d'obtenir un résultat maximum et un minimum pour évaluer le temps que mettrait la température extérieure pour descendre à deux cent soixante degrés. Anghelov, dont les connaissances en physique étaient plus modernes, a fait ses propres calculs de l'autre côté du vaisseau.

Mon résultat donnait de dix heures à six jours (quoique, pour six jours, il eût fallu que la roche environnante conduise la chaleur comme le ferait du cuivre pur) et celui d'Anghelov, de cinq heures à quatre jours et demi. J'ai voté pour six, et j'ai été le seul à voter.

Nous avons beaucoup dormi. Charlie et Diane ont joué aux échecs en griffonnant des symboles dans la neige ; j'étais parfaitement incapable de retenir la position changeante des pièces. J'ai revérifié plusieurs fois mes calculs, et j'obtenais toujours six jours. J'ai vérifié les calculs d'Anghelov, qui semblaient corrects, mais je suis resté sur ma position. Ça ne serait pas la mort de rester un jour et demi de plus dans les tenues. Nous avons des discussions passionnantes en sténo concise.

Nous étions à dix-neuf le jour où nous avons posé les bombes.

Nous étions toujours dix-neuf, six jours plus tard, quand ma main a hésité sur l'interrupteur du générateur. Qu'est-ce qui nous attendait là-dehors ? Nous avions, à coup sûr, tué tous les Taurans sur plusieurs bornes de rayon. Mais il pouvait y avoir un bataillon de réserve posté plus loin à nous attendre patiemment sur le rebord du cratère. Au moins, on pouvait pousser un bâton à l'extérieur et le ramener intact.

J'ai quand même fait se disperser tout le monde, de sorte qu'ils ne puissent pas nous avoir tous d'un seul coup. Ensuite, prêt à le remettre immédiatement si quelque chose n'allait pas, j'ai coupé le champ de stase.

Ma radio était toujours branchée sur la fréquence générale ; après plus d'une semaine de silence, mes oreilles furent soudainement assaillies par une cacophonie bruyante et joyeuse.

Nous nous tenions au centre d'un cratère de près d'un kilomètre de diamètre sur autant de profondeur. Ses parois étaient couvertes d'une croûte noire et brillante, entrecoupée de fissures rouges. Le cratère était chaud mais ne présentait plus aucun danger. L'hémisphère de terre sur lequel nous nous trouvions s'était enfoncé d'une bonne quarantaine de mètres lorsque le fond du cratère était encore de la roche fondue. Nous étions donc sur une sorte de piédestal.

Pas un Tauran en vue.

Nous nous sommes précipités dans le vaisseau, l'avons rempli d'air frais et sommes sortis de notre tenue. Je n'ai pas fait valoir mes droits pour être le premier à utiliser l'unique douche. Je me suis seulement assis dans un fauteuil d'accélération et ai inspiré quelques profondes bouffées d'un air qui ne sentait pas le Mandella recyclé.

Le vaisseau n'était conçu que pour un équipage maximum de douze, aussi avons-nous formé des équipes de sept qui devaient, à tour de rôle, rester à l'extérieur pour éviter de surmener le Nécessaire Vital. J'ai envoyé un message réitéré à l'autre chasseur, qui se trouvait encore à plus de six semaines de vol, pour lui dire que nous étions sains et saufs et attendions qu'il vienne nous chercher. J'avais la certitude logique qu'il aurait neuf places de libres puisque l'équipage normal pour une mission de combat n'était que de trois.

C'était bon de pouvoir à nouveau se promener et parler. J'ai officiellement suspendu tous les machins militaires pour la durée de notre séjour sur la planète. Quelques-uns des survivants avaient fait partie du groupe mutin de Brill, mais ils n'ont montré aucune hostilité à mon égard.

Nous avons opéré un petit retour nostalgique sur nous-mêmes, en comparant les diverses époques que nous avions connues sur Terre et en nous demandant ce que pourrait bien être ce monde de sept cents années dans l'avenir où nous allions rentrer. Personne n'a mentionné le fait qu'au mieux nous y rentrerions pour une permission de

quelques mois et serions par la suite réaffectés dans une autre force d'intervention, pour un autre tour de la roue de la fortune.

La roue. Un jour, Charlie m'a demandé de quel pays mon nom était originaire ; il sonnait bizarrement pour lui. Je lui ai dit qu'il était originaire d'une absence de dictionnaire, et que s'il avait été épelé correctement, il lui aurait paru plus bizarre encore.

J'ai dû perdre une bonne demi-heure à expliquer des détails mineurs de l'histoire, mais, au fond, ça se résumait ainsi. Mes parents étaient des « hippies » (une espèce de sous-culture dans l'Amérique de la fin du xx^e siècle qui avait rejeté le matérialisme pour adopter un large éventail d'idées singulières) qui vivaient avec un groupe d'autres hippies dans une petite communauté agricole. Quand ma mère était tombée enceinte, ils n'avaient pas voulu faire une chose aussi conventionnelle qu'un mariage : la femme prenait le nom de son mari et cela impliquait qu'elle était sa propriété. Mais comme ils étaient du genre drogués sentimentaux, ils ont résolu d'adopter tous les deux un nom nouveau. Ils se sont rendus à la ville la plus proche et ont discuté tout le long de la route pour trouver un nom qui serait le meilleur symbole du lien d'amour qui existait entre eux – j'ai failli porter un nom plus gênant – et ils se sont décidés pour Mandala.

Un mandala est une représentation graphique en forme de roue que les hippies avaient emprunté à une religion étrangère et qui symbolisait le cosmos, la conscience cosmique. Dieu ou toute chose qu'on avait besoin de symboliser. Ni ma mère ni mon père ne connaissaient l'orthographe du mot, et l'officier d'état civil l'avait écrit comme il l'entendait.

Ils m'avaient prénommé William en l'honneur d'un oncle fortuné qui, malheureusement, était mort sans un sou.

Six semaines se sont écoulées assez agréablement à parler, à lire et à se reposer. L'autre vaisseau a atterri près du nôtre ; et il avait effectivement neuf places libres. Nous avons recomposé les équipes de façon que, dans chaque vaisseau, il y ait quelqu'un qui sache quoi faire si les séquences de saut pré-programmées se passaient mal. Je me suis affecté dans l'autre vaisseau, espérant y trouver de nouveaux livres. Ce n'était pas le cas.

Nous nous sommes bouclés dans les cuves et sommes partis simultanément.

Nous avons fini par passer beaucoup de temps dans les cuves rien que pour éviter d'avoir toujours les mêmes têtes en face de soi dans ce vaisseau bondé. Ces périodes d'accélération nous ont ramenés sur Stargate en dix mois. Subjectifs, bien sûr. Pour un hypothétique observateur objectif, cela faisait trois cent quarante années (moins sept mois).

Il y avait des centaines de croiseurs en orbite autour de Stargate.

Ça ne présageait rien de bon : avec ce genre d'arriéré, nous n'aurions probablement pas de perme du tout.

De toute façon, il fallait que je m'attende à la Cour martiale plutôt qu'à une permission. J'avais perdu quatre-vingts pour cent de ma compagnie, et beaucoup étaient morts parce qu'ils n'avaient pas eu assez confiance en moi pour obéir à mon ordre lors du tremblement de terre. D'autre part, sur Sad-138, nous nous retrouvions à notre point de départ : pas de Taurans, mais pas de base non plus.

Nous avons reçu des instructions d'atterrissage et sommes descendus directement sans utiliser de navette. Une autre surprise nous attendait au spatioport. Il y avait là plusieurs douzaines de croiseurs au sol (ils ne faisaient jamais ça, auparavant, de peur que Stargate ne soit attaquée) et, parmi eux, deux étaient des croiseurs taurans. Nous n'avions jamais réussi à en capturer un intact.

Sept siècles avaient pu nous apporter un avantage décisif. Peut-être étions-nous vainqueurs.

Nous sommes passés par un sas qui se trouvait sous une pancarte « retour ». Le cycle d'air était achevé et nous avons ouvert notre tenue lorsqu'une belle jeune femme est entrée poussant un chariot rempli de tuniques. Elle nous a dit, dans un anglais à la prononciation irréprochable, de nous habiller et de nous rendre à la salle de conférences qui se trouvait au bout du couloir sur notre gauche.

La tunique était singulière, légère et cependant chaude. Depuis près d'un an, c'était la première fois que je n'étais ni nu ni en tenue de combat.

La salle de conférences était cent fois trop grande pour les vingt-deux personnes que nous étions. La même femme était là et nous a demandé de venir au premier rang. C'était troublant. J'aurais juré qu'elle était sortie par l'autre couloir. J'en étais sûr : j'étais même resté à la regarder s'éloigner tant j'étais captivé par son dos.

Merde, alors ! peut-être avaient-ils des vire-matière. Ou était-ce de la téléportation ? Elle avait voulu s'éviter quelques pas.

Nous avons attendu une minute, et un homme, vêtu d'une tunique sans ornements semblable à celle de la femme et aux nôtres, a traversé la scène avec une pile de carnets sous chaque bras.

La femme le suivait, portant aussi des carnets.

Je me suis retourné et je l'ai vue debout dans l'allée.

Pour comble d'étrangeté, l'homme paraissait être le frère jumeau des deux femmes.

L'homme a feuilleté un des cahiers et s'est éclairci la voix.

— Ce livre doit vous être utile, a-t-il dit. (Sa prononciation à lui aussi était parfaite.) Vous n'êtes pas obligés de le lire si vous n'en avez pas envie. Il n'est rien que vous soyez obligés de faire si vous ne voulez pas le faire parce que... vous êtes des hommes et des femmes

libres. La guerre est finie.

Silence incrédule.

— Comme vous pourrez le lire dans ce livre, la guerre s'est terminée il y a deux cent vingt et un ans. En conséquence, nous sommes en l'an 220. Anciennement, bien sûr, nous sommes en 3138.

« Vous êtes le dernier groupe de soldats à revenir. Quand vous partirez d'ici, je partirai aussi. Et je détruirai Stargate. Ce n'est déjà plus qu'un point de rendez-vous pour ceux qui sont de retour et un monument à la stupidité humaine. Et à sa honte. Vous verrez en lisant. Détruire cela sera une purification.

Il s'est arrêté de parler et, immédiatement, la femme a commencé :

— Je suis désolée pour ce que vous venez de traverser et je voudrais pouvoir dire que ce fut pour la bonne cause. Mais, comme vous pourrez le lire, il n'en est rien.

« Même la fortune que vous avez accumulée, arriérés de solde et intérêts composés, est sans valeur puisque je n'utilise plus d'argent ni de système de crédit. Il n'y a plus rien ici qui ressemble à une économie au sein de laquelle vous puissiez utiliser ces... choses.

— Comme vous l'avez peut-être déjà deviné, a repris l'homme, je suis, nous sommes, des clones d'un seul et même individu. Il y a quelque deux cent cinquante ans, je m'appelais Kahn. Maintenant, je m'appelle Homme.

« J'avais un ancêtre direct dans votre compagnie, un certain caporal Larry Kahn. Cela m'attriste qu'il ne soit pas revenu.

— Je suis plus de dix milliards d'individus, mais une seule conscience, a-t-elle dit. Lorsque vous aurez lu le livre, j'essaierai de vous rendre cela clair. Je sais que ce sera difficile à comprendre.

« On ne vivifie plus d'êtres humains, puisque je suis le modèle parfait. Les individus qui meurent sont remplacés.

« Il y a cependant quelques planètes sur lesquelles des humains naissent selon les voies normales des mammifères. Si ma société vous paraît trop *étrangère*, vous pouvez aller sur une de ces planètes. Si vous voulez prendre part à la procréation, je ne vous empêcherai pas de le faire. Beaucoup de vétérans m'ont demandé de modifier leur appétence sexuelle dans le sens de l'hétérosexualité afin de pouvoir plus facilement s'insérer dans ces autres sociétés. C'est une chose que je peux aisément faire.

Te casse pas, mec ! Contente-toi de préparer mon billet !

— Vous serez mes invités ici, sur Stargate, pendant dix jours. Après quoi, vous serez acheminés en n'importe quel lieu de votre choix. Je vous demande de bien vouloir lire ce livre d'ici là. Vous êtes libres de poser n'importe quelle question ou de demander n'importe quel service.

Tous deux se sont levés et ont quitté la scène.

Charlie était assis à côté de moi.

— Incroyable ! a-t-il dit. Ils laissent... ils encouragent... les hommes et les femmes à faire de nouveau ça ! Ensemble !

Homme-la Femme de l'allée était assise derrière nous, et elle a répondu avant que je n'aie pu agencer une réponse hypocrite mais suffisamment bienveillante.

— N'y voyez pas là un jugement sur votre société, a-t-elle dit, en ne se rendant probablement pas compte qu'il s'agissait pour lui d'un problème un petit peu plus personnel. Mais je pense que c'est nécessaire en tant que principe de sécurité eugénique. Je n'ai pas de preuve qu'il y ait quelque chose de mauvais dans le fait de cloner un seul individu idéal, mais si cela s'avérait être une erreur, il resterait un vivier génétique suffisamment diversifié pour que nous puissions recommencer.

Elle lui a posé la main sur l'épaule.

— Bien entendu, vous n'êtes pas obligé d'aller sur ces planètes haras. Vous pouvez rester sur une des miennes. Je ne fais aucune distinction entre l'amour hétérosexuel et l'amour homosexuel.

Elle est montée sur scène et a fait un long speech sur les divers endroits où nous pourrions habiter, manger et tout le reste pendant que nous serions sur Stargate.

— Je n'avais encore jamais été séduit par un ordinateur, a marmotté Charlie.

La guerre de 1143 ans avait débuté sous un faux prétexte et ne s'était poursuivie que parce que les deux races étaient incapables de communiquer.

Une fois qu'elles avaient pu le faire, la première question avait été :

— Pourquoi vous êtes-vous lancés dans cette chose ? et la réponse avait été :

— Qui ? Moi ?

Les Taurans n'avaient pas connu la guerre depuis plus d'un millénaire, et en cette orée du XXI^e siècle, l'humanité semblait être prête à accueillir une longue ère de paix. Mais les vieux soudards rôdaient toujours, et bon nombre d'entre eux étaient en position de force. Ils avaient le contrôle de fait du Groupe d'Exploration et de Colonisation des Nations unies, qui profitait du saut collapsar récemment découvert pour explorer l'espace interstellaire.

Beaucoup de ces premiers vaisseaux avaient eu un accident et avaient disparu. Les ex-militaires ont joué la méfiance. Ils ont armé les vaisseaux de colons. Et la première fois qu'ils ont rencontré un vaisseau tauran, ils l'ont descendu.

Ils ont sorti leurs médailles du placard et le reste est entré dans

l'Histoire.

On ne pouvait, cependant, rejeter tout le blâme sur la soldatesque. Les preuves qu'ils présentaient pour rendre les Taurans responsables des premiers accidents ne tenaient ridiculement pas debout. Les quelques personnes qui l'avaient fait remarquer n'avaient pas été écoutées.

Le fait est, l'économie de la Terre avait besoin d'une guerre, et celle-là tombait à pic. Cela faisait un joli trou pour y jeter l'argent à pleins seaux, mais unifiait l'humanité au lieu de la diviser.

Les Taurans avaient donc réappris la guerre. Ils n'avaient jamais été très doués pour la faire, et l'auraient tôt ou tard perdue.

Les Taurans, expliquait le livre, ne pouvaient communiquer avec les hommes parce qu'ils ne possédaient pas le concept d'individu ; c'étaient, depuis des millions d'années, des clones naturels. Lorsque, en fin de compte, les croiseurs de la Terre eurent tous pour seul équipage Homme, sous l'aspect de clones de Kahn, ils furent pour la première fois capables d'entrer en contact.

Le livre posait cela comme une évidence. J'ai demandé à un Homme de m'expliquer ce que cela voulait dire, ce qu'il y avait de particulier dans la communication de clone à clone. Il m'a répondu qu'*a priori* je ne pourrais pas comprendre. Il n'y avait pas de mot pour ça, et mon cerveau serait incapable d'en agencer les concepts quand bien même les mots existeraient.

D'accord. Ça me semblait un peu louche, mais j'étais prêt à l'accepter. J'aurais accepté que l'envers soit l'endroit, du moment que ça signifiait que la guerre était finie.

Homme était une entité pleine d'attentions. Rien que pour les vingt-deux individus que nous étions, il s'était donné la peine de retaper une petite taverne-restaurant avec tout le personnel nécessaire pour la faire marcher vingt-quatre heures sur vingt-quatre (jamais je n'ai vu un Homme boire ou manger, je suppose qu'ils avaient contourné cette nécessité). Un soir que j'y étais attablé devant une bière, en train de lire leur livre, Charlie est entré et est venu s'asseoir à côté de moi.

Sans préambule, il a commencé :

— Je vais essayer.

— Essayer quoi ?

— Les femmes. Hétéro. (Il a frissonné.) Sans vouloir te blesser... ce n'est pas que ça m'attire. (Il me tapotait la main, comme par distraction.) Mais l'autre solution... tu as déjà... avec elles ?

— Eh bien... non, jamais.

Homme-les Femmes était un régal pour l'œil, mais comme une peinture ou une sculpture. Je n'arrivais pas à les considérer comme des êtres humains.

— Ne le fais pas. (Il n'a pas donné de détails.) D'ailleurs, ils disent – il dit, elle dit, ça dit – qu'ils pourront me rechanger tout aussi facilement si je n'aime pas ça.

— Tu aimeras ça, Charlie.

— Ouais, c'est ce qu'ils disent, eux. (Il a commandé une boisson forte.) Ça ne me semble pas naturel, c'est tout. De toute façon, puisque... heu !... je vais faire le tournant. Est-ce que ça te gêne si... Pourquoi ne pas décider d'aller sur la même planète ?

— Bien sûr, Charlie, ça serait fantastique ! (J'étais sincère.) Tu sais où tu veux aller ?

— Je m'en fous pas mal ! Loin d'ici, c'est tout.

— Je me demande si Ciel est toujours aussi agréable.

— Non. (Charlie a désigné du pouce le barman.) Il y habite.

— Alors, je ne sais pas. Je suppose qu'il existe une liste.

Un Homme est entré dans la taverne, poussant un chariot rempli à ras bord de dossiers.

— Commandant Mandella ? Capitaine Moore ?

— Oui, c'est nous, a dit Charlie.

— Ce sont vos états de service dans l'armée. Je souhaite que vous y trouviez de l'intérêt. Ils ont été transférés sur papier lorsqu'il n'est plus resté que votre compagnie en suspens. Il n'aurait pas été pratique de conserver tout le système de recherche des données pour si peu de données.

Ils répondaient toujours à l'avance à toutes vos questions, même si vous n'en aviez aucune à poser.

Mon dossier était facilement cinq fois plus épais que celui de Charlie. Probablement plus épais que tout autre, puisque j'étais apparemment le seul à avoir fait toute la guerre. Pauvre Marygay.

— Je me demande quel genre de rapport le vieux Stott a fait sur moi.

J'ai ouvert à la page de couverture.

Agrafé sur la page de couverture, il y avait une petite feuille carrée. Toutes les autres pages étaient d'une blancheur cristalline, celle-là était jaunie par le temps et s'effritait sur les bords.

L'écriture m'était familière. Trop, même après tant d'années. La date était d'il y a plus de deux cent cinquante ans.

J'ai tressailli de douleur et les larmes m'ont aveuglé. Je n'avais aucune raison de suspecter qu'elle pût être vivante. Mais je n'avais jamais vraiment su qu'elle était morte, pas jusqu'à cette date.

— William ? Qu'est-ce qu'il...

— Laisse, Charlie. Rien qu'une minute.

Je me suis essuyé les yeux et j'ai refermé le dossier. Merde ! je n'allais quand même pas lire cette note. J'allais vers une nouvelle vie, je devais laisser les vieux fantômes derrière.

Mais un message, même de la tombe, était un contact en quelque sorte. J'ai rouvert le dossier.

11 octobre 2878.

William,

Tout est dans ton dossier personnel. Mais, te connaissant, tu es capable de le jeter. Alors, je fais en sorte que tu reçoives cette note.

De toute évidence, j'ai survécu. Toi aussi, peut-être.

Rejoins-moi.

Je sais, par les états de service, que tu es à Sad-138 et que tu ne seras pas de retour avant deux ou trois siècles.

Je vais sur une planète qu'ils appellent Majeur ; c'est la cinquième du Système de Mizar. À deux sauts collapsars d'ici, dix mois subjectifs. Majeur est une sorte de réserve pour hétérosexuels. Ils appellent ça un « profil de base de contrôle eugénique ».

Peu importe. Tout mon argent y est passé, et celui de cinq autres anciens, mais nous avons acheté un croiseur réformé de l'AENU. Nous nous en servons comme machine temporelle.

Je t'attends donc à bord d'une navette relativiste. Il suffit de sortir à cinq années-lumière et de revenir, très vite, à Majeur. Tous les dix ans, je vieillis d'environ un mois. Si tu es à l'heure et encore en vie, je n'aurai que vingt-huit ans lorsque tu arriveras. Dépêche-toi !

Je n'ai jamais trouvé personne d'autre et n'en veux pas d'autre. Je me fiche que tu aies trente ou quatre-vingt-dix ans. Si je ne peux être ton amante, je serai ta gouvernante.

Marygay.

— Hep ! Barman !

— Oui, mon commandant ?

— Tu connais un endroit qui s'appelle Majeur ? C'est encore là ?

— Bien sûr que c'est là. Où voulez-vous que ce soit ? (Logique.) Un très joli coin. Une planète-jardin. Il y a des gens qui ne la trouvent pas assez animée.

— De quoi s'agit-il ? a demandé Charlie.

J'ai tendu mon verre vide au barman.

Épilogue

Extrait de *The New Voice*
Paxton, Majeur 24-6
14 février 3143

L'ANCIENNE A UN PREMIER ENFANT

Marygay Potter-Mandella (24, route de la Poste, Paxton) a donné naissance, vendredi dernier, à un splendide petit garçon de 3 kilos 100.

Marygay prétend être la seconde à avoir droit au titre de doyenne des habitants de Majeur ; elle est née en 1977. Elle a combattu pendant la presque totalité de la Guerre éternelle, puis a attendu son mari dans la navette temporelle pendant deux cent soixante et un ans.

Le bébé, qui n'a pas encore de nom, est venu au monde chez lui avec l'assistance d'une amie de la famille, le Dr Diane Alsever-Moore.

FIN